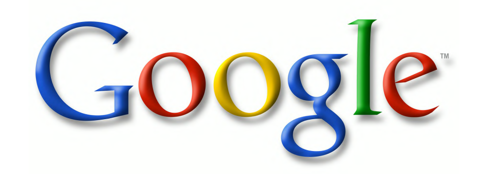
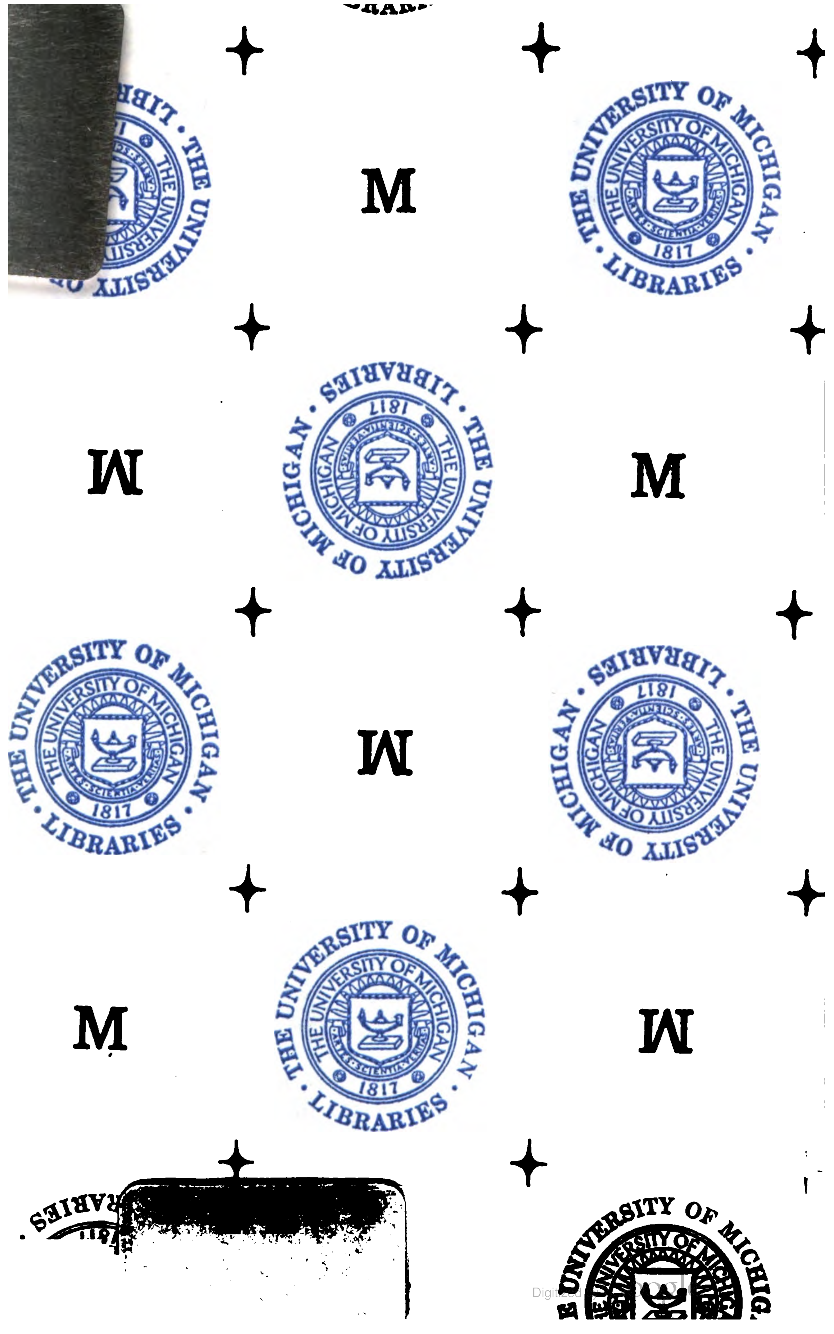
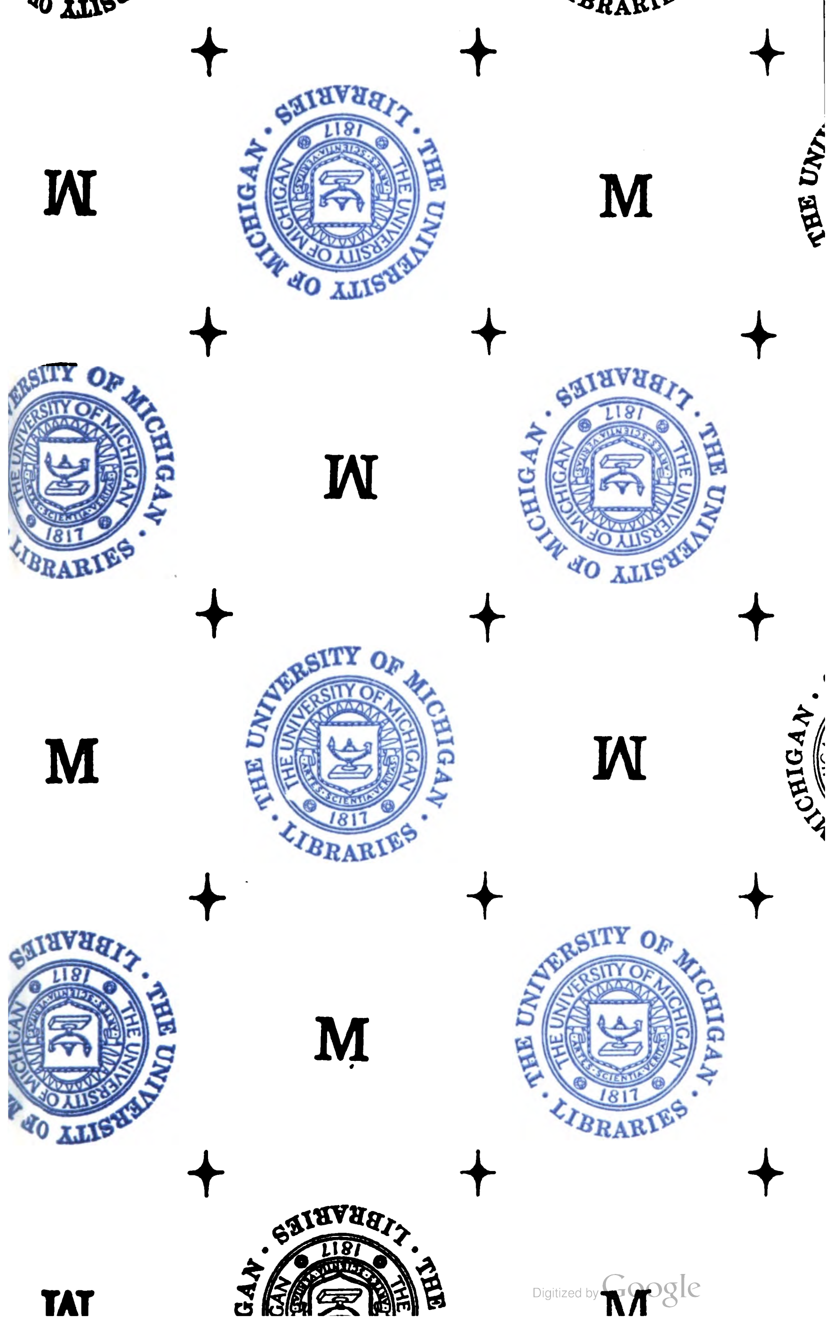



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817
M


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817
LIBRARIES
M

GABRIEL DAUCHOT

IMMORTELLE POLOGNE !

Préface de TEODOR DE WYZEWA

Librairie académique PERRIN

Il a été imprimé 10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

a

IMMORTELLE POLOGNE !

GABRIEL DAUCHOT

IMMORTELLE POLOGNE!

Préface de TEODOR DE WYZEWA



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1908

A

M. VENCESLAS GASZTOWTT,

QUI OUVRIT MON CŒUR A LA POLOGNE

Témoignage de gratitude.

G. D.

PRÉFACE

I

Heureux, avant tout, le héros de ce livre, heureux est-il d'avoir pu devenir le confident et l'ami de deux jeunes Polonaises! « Mon pays, — lui dit l'une d'elles, — est renommé pour la beauté de ses femmes. » Elle aurait été en droit de dire, aussi, — et d'ailleurs ce que nous voyons d'elle suffit déjà à nous en convaincre, — que, dans nul autre pays, les femmes ne joignent à leur beauté plus de délicate et subtile grâce féminine, ni un mélange plus harmonieux d'exaltation pathétique et de spirituelle, piquante, pénétrante raison. Mais, surtout, il n'y a pas au monde de femmes qui sachent mieux aimer. Voluptueuses et tendres, sans égales dans le sourire comme dans les larmes, personne ne réalise plus parfaitement que les Polonaises ce précieux idéal chrétien de l'amour qui consiste à se donner tout entier à celui que l'on aime.

L'été dernier, pendant un triste séjour que j'étais condamné à faire dans une ville d'eaux, le hasard m'a permis, une fois encore, d'entrevoir une sœur

de cette Claudine et de cette Aniela dont l'âme délicieuse illumine, d'un rayonnement d'émotion et de poésie, toutes les pages du roman de M. Dauchot. J'étais venu entendre, sur la terrasse du Casino de l'endroit, une assez bonne exécution de l'ouverture de *la Flûte enchantée;* et tout de suite j'avais été frappé de l'attention recueillie avec laquelle, parmi le murmure des bavardages admiratifs qui bourdonnaient autour de nous depuis le moment où le chef d'orchestre avait levé son bâton, une dame inconnue, debout près de moi, paraissait se pénétrer des légers et puissants contrepoints de Mozart. Le morceau fini, longtemps ma voisine resta immobile, les yeux comme remplis de son rêve, sans parler à la personne plus âgée qui l'accompagnait : de sorte que j'eus alors tout loisir de la regarder. C'était, évidemment, une jeune fille, presque encore une enfant, mais avec une expression si réfléchie, à la fois, et si pure, si étrangement différente de la rouerie ingénue que reflète le gentil sourire obligé des demoiselles attendant un mari, que, d'instinct, je devinai en elle une Polonaise. Grande, ou plutôt paraissant telle dans la sveltesse élancée de sa taille, de souples cheveux noirs, en bandeaux sur ses tempes, encadraient un visage d'un ovale arrondi, avec des traits un peu irréguliers où de fines lèvres, volontiers moqueuses, faisaient contraste à la douce et pensive rêverie des yeux ; et peut-être même n'ai-je rien vu d'abord, ce soir-là, que ces énormes yeux d'un vert transparent, absorbés à contempler dans

le vide, devant eux, le cortège infini de lumineuses images que venait de laisser à sa suite la plus vivante et sensuelle de toutes les musiques. Puis, la jeune fille se tourna vers sa mère et se mit à causer, mais non pas pour profaner, d'un commentaire inutile, l'enchantement des visions dont elle s'éveillait; et combien je fus remué de surprise et de joie jusqu'au fond du cœur, en reconnaissant, à l'entendre parler, que mon pressentiment ne m'avait pas trompé sur la race de cette gracieuse et touchante enfant, qui semblait prendre plaisir à écouter Mozart!

Tous les jours suivants, je tâchai et réussis à la retrouver. Tantôt je l'apercevais à l'une des sources, ou bien de nouveau sur la terrasse, pendant un concert; tantôt, la voyant assise avec sa mère dans un coin du Parc, je venais m'arrêter assez près d'elle pour pouvoir respirer le parfum de sa chère présence. Ainsi m'a été donnée la faveur très précieuse d'assister, sans qu'elle le soupçonnât, au libre et varié déploiement des richesses d'une âme qui, de jour en jour, m'est apparue plus aimable, plus incomparablement belle dans sa simplicité. Un flot merveilleux de tendresse et de douceur coulait en elle, qui sans cesse s'épanchait dans son regard comme dans tous ses gestes, et prêtait un charme singulier à ses moindres paroles. Toutes choses l'attiraient, la divertissaient, provoquaient chez elle des réflexions d'une verve imprévue : mais c'était comme si toutes choses pénétrassent en elle moins à tra-

vers ses yeux qu'à travers son cœur, tant elle apportait de passion frémissante aussi bien à railler qu'à admirer ou à plaindre. Et je songeais, en la considérant et en l'écoutant, je songeais au trésor sans pareil que serait la possession d'un cœur tel que celui-là. Je me rappelais d'autres femmes de la même race qui, avec la même souplesse d'esprit et le même besoin naturel de tendre sacrifice, s'étant dépouillées de soi pour revêtir les idées et les goûts de l'homme qu'elles aimaient, avaient réussi à devenir, pour lui, une partie essentielle de son être, à se verser et fondre en lui indissolublement. Mais aucune d'elles jamais ne m'avait encore révélé une image aussi parfaite, un aussi clair et émouvant symbole, de la Polonaise que cette jeune fille inconnue qui se montrait à moi, chaque jour, répandant négligemment autour d'elle, sur les oiseaux et les fleurs, sur les enfants et sur les malades, un torrent d'amour que bientôt, sans doute, elle allait concentrer sur un seul objet.

« Comment ne pas adorer, — me disais-je, — une créature si sérieuse et si gaie, si adorablement « féminine » en toute façon? Qui donc pourrait la voir sans aussitôt l'aimer, ne serait-ce que pour répondre à ce génie amoureux qui se découvre en elle? » Et je songeais que, vraiment, les femmes de sa race méritaient bien l'hommage unanime qui, au cours des siècles, les avait glorifiées entre toutes les femmes. Car toujours les voyageurs, de quelque région qu'ils vinssent, et si différents que fussent

leurs goûts sur le reste des choses, se sont accordés à nous vanter le charme merveilleux de la Polonaise. Vieux et jeunes, poètes, soldats, ou simples « touristes », il n'y en a point qui, là-dessus, n'aient partagé le ravissement du sceptique Henri Heine; et les pages de leurs récits s'échauffent, immanquablement, lorsqu'ils revoient les exquises figures des femmes et jeunes filles qui les ont accueillis aux bords de la Vistule. Heureux qui, à défaut de l'amour d'une Aniela, peut du moins garder au secret de son cœur le souvenir des caresses d'une Claudine, douce fleur toute pénétrée du parfum de sa terre natale! Mais heureux surtout celui qui, comme le héros du roman de M. Dauchot, a le droit de s'enorgueillir d'un double privilège : ayant été admis à goûter, dans les purs et mystiques regards d'Aniela, une transfiguration tout ensemble et un prolongement de la volupté sentimentale que lui avait offerte, naguère, le mélange des confidences de Claudine et de ses baisers !

Aussi ne s'étonnera-t-on point du culte respectueux et fervent que cet ami infiniment enviable de deux Polonaises a voué, depuis sa rencontre avec elles, à leur patrie tout entière; et l'on verra avec quel art habilement nuancé l'auteur est parvenu à unir, dans son poème, à l'image des deux compagnes de son héros celle même de la race d'où elles sont sorties. Toutes deux, avec l'opposition de leurs caractères et l'identité profonde de leurs âmes, ces

jeunes figures sont devenues, pour lui, l'incarnation vivante et familière d'un grand peuple qui se manifeste à nous, lui aussi, sous des aspects souvent très divers, tandis qu'il n'y en a point d'autre au monde dont le cœur soit plus un et plus homogène. Et, certes, au surplus, ce n'est pas seulement un artifice de poète qui a permis à M. Dauchot de traduire le cœur « immortel » de la Pologne dans le couple contrasté de ses deux héroïnes : car il est sûr que, tout à fait comme elles et comme leurs sœurs de jadis et de maintenant, la nation polonaise a toujours exercé un attrait invincible sur toute âme délicate qui, admise à la connaître, a pu découvrir et comprendre cette merveilleuse intensité d'amour qu'elle portait en soi.

II

Je crois pouvoir l'affirmer avec certitude : aucune nation n'a jamais été aimée autant que celle-là. Et je ne parle pas ici des sentiments qu'elle a inspirés, d'âge en âge, à ses propres enfants, encore que M. Dauchot n'ait rien exagéré quand il nous a fait voir son Aniela et sa Claudine, la vierge rêveuse de Cracovie et la courtisane exilée, confondant leurs larmes sur la grandeur et les souffrances de leur chère Pologne. Je lisais, l'autre jour, dans *les Souvenirs* d'un émigré de 1831, des traits singuliers de l'attachement des compagnons de l'auteur à la mémoire de leur sol natal. Jetés brusquement sur notre terre française, sans travail et presque

sans pain, ces malheureux ne cessaient point de se quereller, aussi ardents contre leurs frères d'exil, — qui n'avaient d'autre tort que de différer d'avis avec eux sur tel ou tel détail du futur gouvernement de la Pologne redevenue libre, — qu'ils l'avaient été autrefois contre le Russe ou l'Allemand envahisseurs. Et cependant ces hommes intraitables, qui paraissaient se faire un devoir de n'être jamais d'accord avec personne, s'accordaient, jusqu'au dernier, dans un patriotisme exalté et touchant, plus comparable encore à l'amour fiévreux d'un amant pour une maîtresse qu'à la pieuse affection d'un enfant pour sa mère. Chacun d'eux avait emporté, cousu dans son habit à l'endroit du cœur, un petit sac de terre polonaise; et précieusement ils gardaient la relique sacrée. Un ami de l'auteur était même parvenu à se procurer assez de cette terre pour pouvoir y planter des fleurs. « Enfermé dans sa chambre, au cinquième étage, il tirait de sa poche les lettres de sa mère et de sa fiancée, les relisait pour la centième fois, regardait les fleurs, respirait leur parfum, et s'offrait l'illusion consolante d'être encore là-bas, dans son village de Lithuanie. » Un autre, sur le point de mourir, — car la privation de l'air natal les tuait par milliers, — suppliait ses camarades de lui parler de la Pologne aussi longtemps qu'il pourrait les entendre. Et tous, catholiques ou athées, royalistes ou révolutionnaires, ils avaient tous le cœur rongé d'un même mal : l'angoisse d'être condamnés à vivre hors de leur pays.

Mais que des enfants aiment et regrettent leur mère, la chose n'a rien que de trop naturel. L'étonnant et l'admirable, en cette affaire, c'est que, de tout temps, des étrangers se soient trouvés pour partager le sentiment des Polonais à l'égard de leur patrie. En France, surtout, on peut dire que chaque génération a vu naître ainsi un groupe nouveau d'amoureux de la Pologne, dont les uns se sont contentés de l'adorer de loin, sans la connaître autrement que par le récit de ses gloires et de ses malheurs, tandis que d'autres ont tenu à la visiter, en dévots pèlerins, et nous ont transmis l'image douloureuse et magnifique qu'ils en rapportaient. Il y a eu là, dans l'histoire de notre littérature, depuis Rousseau jusqu'à M. Barrès, un courant ininterrompu de « polonophilie », dont l'étude ne serait point sans réserver des surprises à qui voudrait la tenter.

C'est à ce noble courant qu'appartient le livre de M. Dauchot ; et peut-être en est-il, à la fois, le produit le plus original et le plus parfait. Voici un poète français qui, sans aucune attache personnelle avec la Pologne, et conduit seulement par l'appel impérieux de sa sympathie, a résolu de pénétrer jusqu'au fond le plus caché de l'âme polonaise ! Il a interrogé tour à tour, — ou plutôt simultanément, et en confrontant l'un à l'autre leurs témoignages divers, — le sol de la Pologne et les monuments de sa littérature, son histoire d'autrefois et ses mœurs présentes, et les deux cœurs ins-

pirés d'Aniela et de Claudine, légataires d'un long passé d'action et de rêve héroïques. Son style même, au contact de cette étrange atmosphère musicale qui enveloppe aussi bien la vie que la pensée polonaises, a pris un rythme particulier, profondément mélancolique et tendre sous sa limpidité, et le mieux approprié du monde aux émotions qu'il exprime. Et jamais, assurément, nul écrivain de chez nous n'a réussi à nous mieux traduire, avec plus de justesse réaliste et d'attrait poétique, cet élément essentiel de beauté qui, tout au long des temps, a valu à la patrie de Chopin la respectueuse et fidèle amitié des plus hautes âmes.

Mais combien, après cela, il faut remercier M. Dauchot d'avoir senti et compris que, parmi toutes les manifestations de cette beauté, la première place revenait à l'œuvre des poètes ! Négligeant le détail des nombreux guerriers et artistes, savants et hommes de lettres, dont s'enorgueillit l'histoire de la Pologne, — car son pathétique Kosciuszko est plutôt un symbole qu'un véritable portrait, — il a, pour ainsi dire, résumé toute sa définition du passé et de l'avenir de l'âme polonaise dans les figures des trois grands poètes nationaux : Mickiewicz, Slowacki, et Krasinski ; et vraiment c'est le génie de la Pologne tout entier qui vit et chante à jamais dans les strophes de ces trois voyants immortels, également embrasés du grand souffle de Dieu.

Tous trois, d'ailleurs, ont, plus d'une fois déjà, comparu devant nous, sous la forme de traductions ou de commentaires : mais quelle traduction ou quel commentaire aurait pu réussir à nous donner l'idée, même la plus superficielle, du génie de poètes dont la langue nous était absolument ignorée? Seul, un poète avait chance de nous faire pressentir, tout au moins, la personnalité des trois hommes que l'on serait tenté d'appeler le Lamartine, le Musset, et le Vigny polonais ; et c'est à quoi s'est très heureusement borné l'effort évocateur de M. Dauchot. Avec une discrétion et une piété singulières, il nous a révélé d'eux tout ce que nous étions en état d'en savoir : s'attachant à nous raconter le drame de leurs vies, mais de telle façon que nous pussions, au spectacle de leurs figures, deviner l'admirable musique qui doit avoir jailli de leurs cœurs.

Musique infiniment douce et infiniment passionnée, toute pareille à celle que j'ai entendue couler de l'âme de ma petite amie inconnue de Vichy, toute pareille à celle que nous allons entendre s'exhaler des mystiques récits d'Aniela et du sourire et des plaintes enfiévrés de la pauvre Claudine. Volontiers les lettrés polonais d'aujourd'hui se querellent sur le rang et jusque sur le génie des trois illustres prophètes de leur race. Au philosophe Krasinski, et à Mickiewicz même, trop « classique » pour leur goût, — ou peut-être trop chrétien, ou simplement trop fameux, — ils préfèrent

l'inquiétant et sensuel Slowacki, maître incomparable du sourire ironique et désespéré ; et plusieurs proposent aussi d'ajouter à la liste glorieuse tel ou tel nom nouveau, par exemple celui de Cyprien Norwid, dont les bizarres poèmes, subtils et enchevêtrés comme ceux de notre cher Mallarmé, ont parfois des élans mélodiques à la Baudelaire, ou bien encore celui d'un étonnant jeune homme appelé Wyspianski, poète et peintre, avec des dons prodigieux d'expression lyrique, mais gâtés par une abondance hâtive d'improvisateur. Journaux et revues discutent aigrement ces questions de préséance littéraire, y mêlant trop souvent, à l'égard des héros consacrés de la littérature nationale, des sarcasmes dont doivent sursauter, dans les cimetières de l'exil, les restes vénérables de ces ancêtres qui jadis, à défaut de pain, se nourrissaient des vers de *Conrad Wallenrod* et de *Monsieur Thadée*. Mais ce ne sont là que jeux de plume ou divertissements de café. Par-dessous ces dédains pour les gloires anciennes, comme par-dessous ces enthousiasmes bruyants pour des œuvres plus « modernes », essayez de lire au fond du cœur des plus « décadents » entre les jeunes lettrés polonais : le patriote qui est en eux, — et plus vivant et plus ardent que le critique ou que l'artiste, — vous apparaîtra incarnant, à son tour, l'âme vénérée et chérie de sa race dans l'œuvre commune et inséparable, dans l'unique *lamento* éternel, des trois poètes nationaux de 1830. Pour l'exilé que demeure

toujours, plus ou moins, le Polonais, — contraint à vivre parmi une réalité qu'il sent lui être fatalement étrangère, — les chants de ces poètes tiennent lieu de ce petit sac, plein de terre natale, que portaient sur leur poitrine ses pères émigrés : plus efficacement que sa conscience ou que son expérience personnelles, leurs strophes immortelles lui apprennent à se connaître tel qu'il est, à se rendre compte de sa vraie nature, et à percevoir l'étincelle divine qui scintille en lui.

Cet étrange pouvoir de révélation conféré à l'œuvre des trois poètes polonais m'est apparu bien clairement dans l'aventure de l'un de mes amis les plus chers, ou du moins les plus anciens et les plus familiers. Né en Pologne de parents polonais, mon ami s'est vu, dès sa première enfance, transporté à Paris et plongé dans le courant de la vie française. Durant toute sa jeunesse, aucune occasion n'est venue lui rappeler qu'un sang étranger coulait dans ses veines, et qu'il y avait quelque part une patrie dont les hasards de son existence l'avaient dépossédé. Un jour, cependant, arrivé à l'âge d'homme, il avait éprouvé au fond de l'âme un sentiment confus de cette privation. Désireux de se remettre en contact avec la race ignorée dont il était issu, mon ami avait fait un assez long séjour en Pologne : il en était revenu aussi ignorant qu'avant son départ, faute, pour lui, d'avoir pu dépouiller son éducation française, et apporter au specta-

cle des choses de là-bas des yeux et un cœur capables de les saisir dans leur vérité. Si bien qu'il avait continué à vivre absolument éloigné de l'horizon de ses pères, avec tout au plus, parfois, une impression fugitive de regret ou de vague tristesse : pareil à ces malades qui, d'abord, s'étonnent simplement d'une sorte de gêne à jouir de leur vie. Mais voici qu'un hasard lui avait fait tomber sous la main, — après mainte lecture inutile de journaux ou de livres polonais, — une misérable édition populaire des poèmes de Mickiewicz ; et, tout de suite, ç'avait été comme si ses yeux se fussent ouverts à un jour nouveau. Dans ces sonnets pleins d'images chantantes, dans ces drames et récits imprégnés d'une angoisse tragique, mon ami avait brusquement retrouvé l'expression prodigieuse de tout un monde d'émotions et d'idées qui, toujours, s'étaient sourdement agitées en lui. Le secret le plus caché de son être, voici que, tout à coup, ce pesant et impénétrable secret lui avait été divulgué, traduit à lui-même et au monde en des vers d'une puissance, d'une grâce, d'une beauté souveraines !

Encore l'œuvre infiniment noble et pure de l'auteur des *Aïeux* ne lui offrait-elle qu'une traduction toute rehaussée et idéalisée de ce tréfond de son âme qu'elle seule, jusque-là, lui avait dévoilé : mais ce fut, au contraire, comme un portrait immédiat de soi-même, — un reflet dans un miroir enchanté, reproduisant jusqu'aux moindres nuances de sa physionomie morale, — ce fut son âme tout

entière qu'il retrouva ensuite dans l'œuvre de Slowacki, tout à fait comme si ce poète avait eu le don de lire en lui, sauf à revêtir d'une atmosphère surnaturelle de musique et de volupté le mélange discordant qu'il y découvrait. Désormais, mon ami avait pris conscience de soi; et, du même coup, l'inquiétude et le malaise vagues dont il avait souffert s'étaient changés en une impression parfaitement nette, hélas! et non moins parfaitement douloureuse : une impression d'exil sans espérance, d'éternel adieu à son ciel natal. Plus cruellement banni que les émigrés polonais de 1830, la terre même de Pologne n'existait point pour lui. En vain il aurait voulu renouveler sa tentative de naguère, et tâcher à rentrer en contact avec ceux de sa race : élevé et grandi loin d'eux, accoutumé à penser, à sentir, dans une autre langue que la leur, toujours son âme leur serait fermée; et lui, de son côté, ce n'est que dans les chants de leurs poètes qu'il aurait chance d'entendre un écho vivant de la leur. De telle façon qu'il est peut-être, à présent, le plus misérable des enfants d'un pays qui se vante à bon droit de surpasser tous les autres en intensité de misère : mais il n'en bénit pas moins, du fond de son exil, le bienheureux hasard qui lui a permis de se savoir exilé; et lorsqu'un nouveau hasard le met à même d'entrevoir l'adorable figure d'une jeune fille de chez lui, ou bien encore d'assister à la glorification, par un poète, du séculaire génie de sa race, aussitôt

une langueur délicieuse se répand en lui, et l'inguérissable « déraciné » goûte pour un moment, comme son devancier d'il y a trois quarts de siècle, l'illusion d'être encore là-bas, dans ce village oublié de Volhynie où il lui semble qu'est restée, à jamais, la plus belle moitié de son pauvre cœur.

Pour mon ami et pour maints autres lecteurs de sa sorte, fils d'émigrés qui, élevés en France, et souvent même très activement mêlés à la vie française, gardent cependant, au fond de leur être, comme la sensation d'une plaie constamment ouverte, le livre de M. Dauchot sera pour eux une source merveilleuse d'enseignement et de consolation. La part d'idéal dont tous, à des degrés divers, sentent cruellement en eux le désir et l'absence, voilà qu'elle leur est rapportée de Pologne par un Français, accommodée avec un art infini à leurs habitudes françaises, et exprimée dans la seule langue qu'ils soient en état de comprendre ! Combien d'entre eux vont frémir doucement à la lecture de ces pages, toutes parfumées de tristesse et de sérénité, où s'accomplira devant eux l'initiation d'un poète de leur patrie d'adoption aux grands rêves et aux larmes sanglantes de leur véritable patrie ! « Oui, certes, se diront-ils en entendant les soupirs enflammés de Claudine, c'est bien ainsi que ma propre douleur aimerait à s'exhaler, si je laissais libre cours à la plainte mystérieuse qui murmure en moi ! » Et lorsqu'ensuite ils verront surgir l'héroïque figure

de Kosciuszko, lorsque la voix rayonnante d'Aniela tentera de faire revivre pour eux le génie de Mickiewicz et de Slowacki, ce sera comme si un voile se déchirait dans leur poitrine, leur découvrant, sous l'âme banale qu'ils se connaissaient jusqu'alors, une autre âme plus profonde et plus personnelle, constituée en eux par de longs siècles de lutte, de souffrance, et d'amour.

III

Mais aussi par de longs siècles de prière ; et je regrette que M. Dauchot, dans sa vivante analyse du génie polonais, ait trop négligé cet enthousiasme chrétien qui me semble en être l'un des traits les plus essentiels. Après cela il se peut que, sur ce point, l'admirable Dostoïevsky ait eu raison, qui considérait l'amour passionné et toujours inassouvi du Christ comme une qualité appartenant, en général, à toutes les races slaves : mais, en tout cas, aucune race n'en a été pénétrée plus foncièrement que celle des trois poètes chrétiens dont je parlais tout à l'heure. Tout de même que les cœurs polonais s'accordent unanimement à chérir leur patrie, je jure qu'en aucun temps il n'y en a eu aucun qui, dévot ou sceptique, ne ressentît pour la personne de Jésus, et pour l'odeur divine qui se dégage d'elle, une adoration instinctive et irrésistible, pareille à celle que nous inspirerait le frère le plus tendre et le plus proche ami. Plus encore que l'œu-

vre des poètes nationaux, l'Evangile a été, à toutes les heures de leur grande histoire, l'aliment favori des générations polonaises; et par là surtout s'explique ce mélange, en elles, d'exaltation idéale et d'impuissance pratique qui, en tous lieux, leur a valu le blâme des esprits « sensés » et la sympathie des poètes. Aujourd'hui même, les jeunes gens qu'a rencontrés en Pologne le héros de M. Dauchot, et sa Claudine et son Aniela, ne lui ont peut-être point parlé de leurs sentiments pour le Christ, — bien que je soupçonne plutôt leur ami parisien de n'avoir pas entendu ce qu'ils lui en ont dit : mais je suis sûr qu'il n'existe pas sur terre un être de chair et d'os vers qui leur pensée se tourne plus souvent, ni qu'ils aiment davantage, peut-être à leur insu. Aucune créature réelle n'occupe plus de place, dans leur vie, que cette ombre surnaturelle du Nazaréen prêchant pour eux sur la montagne et les rachetant sur la croix : ou que si, parfois, leur humeur indocile les porte à vouloir trouver son joug « léger » trop lourd, jusque dans leurs blasphèmes ils conservent très nettement la conscience de demeurer envers lui comme des fils, enhardis à tâcher de secouer l'autorité de leur père. Ils peuvent bien se donner l'illusion de le détester, — ainsi que le faisait cet infortuné Nietzsche qui, certes, ne se trompait pas entièrement en s'imaginant être l'un des leurs : jamais ils ne pourront s'empêcher de croire en sa vérité, de sentir sa présence à chaque instant de leur vie, ni, sous l'effort de leur haine, de lui

rester unis d'un lien fait à la fois de crainte filiale et de tendre amour.

Et, aussi bien, leur Père céleste n'est-il pas sans leur savoir gré de leur affection. Il n'oublie pas que, de nulle autre région du monde, ne s'est élevé jusqu'au pied de son trône un flot plus continu d'oraison et de larmes, plus continu et plus spontané, jailli plus ardemment de l'humble cœur unanime des générations. Rois et seigneurs consacrant vos armes au service de la croix, fiers gentilshommes prosternés devant les autels, et vous, chères femmes polonaises dont j'ai vu jadis les prières entourer mon berceau comme d'un nuage d'encens, l'immense et magnifique élan de votre foi n'aura pas été vain : et c'est pour en récompenser votre race que ce Père bien aimé a daigné lui accorder, à travers les siècles, le don précieux qui lui permet de tenir nos soi-disant réalités pour un simple jeu d'apparences fortuites, de subir en chantant les épreuves de la terre, et d'opposer à la mort elle-même le tranquille et dédaigneux sourire d'un beau rêve « immortel » !

T. DE WYZEWA

Peut-être notre nation est-elle appelée à donner aux hommes l'évangile de la nationalité.

ADAM MICKIEWICZ

L'auteur de ce livre cherche à favoriser la réaction littéraire que préparent certains bons esprits ennuyés de notre vandalisme actuel, et fatigués de voir amonceler tant de pierres sans qu'aucun monument surgisse. Il ne comprend pas la pruderie, l'hypocrisie de nos mœurs, et refuse, du reste, aux gens blasés, le droit d'être difficiles.

BALZAC.

IMMORTELLE POLOGNE !

CHAPITRE PREMIER

RÉVOLTE

Les oiseaux se sont éveillés avant moi ; déjà ils gazouillent sur toutes les branches. Je les vois à peine, petites boules grises à travers le brouillard matinal, et leur babillage ne me prive pas de percevoir mille autres bruits, légers et confus, soupirs de la terre, qui montent avec son haleine humide et fraîche chargée des parfums de l'aurore.

Voici le soleil, disque d'ocre rouge. L'éternelle évolution recommence. Les jours flamboyants vont revenir, après les heures mornes de l'hiver. Mais

les transformations du ciel et de la terre, régulières dans l'ensemble, infiniment variées dans le détail, ne nous lassent point. Les heureux poètes pourront les chanter jusqu'à la fin des mondes sans craindre de radoter. C'est le privilège des commentateurs de spectacles sublimes.

Comment oser, de si haut, descendre très bas et tomber du soleil dans mon âme obscure ? On me le permettra, en souriant de pitié pour la vanité humaine, mais poussera-t-on l'indulgence jusqu'à me suivre? Accoudé à ma fenêtre, dans une atmosphère dont la douceur laisse le rêve s'éclore, je peux, sans choquer personne, me souvenir du printemps de ma vie, après avoir été pénétré de l'émouvant rajeunissement de la nature. Il est téméraire de mettre cela en phrases. Pourtant, c'est fait, et les reproches, s'il m'en parvient, me laisseront confus sans m'accabler de repentir.

Je n'écrirai pas le récit des désillusions endurées par un adolescent sensible. Il suffit de noter qu'elles naquirent de l'hommage de mon cœur simple et vierge, innocemment offert à Lola, femme jeune dont la beauté emportait la niaiserie. On devine le reste.

Je n'en aurais pas été livré au pessimisme, si quelqu'un avait pris soin de mon orgueil blessé, avec d'habiles flatteries. Je n'aurais point supporté d'autres consolations.

Sommairement instruit avec les enfants du peuple, parmi lesquels se trouvaient de futurs gredins, poussé vers l'enseignement secondaire par d'affectueux instituteurs, je m'étais assez vite reconnu d'intelligence supérieure. Qui donc oserait s'avouer médiocre? Mes jeunes amis d'autrefois : Fernand, qui a fait son chemin dans l'ébénisterie ; Paul, passé maître dans le métier de ravaleur ; Jules, si distingué dans le débit des parfums et cosmétiques, et bien d'autres que j'ai revus, ne font-ils pas valoir de légitimes revendications ? Tant d'orateurs les ont persuadés de la noblesse de leur tâche !

Je n'appartenais à aucune corporation bien définie, à aucun syndicat, mais je n'ignorais point la hauteur de ma destinée. A peine avais-je quitté les jeux innocents de mon enfance qu'on m'exposait déjà la part de progrès à laquelle mes efforts prochains devaient concourir. La démocratie attendait les témoignages de ma gratitude.

Mais, dès le début de ma carrière, quand je partis la bride sur le cou, je me rendis un assez juste compte des difficultés qu'on éprouve à accomplir de beaux actes de reconnaissance.

Aurais-je pu croire que les vieux petits obstacles auxquels s'étaient heurtés mes pères subsisteraient devant moi, devant moi si puissamment armé par l'éducation moderne? Je me bornerai à dire que je fus bientôt plus misérable que Fernand l'é-

béniste, que Paul le ravaleur, et que Jules, le brillant placier en parfums. A leur dédain pour ma déchéance, j'opposais la fierté de l'homme d'élite méconnu. Mais, au fond de mon cœur, naquit rapidement une haine pour la société si dure à ceux qui lui voudraient du bien.

Pourtant ma situation s'améliora, et Lola parut, comme une consolatrice. Hélas! je n'ajoute rien.— « Qu'est-ce que la misanthropie? disait le bonhomme Béranger. Un amour trompé ». L'infidélité, pour moi, était complète, petites et grandes amours avaient été déçues. Je m'en ouvris à Lucien.

Lucien est le plus sage et le plus hautain de mes amis; j'ignorais qu'il fût aussi le plus affectueux. Entre toutes les autres, il a choisi les illusions spirituelles. Il s'est élevé dans une atmosphère de labeur. Parmi des livres à feuillets jaunis, il a senti s'alléger son cœur. Il sourit de la stérile agitation des hommes.

Mes imprécations, patiemment écoutées par Lucien, peuvent se résumer ainsi:

« La société a trahi notre foi juvénile, et nul ne peut oublier des espoirs amèrement déçus. Depuis plus d'un siècle, le doute étend sur nos âmes sa redoutable puissance. Il a pris les proportions d'un colosse de cauchemar qui appuie ses lourds genoux sur notre poitrine et nous écrase, en grimaçant un hideux sourire. Partout nous percevons son ricane-

ment. Les plus astucieux de nos contemporains, trop faibles pour le dominer, l'adorent. Surpris de leur audace, nous nous abaissons à les vanter, ces gens d'un « aimable scepticisme ». Ils raillent la sincérité, l'ardeur, l'enthousiasme, qu'ils ne sauraient posséder. Ayons le courage d'arracher leur masque gouailleur et nous mettrons à nu leur vraie figure, blême et creuse, figure de sot apeuré qui tremble dès qu'on le dépouille de sa défroque de bouffon ! »

Il y avait quelque bon sens dans cette diatribe, mais elle perdait sa valeur dans mon cas particulier, en surgissant d'une tristesse indéfinie, d'un chagrin d'enfant désabusé. Lorsque j'exprimai ma résolution d'aller tête baissée dans le monde, de me jeter au devant des réalités vives, pour les comprendre, et d'atteindre le bout de la carrière au prix de mon audace et de mes propres facultés, Lucien me regarda avec de bons yeux compatissants et me tapa amicalement sur l'épaule, comme pour atténuer la brutalité de son langage :

« Tu t'égares, me dit-il. Si tu étais né du sable d'un désert, n'ayant devant et derrière toi qu'un immense horizon et auprès de ta petite personne qu'une source ombragée par quelques arbres chargés de fruits, tu aurais peut-être grandi seul, pour devenir un animal humain. Dès que tu es venu au monde parmi tes semblables et qu'une mère a veillé

sur ton berceau, tu ne dois rien refuser des espérances et des déceptions, des joies et des douleurs qui traversent la vie.

« Prends conscience de ta destinée. Accepte les larmes, courageusement, sans solliciter un bonheur qui viendra seul, comme une récompense divine, si tu sais le mériter. Et le doute qui t'écrase s'évanouira.

« Tu trouveras vite la route à suivre, large et sûre, encore marquée des empreintes profondes de ceux qui sont allés jusqu'au bout. Ces voyageurs dorment maintenant en leurs frais tombeaux. Ils ont fixé, pour les sages qui marcheront sur leurs traces, les bonnes étapes où l'on peut trouver le repos et le réconfort.

« Chaque génération qui s'en va vers la mort en prenant ce chemin le perfectionne et l'embellit. Participe au labeur commun ; tu auras de quoi satisfaire tes désirs de novateur. Ne cherche pas à te frayer un étroit sentier, au risque de te déchirer aux ronces et de laisser des lambeaux de ta chair à toutes les branches, pour tomber, épuisé, quand déjà tout se serait refermé sur toi.

« En expirant, isolé, gémissant, tu n'aurais que l'illusion d'avoir souffert, et, dans ton délire, tu lancerais des malédictions vers les hommes innocents et qui ne t'entendraient pas. Sois humble et suis le vieux chemin. »

CHAPITRE II

LE MYSTÈRE D'UNE ALCÔVE

> **La société des pires femmes elles-mêmes est une école de civilisation.**
>
> **Maurice Barrès.**

Le souvenir de Lola m'attristait, les conseils de Lucien me disposaient trop à la méditation épuisante. J'évitai mon ami, et, pour calmer ma nervosité et oublier pendant quelques minutes ma maîtresse, je connus quelques femmes de rencontre.

Lourdement assis sur un canapé trop mou, respirant des parfums vulgaires, goûtant sans plaisir des caresses prévues, je jouissais de la médiocrité de mes sensations.

Un soir, me trouvant chez une fille, je fus contrarié d'y découvrir quelque originalité. Je cherchais une façon de manifester ma méchante humeur, mais je voulais le faire discrètement, car il me répugnait d'affecter, devant une pareille femme, la brutalité de gestes qu'adopte le vulgaire. De plus,

je me savais gris et craignais que mes nerfs excités ne me fissent commettre quelque inconvenance.

J'aperçus une toque carrée, dont je me coiffai, et m'approchant d'un miroir, je dis en badinant qu'elle devait être à l'usage d'une tête difforme pour me rendre aussi laid. La fille répliqua doucement, en me dérobant la coiffure, que ce bonnet n'aurait rien d'aussi étrange sur certaines têtes de morts.

J'en fus bouleversé. Je regardai la femme, dont le mystérieux sourire m'inquiéta. L'éclat que je vis dans ses yeux me parut être l'expression d'un désir sensuel, car elle m'attirait vers le lit.

Je résistai. De la muraille, je décrochai une large ceinture garnie de petits clous dorés, et je voulus l'ajuster à ma taille. La fille me la retira des mains, avec vivacité, et, comme je grognais, elle murmura, en m'embrassant :

— Cette lanière ne convient qu'à des torses de paysans.

Rageur, j'allais m'emparer d'une vieille lame d'épée, quand la femme retint mon bras :

— Ces objets sont poussiéreux, dit-elle, laisse-les en repos.

Je m'exaspérai :

— Ne sais-tu pas remplir ton pauvre rôle de bonne hôtesse ! m'écriai-je.

Puis, regrettant aussitôt cet emportement, je

regardai la fille et lui trouvai un si grand air de dédain que j'en ressentis du dépit. Je me laissai tomber sur le divan, honteux qu'une telle femme dût encore compléter mon éducation. Et comme je relevais la tête, pour réclamer un peu d'indulgence, je m'aperçus que la fille avait pâli, sous son fard, et que des larmes noyaient ses yeux.

Je voulus m'excuser.

— C'est inutile, répliqua-t-elle, le tort est de mon côté. Prends ces objets.

Ma légère ivresse se dissipa. J'attirai près de moi la femme larmoyante et je l'assis sur mes genoux, ainsi qu'on le fait pour un enfant maladroitement corrigé. Nous allumâmes chacun une cigarette et, pour occuper notre silence, nous parûmes nous intéresser aux arabesques de l'odorante fumée. Au travers de mon émotion, je crus percevoir un parfum plus subtil, comme une de ces senteurs délicates qu'exhalent des fleurs bizarrement composées. Les yeux mi-fermés, je me souvins que les poètes, en leurs images audacieuses, aiment à comparer les fleurs aux âmes de certaines créatures humaines.

Je me sentis prêt à examiner avec complaisance cet échantillon de la flore parisienne. Les larmes, purifiante rosée, me permettaient de communiquer avec le sentiment intime de cet être sans que ma dignité en souffrît. Tel le naturaliste, occupé par l'examen approfondi d'un pistil, oublie aisément

l'heure du repas et reste sourd aux réclamations d'un estomac exigeant, intrigué par l'étrangeté de la fille, je songeais plutôt à la comprendre qu'à satisfaire mes sens éveillés par un trop brusque frôlement.

— Je regrette, dis-je, de vous avoir causé du chagrin.

La fille éclata de rire, et, lançant dans le foyer, d'un geste exagéré, sa cigarette réduite :

— Peuh ! s'écria-t-elle, nous n'avons jamais de chagrin, nous autres !

Je compris qu'un vent mauvais secouait la fleur bizarre et achevait de la déformer. Je la ramenai pour l'examen :

— Cette exclamation est bien vulgaire !

La femme me regarda avec défiance, puis se leva pour aller secouer le feu. Je m'approchai de la muraille et me remis à contempler la ceinture garnie de petits clous. J'interrogeai :

— De quel pays cette ceinture originale vient-elle ?

— De mon pays natal, que je ne puis vous révéler. Je ne me dissimule pas que je suis une gueuse et, dans votre esprit, ma souillure éclabousserait ma patrie.

— Vous vous méprenez, répondis-je. Il appartient seulement aux imbéciles de rejeter sur le caractère de sa nation les tares morales d'un individu.

Je désirerais que vous ne me prissiez point pour un sot, de même que je vous ai, à votre subite réserve, distinguée de vos compagnes ordinaires.

Elle m'entraîna contre sa poitrine et, m'embrassant avec ardeur :

— Je redeviens pudique près d'un homme aussi délicat !

Et, sans me permettre d'approfondir ce mot imprévu, elle fit glisser la robe légère qui couvrait ses épaules, et ses seins nus me rappelèrent le but de ma visite...

Le Récit de la Fille.

Le lit me prédispose à la rêverie. Lorsque mon corps est un peu las, quand le sommeil me dégoûte, j'y passe de fructueux instants.

J'ai pris l'habitude, pendant de longs mois de maladie, de faire de ma couche le lieu ordinaire de mon recueillement. Tandis que les gens non initiés, en me voyant étendu, m'accusent de fainéantise, mes bons amis savent bien quel travail j'accomplis.

Quand j'eus, chez la fille, examiné avec intérêt la coquille sculptée au « chapeau » d'un robuste lit de thuya ; lorsque le plafond, d'un blanc fatigué, me fut familier, avec son encadrement banal, je me tournai vers ma voisine. Ses yeux étaient clos, mais elle ne sommeillait pas. Je lui demandai :

— Les jolies filles ne doivent pas manquer dans ton pays?

Elle se jeta dans mes bras:

— Mon chéri, dit-elle, tu me chagrines. Mon pays est renommé pour la beauté de ses femmes. Tu en ferais certainement tes délices, si elles n'étaient vertueuses. Mais celles de ma catégorie sont rares...

Je reportai mes yeux au plafond et me mis à rêver. Je compris, au silence de ma compagne, qu'elle rêvait aussi. Or, quand une femme rêve, il est aisé d'en obtenir des aveux. Sa résistance est diminuée par le soin qu'elle met à ne point perdre le fil de sa rêverie.

Avec quelques savantes caresses, je pus satisfaire ma curiosité tenace. La fille s'aperçut un instant de sa faiblesse, mais il était déjà trop tard pour se taire et, seules, deux grosses larmes qui noyèrent longtemps ses beaux yeux m'apprirent son regret d'avoir parlé.

« Mon pays n'est pas la France, avait dit la fille. Je suis une étrangère et je viens de fort loin. Mes amies, en dépit de leurs corrections répétées, s'obstinent à me faire passer pour Russe, et je ne proteste plus, puisque cette confusion protège mon secret.

« Je suis née près de Cracovie. — Cracovie, c'est

le tombeau de nos rois, c'est le pays de la danse, deux choses chères aux Polonais.

« J'étais encore enfant lorsque mon père, ayant fait un voyage en Russie, y fut retenu et, de là, envoyé en Sibérie. Il avait publiquement un peu trop parlé de la Pologne.

« Ma mère en conçut un vif chagrin. Je crus qu'elle en mourrait. Un jour que, serrée contre son sein, je sanglotais en lui parlant de sa santé affaiblie :

— Ne crains rien, dit-elle, je ne *veux* pas mourir. Je vivrai pour le pays et pour toi !

« J'étais bien petite, mais je fus frappée de cette volonté si sûre d'être obéie, même de la mort.

« Mon oncle vint bientôt demeurer avec nous. Il veilla à ce que mon instruction fût satisfaisante, corrigea les notions fausses que me donnait, de l'histoire de mon pays, l'école dirigée par des étrangers hostiles.

« Ma pauvre mère, qui me chérissait, eut un peu tort de me permettre la danse. Ce plaisir est assurément précieux pour ma nation parce qu'il fouette les nerfs, éveille les sens, provoque l'amour. Et l'amour est un puissant auxiliaire pour un peuple opprimé qu'on s'efforce de faire disparaître.

« Très jeune encore, j'affectionnais notre « krakowiak », simple marche d'une amourette, — et lorsque, dans un enivrant « mazurek », je m'aban-

donnais à mon danseur, appuyée sur son épaule robuste, soulevée dans les tourbillons vifs, pendant que sonnaient les anneaux de bronze glissant sur les ceintures et qu'éclataient les cris de joie des hommes, je sentais courir dans tout mon être une sève brûlante qui achevait de m'étourdir.

« C'est ainsi que je fus préparée à d'autres voluptés.

« Un jour de fête mes désirs indéfinis se précisèrent. D'agiles montagnards faisaient valoir leur adresse. Ils étaient tous beaux. L'un d'eux, s'adossant à une planche épaisse, tint levés, de la main, ses longs cheveux, et un autre, éloigné de quelques pas, armé de sa petite hache, visa, lança le fer et coupa net les cheveux.

« Je voyais pour la première fois ce spectacle. Mes nerfs avaient subi une tension trop forte pour qu'il n'en résultât pas de ma part quelque extravagance. Je ne savais auquel des deux joueurs accorder mon sourire. Enfin celui qui, immobile, avait offert sa belle tête aux hasards d'une maladresse, me parut vraiment courageux. Et, le soir même, j'éprouvai l'infini bonheur de baiser ses cheveux réduits, perdue dans ses bras frémissants...

« Au milieu de ces sensations, mon éducateur acheva sa tâche. A dix-huit ans, j'étais préparée à la vie. Un fatal accident coûta l'existence à mon oncle et ma mère, désolée de me voir sans protec-

teur immédiat, me promit à un garçon doux et dévoué, un peu poète, et qui ne rêvait que beauté, vertu, grandeur de la patrie.

« Notre amour fut bientôt intense au point qu'avant notre mariage je consentis à une alliance naturelle, par un crépuscule de printemps, sous un ciel aux couleurs étranges. Mon pauvre amant, à l'instant où je me laissais choir parmi les fleurs, proclamait que la pureté est l'indispensable complément des formes les plus séduisantes, et il eut un horrible sanglot quand il s'aperçut que la beauté subsistait seule en moi. Après m'avoir embrassée violemment, comme pour exhaler de son âme tout ce qu'elle contenait d'amour, il partit en chancelant.

« Avec humilité, il déclara à ma mère surprise qu'il n'était pas digne de me posséder. Un joli et douloureux sourire, qui me broya le cœur, termina l'éloge qu'il fit de moi. On le vit désormais plus souvent au cabaret qu'à l'église. Il s'attarda un soir à rêver en bateau, sur la Vistule. Des pêcheurs retrouvèrent son corps dans la vase du fleuve. Son visage avait conservé, paraît-il, une expression surnaturelle de douceur et de calme.

« J'ai longtemps prié sur sa tombe, jusqu'au jour où une autre croix s'éleva près d'elle. Ma mère bien-aimée mourut, lassée par les tourments, et surtout frappée par de mauvaises nouvelles de Sibé-

rie. Je ne sus jamais ce qu'était devenu mon père...

« La douleur empoisonnait mes jeunes années. Je quittai mon pays au bras d'un voyageur français qui, bien que très honnête, m'abandonna pour se marier. Le souvenir de mes imprudences m'interdit de demander un appui à la colonie polonaise de Paris. Je n'aurais pas voulu souiller le martyre de mon père.

« C'est pourquoi, mon chéri, je suis aujourd'hui serrée contre toi. Tu m'as permis de pleurer et je t'en remercie, mais tu ne joueras pas avec mes reliques, afin que je puisse conserver cette consolation de savoir qu'il persiste en moi un sentiment exempt de perversité : le souvenir réconfortant d'une patrie lointaine, très jolie sous son masque de morte. »

Ainsi parla une fille chez qui j'avais trouvé de l'originalité.

Je revis souvent Claudine Litewska. Ses accueils étaient fort aimables, et je lui découvrais chaque fois de nouvelles perfections. Elle avait deviné mon misérable état d'âme et elle apportait beaucoup de grâce à me consoler.

Ses récits étaient simples et attachants ; elle y faisait valoir les sobres beautés, les gloires magnifiques de son pays natal ; sa voix montait, s'enflait jusqu'à ce que l'émotion trop longtemps contenue la fît éclater en sanglots.

Ce n'était point la bonne fille que se plaisent à peindre d'indulgents moralistes. Avant sa chute, elle avait sans doute été cet « enfant malade » dont parle Vigny ; pour la maintenir, il ne lui aurait fallu qu'un être qui l'aimât de raison autant que de cœur. A l'entendre bavarder, je devinais en elle une femme impressionnable et tendre, et qui, ne sachant guère mentir, conservait, malgré ses déceptions, une naïve crédulité. Quelque gêne que je ressentisse à l'avouer, je reconnaissais en Claudine une sœur possédant mon honnête sincérité, ma délicatesse irritable et mes penchants à l'enthousiasme, sans jamais avoir été effleurée par le doute qui me torturait.

Voilà de quoi justifier ma sympathie pour cette femme. Dans ses bras berceurs j'oubliais un peu Lola et ma chambre bleue. Insensiblement, j'en arrivais à ne plus pouvoir me tenir éloigné d'elle pendant plus d'un jour. Elle me charmait, avec les récits, les touchants souvenirs de sa terre natale, et quand elle cessait de parler, je rêvais, comme après un conte de fée, à ces pays où tous les cœurs devaient être purs et les femmes simples et douces.

Je m'aperçus soudain que, depuis quelque temps, j'enlaçais Claudine avec moins d'ardeur, que nos étreintes devenaient passagères et nos baisers d'une légèreté discrète. J'y découvris les signes évidents d'une affection plus sage, plus réelle et plus pro-

fonde aussi. Allais-je accorder de l'amour à cette fille? Je le craignis, et, brusquement, je la quittai sans dire un mot. Mais comme, derrière moi, j'entendais le toussement sec qui dissimule à l'ordinaire un sanglot, je ne pus me retenir d'aller à la femme et de la baiser au front, en fermant les yeux. Puis je partis.

Je fus tenté d'appuyer mon oreille à la porte; ma dignité s'en offensa. Et tandis que, lentement, pesamment, je descendais l'étroit escalier, je sentis en moi un étrange malaise et une tiédeur moite passa sur tout mon corps.

CHAPITRE III

DISCOURS DE LUCIEN

> Les temps sont tristes. Vingt fois par jour nous nous demandons s'il vaut la peine de vivre pour assister à la ruine de tout ce que nous avons aimé.
>
> RENAN.

Je me rendis chez Lucien, que je n'avais pas revu depuis longtemps, et j'employai quelque enthousiasme à lui faire valoir les charmes et la beauté de Claudine. Il eut un sourire énigmatique, et je craignis qu'il ne prononçât le nom de Lola, pour modérer mon éloquence. Mais il n'évoqua point le souvenir de l'amie abandonnée, trop préoccupé, sans doute, à calculer de quel secours moral pourrait m'être l'affection nouvelle que je lui révélais avec tant d'ardeur.

Quand j'eus achevé l'éloge de la fille, Lucien sourit encore et me dit :

—Je ne soupçonnais pas en toi, adorateur du rêve, un si fort goût des réalités tangibles. A un humble

mécontent tel que moi suffit la consolation des livres de sagesse ; mais pour ranimer tes espoirs déçus tu exiges, toi, de vives expériences. Ta sensibilité ne s'accommode bien que des choses palpables qui t'attendrissent. L'inconvénient de ton procédé est que, — ne confonds pas ma franchise avec une impertinence, — tu n'aperçois à travers tes sujets qu'une âme artificielle, née de ton active imagination, au lieu de l'âme naturelle et vraie, qui peut seulement se dégager de travaux que tu dédaignes.

« Tu as reconnu de grandes qualités à ta Polonaise et l'intérêt que t'a inspiré cette femme s'est augmenté de la badauderie qui pousse les Français à admirer tout ce qui est exotique. Une Moscovite, une Américaine, une Scandinave, en t'annonçant leur origine, t'auraient aussi, dès l'abord, indulgemment disposé en leur faveur... Encore une fois, ne t'irrite point si je t'assimile par ce travers à l'ordinaire de nos contemporains.

« Par exception, ta Polonaise peut posséder des grâces incomparables, mais pour les bien saisir et dégager ses vertus intimes, il t'aurait fallu, mon cher ami, explorer un peu une bibliothèque et demander quelques notions préliminaires à ceux qui connaissent la race dont naquit ta touchante amoureuse.

« Peut-être vais-je te mettre de méchante humeur contre moi, mais je dois à la vérité de

reconnaître qu'avec tes études superficielles tu sacrifies à la mode et participes aux erreurs que nous détestons tous deux. A aucune époque, en effet, les hommes n'ont prétendu avec tant de conviction résoudre en quelques heures et définitivement les plus vastes problèmes, les plus redoutables mystères et les énigmes sur lesquelles s'étaient lassés la patience et le savoir de nos devanciers. Sur les tréteaux de notre foire sociale, on a supprimé les honnêtes bouffons, car le rire, s'il n'est obscène et pimenté, a cessé de plaire; seuls ont subsisté les insupportables bavards qui, après de filandreux boniments, escamotent la muscade. Tu as, certes, plus de sincérité que ces discoureurs et ton éloquence est fleurie, mais ne viens-tu pas de déployer trop longuement ton talent d'orateur pour arriver à une conclusion d'importance médiocre?

« Ta joie me satisfait, tes ivresses m'enchantent, mais je te prie de ne pas multiplier les considérations philosophiques que tu conçus, parmi les voluptés nouvelles ressenties entre des bras dodus. Ne t'empresse pas de proclamer la découverte d'une sœur, auprès de qui tu pourrais verser des larmes innocentes. Pour que tu sois en si intime accord avec ta Polonaise, il faudrait que vos deux vies fussent ajustables, superposables en quelque sorte. Eh ! bien, d'après les données que tu viens de me fournir, il apparaît que vous n'avez de commun

et pour des raisons diverses, qu'un sentiment hostile à la société et les mêmes causes d'une mélancolie affaiblissante. »

Surpris d'entendre un si brutal langage, je demeurais immobile et silencieux. Lucien parut joyeux de ma résignation.

— Je n'aperçois pas d'inconvénient grave à ce que tu te divertisses des agréables étrangetés de la Polonaise, mais n'espère pas trouver en elle la suprême consolation à tes dégoûts d'ici-bas. Je refuse à cette femme les vertus d'un séraphin. Tu sortiras un soir de sa chambre avec le même ennui et la même lassitude qui t'accablaient lorsque tu y pénétras pour la première fois. Mais la rencontre de cette sensible courtisane peut te mener au calme, si tu consens à m'écouter. »

Je fis un signe d'assentiment et mon ami me présenta un fauteuil. Lui resta debout et se mit à marcher de long en large, la tête baissée. Il parla lentement, mais avec la sûreté d'un vieux professeur, et je ne puis donner ici qu'une très imparfaite reproduction de son discours, tout entier composé de mots justes et de phrases précises.

— Nous avons convenu l'autre jour, dit-il, que la société, à laquelle nous ne souhaitons aucun mal, nous dégoûte profondément. Même, nous avons mis en relief quelques-uns de nos motifs de dégoût : le principal est que l'incrédulité univer-

selle provoque le doute, étouffeur de toute espérance. Mais nous examinions de trop haut notre état d'âme, nous avions franchi les espaces et atteint une étoile, d'où nous contemplions notre misérable terre.

« Il nous faut avouer aujourd'hui, pour être raisonnables, que nous appartenons à notre pays avant d'être à l'humanité, que c'est la société française qui nous a déçus et qui nous froisse encore constamment. Notre bonheur résulterait de la bonne organisation, de la force et des qualités supérieures de nos compatriotes. Si notre recherche de la félicité peut passer pour de l'égoïsme, ce défaut vulgaire s'élèvera, se purifiera jusqu'à devenir une vertu, car il perdra sa mesquinerie individuelle pour s'étendre et devenir un égoïsme national.

« Aujourd'hui, nous songeons moins à gagner quelque chose qu'à retrouver ce que nous a soustrait une puissance malfaisante et mystérieuse. A l'instant où nous devenions hommes, nous nous aperçûmes que le patrimoine promis à notre enfance était incomplet. Nous nous sommes trouvés dans l'affreuse situation de jeunes gens qui, contraints à une passion toute platonique pour une beauté de leur imagination, ont aspiré aux plaisirs de l'âme, aux voluptés du corps, et qui, lorsqu'ils se trouvent en présence de la maîtresse rêvée

découvrent avec horreur, quand glisse le dernier voile, que l'ange n'est qu'un monstre et sentent, en lui dérobant un baiser, le vide et le silence d'une poitrine où le cœur s'est desséché et ne palpite plus. Ainsi, quand nous avons voulu jouir de la vie qu'on nous avait fait entrevoir jeune et pure, elle s'est présentée souillée, couverte de stigmates, sans aucun des bijoux qui la paraient autrefois.

« Notre désespoir naquit en cette minute d'angoisse. Devant cette fille répugnante, nous ne pouvions choisir qu'entre la débauche ou la retraite monacale, deux résolutions extrêmes qui firent hésiter de jeunes garçons sensibles et qui n'étaient, l'une et l'autre, qu'une illusion de bonheur. Tu n'as réussi que par instants à te consoler du grand amour trompé, tandis que j'atteignais doucement à la résignation. Si nous n'adoptons pas une nouvelle manière, je continuerai de pacifier mon âme et de cicatriser mon cœur, mais toi, malheureux ami, tu verseras jusqu'au tombeau tes larmes et ton sang.

« Je crois avoir fixé l'état de la jeunesse contemporaine, j'entends de la jeunesse active et pensive, car je néglige l'épais troupeau qui piétine les ornières, en suivant les pas de bergers taciturnes et boueux et en subissant les morsures de chiens hurleurs. Une situation aussi anormale et par trop douloureuse ne peut se prolonger longtemps. La

gêne provoque le mouvement, sinon la révolte. Une transformation se prépare, lente ou brutale. Devons-nous l'attendre ou la devancer?

« C'est ici que ta Polonaise intervient et que j'accorde à sa rencontre un caractère providentiel. Son origine seule évoque à mon esprit les causes de notre malaise, et si elle t'a paru tant d'accord avec toi-même, c'est que ses ancêtres, il y a plus d'un siècle, ont ressenti les tourments dont nous souffrons. Nous sommes simplement de cent ans en retard sur les Polonais; nous n'avons qu'à étudier l'exemple, la leçon qu'ils nous offrent, et à en profiter, si nous le pouvons encore.

« La Pologne, telle qu'elle était avant son démembrement, et la France actuelle sont comparables à un individu dont on a trop longtemps célébré la force, la santé, l'inaltérable jeunesse. Négligent et orgueilleux, il donne libre cours à sa fantaisie et commet toutes les imprudences. Sa robuste nature résiste aux excès jusqu'à ce qu'une lassitude maligne coule du plomb dans ses veines et révèle les symptômes de l'impuissance et de la mort. Un médecin peut venir et prescrire un régime salutaire; il est rare que le moribond renonce à ses funestes abus; lui qui déployait dans tous ses gestes tant de vigueur apparente ne dépense plus un effort pour vivre et périt d'un manque d'énergie.

« Pour avoir voulu hâter le progrès, les Français

ont rompu avec les antiques traditions qui faisaient leur grandeur ; ils ont perdu le sens de leur nationalité et, privés de points d'appui, ils marchent maintenant comme des aveugles dans une montagne inexplorée. Avec une légèreté, une inconscience criminelles, nos politiciens, accoutumés aux cabrioles, ricanent : « Nous en avons fait bien d'autres, nous retomberons toujours sur nos pieds. » La vanité leur interdit de penser qu'ils vont un jour se fendre la tête et que, dans leur chute maladroite, ils entraîneront le peuple qui leur a confié le pouvoir et qui, stupide en face de représentants si téméraires, sourit naïvement de leurs facéties.

« Ou, par un détestable miracle, ces hommes vont plier le pays au régime de grossières jouissances, de mensonges, de corruption et de lâcheté qu'ils ont innové, et notre chute sera retardée jusqu'au jour où la nation en pourriture deviendra la proie facile des vautours qui la guettent ; ou notre perte sera précipitée et les mêmes vautours se partageront nos lambeaux sanglants. Je n'ose plus espérer en des héros et en des martyrs insoupçonnés, qui se lèveraient pour notre délivrance. Ce n'est qu'après le supplice que s'écarteront les voiles trompeurs qui nous masquent la réalité. Alors, comme les Polonais qui nous ont précédés dans cette marche à l'agonie, peut-être les larmes nous purifieront-elles et nous permettront-elles de trouver

la sagesse et les vertus qui conduisent à la résurrection.

« Pour me résumer, si ta Polonaise, malgré sa chute avilissante, a conservé quelque fraîcheur d'âme et des charmes juvéniles, c'est parce que, depuis cent ans, la race dont elle est née a recherché la douceur, la pureté, la force saine des premiers âges. En examinant cette rédemption d'un grand peuple, nous découvririons sans doute par quelle méthode on peut s'élever et se dégager des querelles mesquines et des vilenies qui font bouillonner le cloaque puant dans lequel s'agitent nos contemporains. »

CHAPITRE IV

ÉVEIL D'UNE SENSIBILITÉ NOUVELLE

> **Les Français sont des Athéniens du temps de Démosthène; ils clabauderont, changeront de chefs et d'orateurs; mais ils ne guériront pas, car ils ont un cancer au cœur.**
>
> **A. Mickiewicz. (*Lettre à J. Lelewel.*)**

Depuis plusieurs jours, je vivais seul, enfermé dans ma petite chambre, d'où je ne sortais que pour aller prendre mes repas à une gargote. Je méditais sur une nouvelle manière de vivre, hésitant entre la révolte et le dédain. De ces deux résolutions aucune ne pouvait être sage : le cri d'un isolé se perd dans le vent et la retraite d'un écœuré n'émeut personne.

Une lettre de Lucien vint troubler mon recueillement et m'avertir que la société est parfois sympathique. J'appris, en effet, que Claudine souffrait d'une redoutable maladie. Je me souvins avec émotion qu'au temps de nos amours ardentes elle avait été secouée par une toux opiniâtre et que je m'étais

souvent inquiété, en posant ma tête sur son sein tiède et ferme, d'entendre le mauvais sifflement de bronches frêles. Mon dégoût des hommes s'adoucit aussitôt et j'entrevis un médecin expert et bon enfant qui, en guérissant cette beauté en péril, m'ôterait l'appréhension d'un remords.

Je passai le reste de la journée à ruminer des raisons qui puissent me convaincre que je n'étais aucunement responsable du malheureux état de Claudine. Mais quelques soupçons s'opposèrent à ce que je fusse calmé. Pour être équitable, je dus m'avouer certaines imprudences, et, par moments, il me sembla que ma poitrine portait les atteintes d'un mal contagieux et qui se transmet, dit-on, par le baiser même... Au crépuscule un toussotement m'échappa. Je me mis au lit sans penser à mon estomac vide.

L'insomnie me tourmenta; je me fatiguai en bonds exagérés, suivis de mols assoupissements. La fièvre me gagna et je fus baigné d'une sueur légère que ne put tempérer une pluie serrée qui battait les vitres et me donnait une illusion de fraîcheur. Le fin visage de Claudine m'apparut dans l'ombre, pour ne s'évanouir qu'aux lueurs de l'aube. Ses beaux yeux n'avaient point de larmes, mais portaient cet étrange éclat, à la fois luisant et obscur, qui témoigne d'une douleur profonde et sans crise.

Le jour me délivra de cette image, mais non de ma tristesse, qu'il accentua plutôt, car le ciel était sans un rayon, d'une maussaderie qui ne convient qu'au-dessus d'un convoi funèbre, pour assombrir le deuil et faire les roses plus resplendissantes.

La pluie sema encore les vitres de petites perles, et je les regardais se détruire en se heurtant, quand on m'apporta une lettre de Lucien. Je la pris en tremblant, et j'eus une minute d'hésitation, avant de déchirer l'enveloppe. Je redoutais d'y trouver de fâcheuses nouvelles de Claudine : un brusque progrès de sa maladie... ou pis encore. Je fus satisfait de n'y rien trouver de semblable.

« Je te disais l'autre jour, m'écrivait mon ami, que c'est la société française qui nous a déçus et que, pour la désirer plus forte et plus vertueuse, notre égoïsme individuel atteint la grandeur d'un égoïsme national. Tu pourras vérifier l'exactitude et la valeur de ce mot en lisant, ci-contre, la copie d'une note parue dans la *Gazette d'Augsbourg*, et datée de Berlin, le 5 mars 1836. Je l'ai découverte en me remettant à étudier l'état de la Pologne après son démembrement, et la trouvaille est assez précieuse pour que je te prie d'en remercier Claudine, puisque c'est le récit que tu m'as fait de votre rencontre qui m'a rejeté dans l'histoire de sa nation.

Je lus la note allemande ; elle disait :

« L'occupation de Cracovie est une réponse éner-
« gique aux déclamations de la tribune française
« sur l'indépendance de la Pologne et les traités de
« de 1815, et en même temps une amère censure
« de ces discours. C'est la réponse de Léonidas au
« roi Xerxès : « Viens les prendre ! » Lorsqu'on
« passe en revue l'histoire française depuis six ans,
« on ne peut s'empêcher de remarquer que la liberté
« de la parole est devenue une autorisation de
« faire des phrases plus sonores que significatives,
« et l'on s'est habitué à se payer de mots vagues et
« creux au lieu de s'attacher aux faits.

« Aussi longtemps que l'Europe a bien voulu
« regarder comme un grave événement qu'un dis-
« cours eût été prononcé à la Chambre des dépu-
« tés et que les amis de l'orateur fussent venus en
« foule le féliciter au pied de la tribune, les Fran-
« çais pouvaient encore, à toute force, se considé-
« rer comme la grande nation ; mais cette mysti-
« fication touche à son terme. Quelle influence réelle
« ont maintenant, en Europe, les événements inté-
« rieurs de la France? qui s'occupe ici du ministère
« français ? Peu nous importe le plus ou le moins
« de capacités et de lumières des doctrinaires ou
« du tiers-parti. On s'aperçoit aisément, en France,
« qu'il n'y a plus de partis et qu'il n'existe plus dans
« ce pays que des coteries rivales et mesquines. Tout
« se borne aujourd'hui à une politique d'épiciers.

« L'Europe se détourne, non pas avec effroi,
« — on ne s'effraye pas de pareilles puérilités, —
« mais avec mépris de toutes ces coteries tracas-
« sières. On se contente d'agir selon les lois de la
« politique et de l'équité, et l'on ne s'inquiète pas
« même de leur existence. On traitera l'affaire de
« Cracovie comme on a traité les autres jusqu'ici :
« la France criera, on la laissera crier comme ces
« enfants qu'on apaise avec un joujou, et tout
« demeurera comme devant.

« Mais si la France osait tirer du fourreau sa
« longue épée, pour reporter jusqu'au Rhin ses
« vieux instincts de conquête, alors, elle verra ce
« qui aura lieu. Si les Français ne peuvent oublier
« les limites du Rhin, il est aussi des millions d'Al-
« lemands qui ne peuvent oublier celles des Vosges
« et qui se souviennent de Rosbach chaque fois
« que la France reparle de Iéna. Certes, bien d'au-
« tres souvenirs se rattachent à celui-là, et l'on
« peut encore démembrer de la France, comme
« naguère, l'Alsace, la Lorraine et la Franche-
« Comté pour en refaire des provinces allemandes.
« Alors la France pourra, si elle le veut, raconter
« ses conquêtes dans le style de son vingt-neuvième
« bulletin. »

Lucien avait écrit à la suite :

« Dois-je souligner, mon ami, les insolences et les vérités qui éclatent dans cette note? Je pense

que tu sentiras comme moi, en la lisant, une morsure brûlante à ton cœur. Quel mépris et quelle haine! Autant qu'aux politiciens qui les ont inspirées, ces injures s'adressent à la nation qui supporte de tels conducteurs. Il ne faut pas dire que cette page a vieilli; son sens s'est développé jusqu'en 1871, — l'Alsace-Lorraine perdue en témoigne. Aujourd'hui, ces railleries sur les discours politiques et les rivalités de misérables coteries sont un soufflet bien appliqué sur la joue flasque de nos parlementaires. Quelque honte que j'éprouve à l'avouer, j'étais par trop indulgent de comparer nos représentants à ces jongleurs ou à ces pitres qui ont encore l'adresse de nous faire sourire; c'est l'Allemand de la *Gazette d'Augsbourg* qui déclare la vérité en nous montrant ces crapauds qui se croient des aigles et dont le monde se détourne avec mépris, tandis que nous n'éprouvons nous-mêmes ni colère ni pitié, mais un serrement de cœur qui nous force à pleurer. Seul, un ennemi, un Allemand à mâchoire de dogue, pouvait oser un jugement si brutal et si net.

« Cette page dédaigneuse rappelle la provocante chanson de Becker et la réplique de Musset, ardente et hautaine :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre...

« Mais pour un poète ayant conservé assez de vigueur et de valeur françaises, combien avons-nous aujourd'hui de rimailleurs à visage de cire qui, reflets falots du doux Lamartine, sont disposés à répondre à toutes les insolences étrangères par de pauvres *Marseillaise de la paix*.

« Après cela, tu pourras convenir que c'est contre les Français d'aujourd'hui que nous devons être irrités. »

Je me remis à la fenêtre et j'essayai de voir un peu de ciel au travers des vitres devenues opaques sous la pluie qui les lavait. Je ne pouvais rien distinguer, qu'un brouillard mouvant. Un malaise étrange me tourmentait : c'était comme un flux de vagues aigreurs qui, parcourant tout mon être et me secouant de frissons, agitait mon cerveau d'un trouble mêlé de lueurs indécises, puis descendait à mon cœur pour l'empoisonner.

Je souffrais d'une tension excessive de mes nerfs comme si j'eusse contenu quelque colère violente, quelque rage impuissante. J'aurais volontiers frappé les murailles. Brusquement, mes yeux se voilèrent, et je dus faire un effort pour retenir mes larmes.

Je m'appliquai vainement à définir mon état d'esprit. J'accusai l'insomnie, le jeûne et la fièvre de m'indisposer ainsi. Je me souvins alors de la

nuit passée en agitations et en tremblements; je remarquai le silence de Lucien sur Claudine et je fus envahi des pressentiments les plus ridicules. Et des fantômes surgirent : à côté d'une femme gigantesque, et dont les formes allaient s'avachissant jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent dans le brouillard, se dessinait un cher visage, dont la pâleur des joues et le cerne des yeux n'avaient amoindri ni la délicatesse ni la beauté.

Mes chagrins et ma mélancolie naissaient d'une atteinte portée à des amours, dont l'un m'était sensible et l'autre insoupçonné. J'arpentais ma chambre à pas saccadés. J'étouffais de ne pouvoir gémir, prier, pleurer. A quatre heures du soir, je n'y tenais plus. J'appliquais mon front en sueur aux vitres rafraîchies, mais le gris du ciel appesantissait ma tristesse. Le crépuscule lourd m'arracha des soupirs d'angoisse...

Je sortis. L'atmosphère humide ne m'apaisa point. Sans l'avoir désiré, je me trouvai sur le chemin qui menait à la Polonaise. C'était au sommet de Montmartre, dans une de ces rues qui conservent encore l'imprévu et le pittoresque des temps où la butte avait ses vignes et ses moulins. Tant de souvenir sm'assaillirent alors que je goûtai par avance la joie de tomber à genoux devant Claudine et de pleurer comme un enfant qui implore le pardon, oubliant, dans cette intime humiliation, celle que

venait de subir cet orgueil national que je n'avais découvert qu'en ressentant sa blessure.

Le concierge m'avertit que mon amie était absente; elle avait dû se rendre chez un médecin, car, la nuit dernière, elle avait pensé étouffer, tant la toux serrait sa gorge. Je sortis lentement, mais presque ravi de ne l'avoir pas vue. Dehors, je me hâtai, comme si je fuyais un spectacle désagréable, et j'allais respirer largement quand une apparition de rêve m'arrêta net. Mes dents claquèrent : Claudine se dressait devant moi, svelte, mince, le visage blême, les yeux ardents. Un sourire fleurit sur ses lèvres, un sourire si léger, si doux, que je crus voir s'en échapper l'âme d'un ange, impatiente de regagner son paradis.

Je regardai sa poitrine, sur laquelle j'avais tant de fois reposé mon front brûlant. Elle me sembla réduite, mais toujours harmonieusement soulevée. J'attendais un mot. Claudine demeura silencieuse et me fixa seulement de ses grands yeux, où transparaissaient toute l'âpreté de sa douleur et toute la douceur de sa rancune.

Je restais stupide et comme effaré devant tant de faiblesse et de beauté. Et Claudine, gardant son sourire énigmatique, s'éloigna comme un désespérant fantôme.

Je me mis à sangloter si haut que des passants

s'arrêtèrent pour me regarder. Je m'enfuis, trébuchant comme un ivrogne. Je me couchai, raide et glacé, et, de toute la nuit, je n'eus pas de repos, tenu en éveil par la crainte de m'assoupir pour un horrible cauchemar.

CHAPITRE V

PLAISANTS PROPOS DE L'EXILÉE

Au matin, je me promis d'aller voir Lucien, mais, cédant à une défaillance de mon esprit inquiet, je me rendis chez Claudine.

A la pâleur de mon visage, elle comprit que je souffrais et fit preuve d'une discrétion rare et d'une tendresse infinie. Elle ne parla ni de mon brusque départ ni de l'étrange rencontre de la veille. Je l'en remerciai, en lui avouant l'affection que je lui portais, et j'y mis un tel accent de sincérité qu'elle en rougit de plaisir et se jeta contre moi avec un frôlement qui révélait un habile plaidoyer pour son corps merveilleux.

— Ne te mets pas en peine de ma santé, me dit-elle. Ce n'est qu'une bronchite vulgaire. Peut-être ai-je un peu maigri? Je craignais justement d'épaissir. Mais tout cela n'est rien. C'est le cœur, c'est l'âme qui vont mal.

« Si tu voulais mettre un terme à ma déplorable misère, tu me conduirais jusqu'à mon pays. Je vou-

drais tant revoir la tombe de ma mère, si délaissée, et qui doit être envahie d'herbes folles ! Quel exil, mon ami ! Les petites imprudences d'une enfant telle que j'étais méritent-elles d'être si durement punies ? Et pour me distraire de mes tourments, je n'ai pas de labeur qui me console, je n'ai pas à remplir un seul de ces devoirs qui relèvent les autres femmes et interdisent, à l'occasion, de les trouver détestables !

« Ce n'est qu'à toi que je peux dévoiler de pareils sentiments ; les autres poufferaient de rire... S'il me faut continuer ma pauvre vie galante, je conserverai au fond de l'âme un peu de clarté tutélaire, quand j'aurai revu le ciel du pays natal. Ah ! les chers souvenirs, si pieusement gardés, s'affaiblissent... Comme je t'aimerais si tu me conduisais là-bas, pour les rafraîchir ! »

Je laissai paraître tant d'énervement et d'impatience que Claudine s'empressa de mettre quelque enjouement dans son discours :

— Ne suppose pas que notre voyage serait ennuyeux, continua-t-elle en me serrant contre son sein. A Cracovie, je te conterais de belles histoires, et je te mènerais par les chemins que j'ai parcourus, dans ma quinzième année.

« Mon oncle avait pris le soin de me faire visiter la cathédrale, qui est, disait-il, « la sépulture de nos rois ». Nous y entrerions ensemble, mais, si

les monuments ne t'intéressent point, je me plairais à parcourir à tes côtés la vallée de la Vistule, qui est délicieuse.

« Je me vois à ton bras, loin de la ville, au pied des grands rocs de Tyniec, que la foudre fendit en 1830, avant notre insurrection, comme si le ciel eût voulu présager nos malheurs. Sais-tu qu'une de nos légendes rapporte que votre Gautier d'Aquitaine s'enfuit jusque-là, emportant son Ildegonde ? Ah! tu ne soupçonnais pas Claudine si savante! Mais attends la fin. Ce Gautier commit la sottise de se marier, et, ainsi qu'il arrive souvent à ces amants convertis, celui-ci eut le diable contre lui et en reçut des cornes. Et vois jusqu'où peut aller la misère d'un cocu : enchaîné aux murs, l'Aquitain devait assister aux voluptueux ébats des coupables. Les railleries dont on l'accablait et les lamentations qu'il faisait entendre touchèrent un jeune garçon qui, silencieusement, lima ses fers. Le vindicatif Gautier demeura immobile, mais quand sa femme et le gaillard qui la pressait revinrent et se furent enlacés, il bondit et transforma leurs soupirs en gémissements tragiques, par ce fait qu'il passa une lame au travers de leurs corps. Cela n'empêcha pas le justicier de rester au pouvoir du diable, et maintenant son fantôme rôde, la nuit, par les rochers.

« Pour ajouter encore un peu de mystère à ce

conte fantastique je te conduirais, avec un sourire troublant aux lèvres, parmi les derniers débris d'un vieux château, sur le sommet d'une colline embroussaillée. Nous monterions lentement, prudemment, et je te promettrais des joies ardentes. Le jour baisserait, le vent aurait plus de force. Le crépuscule ne saurait t'émouvoir, mais, à la nuit obscure, tu commencerais à frissonner. J'évoquerais alors les sorcelleries de Twardowski, petit homme malfait que sa femme gifflait avec aisance. Et je te conterais le pacte que le démon lui consentit, au prix de son âme chétive. Ces histoires sont amusantes. Grâce au concours des diablotins, le maigre Twardowski put maltraiter son épouse, dont il renversait les pots de lait sur le marché de Cracovie, jusqu'au jour où s'étant imprudemment enivré dans un cabaret dont l'enseigne était : « *A Rome* », le démon l'accusa d'être dans la Ville Eternelle et exigea son âme avec une évidente mauvaise foi, — si l'on peut dire que Satan ait une foi, même mauvaise. Malgré ses larmes, Twardowski s'élevait dans l'air, sous l'aile noire du diable; il eut la suprême sottise de tracer un signe de croix, qui le fit lâcher par son porteur épouvanté, et le petit homme resta entre ciel et terre, où il est encore.

« Je te le dis, tu écouterais ces récits plaisants, sur la colline obscure, et j'éclaterais de rire, dans le silence de mort de cette solitude. Et puis, au milieu

des ombres gigantesques de murs ruinés qui ont des formes bizarres, je te prierais de m'accorder quelques caresses. Pendant que, surpris par mes désirs, tu t'occuperais à les satisfaire, je te dirais qu'à cette place une certaine Wlodkowa, qui avait deux filles, attirait le voyageur égaré et lui faisait payer de son sang une hospitalité insidieuse et cruelle. Et je goûterais tes tremblements nerveux, en te dépeignant cette moderne Circé, dont les yeux glauques brillaient étrangement, sous la lune pâle...

« Oh! mon chéri, que je serais heureuse de te voir, au départ, te retourner sans cesse et t'inquiéter du murmure de la brise et des ombres inattendues!...

« Après un jour de calme et de recueillement, nous irions nous perdre dans les profondeurs d'une forêt sauvage, hérissée de rochers, et où les baisers doivent jeter de jolis échos. Je te citerais alors un exemple de la vertu récompensée. Comment la belle Witislawa, poursuivie par l'indécent maréchal Skarbimir, sut lui résister; comment elle parvint à ravir son fiancé à la haine du séducteur et la façon dont le brave roi Boleslas vengea les deux jeunes gens en retirant son grade à Skarbimir et en lui faisant ensuite crever les yeux avec un fer rouge, voilà de quoi t'intéresser. Peut-être porterais-tu quelque envie au fiancé qui, en dépit de ces aventures, épousa son amante et connut toutes les joies

dans le beau château d'Oycow, que le souverain lui donna ?

« Pour te consoler je te dirais, en baisant tes lèvres, que tous ces bienheureux sont morts, que nous sommes encore du monde et qu'il ne tient qu'à nous de jouir de la vie...

« Et tu te rendrais à mes douces raisons. »

CHAPITRE VI

MODESTIE

Lucien s'appliquait à me calmer. Depuis plus d'une heure, je m'agitais obstinément.

— Tu t'exagères ton infortune, dit-il en me serrant les mains. Si l'indécision excessive témoigne d'un état maladif, elle n'est pourtant pas mortelle.

« Je suppose Claudine adorable et serais fâché qu'un de mes propos pût te détacher d'elle. Aussi bien, tes amours sont-ils pour peu de chose dans tes tourments, dont la cause est plus profonde. Si, par un effort énergique, tu parvenais à fixer un but à ton existence, tes affaires de cœur seraient vite réglées.

« Mais je te vois plus en danger qu'une femme touchante, et quelque pitié qu'elle m'inspire, l'inquiétude que je pourrais prendre de sa destinée ne saurait prévaloir sur les exigences de notre amitié. De plus, les malheureux faibles pleurent ensemble et ne se consolent point.

« Je me suis efforcé d'offrir à ton activité un

sens précis. Je t'ai montré la voie normale, celle des hommes de jadis. Ton énergie renaissante a trop tôt disparu sous le découragement qui t'accablait. Tes soucis seraient moins épuisants si tu avais eu la patience et la modestie d'interroger le passé, de te pencher vers tes ancêtres, surtout s'ils furent des humbles, et d'étudier par quels travaux ils ont fini par produire un descendant tel que toi, d'une exquise sensibilité.

— Mes aïeux étaient des roturiers, répondis-je, et si quelques-uns d'entre eux s'élevèrent, ce fut par audace et par de hauts-faits. Dois-je donc prendre la charrue? C'est le seul de leurs exemples que je puisse adopter, car, vouloir aujourd'hui prétendre à de l'héroïsme serait sottise et franche gillerie.

— Si tu conduisais le soc, répliqua Lucien, je te suivrais volontiers avec la herse. Pour tous deux, mon ami, quelle santé morale! Peut-être devons-nous reprocher à nos ascendants d'avoir abandonné la bonne terre pour la ville trompeuse. Que la fortune ait favorisé leur entreprise, voilà qui me contrarie. Ils ont fermé les yeux en bénissant le ciel et avec la naïve crédulité d'avoir à jamais assuré le bonheur de leur lignée. Combien je préférerais la grêle et l'orage, qui détruisent l'espoir d'une année fructueuse, aux tourmentes que nous subissons et qui peuvent décider d'une vie entière!

« Mais, sans rêver aux coups d'épée et aux

exploits de tes pères audacieux, tu peux leur demander des leçons de ténacité. Ils durent être aussi persévérants que braves, et nul doute qu'à ta place ils eussent triomphé de nos contemporains, sans les pourfendre. Notre époque, si veule qu'on la déclare, produit ses héros : ce sont les hommes qui savent surmonter les bas traitements qu'elle nous inflige.

— Je me souviens, dis-je, qu'un de mes ancêtres partit autrefois vers l'Orient, pour y combattre les barbares. C'est, du moins, ce que m'enseigna un vieil oncle, qui garde au fond de ses tiroirs quelques papiers en loques. Ce sont tous les mémoires de ma famille. J'irai les consulter, Lucien, et nous verrons si cet aventureux champion de nos lumières possédait autant de vertus qu'il te plaît de lui en accorder. »

Sous une fine pluie, je revis mon petit village natal. On y trouve une calme rivière, une place plantée de tilleuls en quinconces et ornée du buste d'un philanthrope, une porte flanquée de deux tours massives, — débris d'un vieux château, — des maisons lézardées, aux murs couverts de treilles, une antique fontaine, et, au bout de la grande rue, un cimetière silencieux.

La calme rivière, c'est la Marsange, aussi jolie que son nom même. J'en suivis les bords couverts

de hautes herbes et ombragés de saules aux troncs bizarres et moussus. Je reconnus bien l'eau limpide et douce dans laquelle, enfant, je me baignais avec joie. On n'avait pas détruit les petits lavoirs vermoulus, si rapprochés les uns des autres, où les commères frappaient du battoir, en bavardant tout haut. Seulement, la pluie fine et maussade avait chassé les oiseaux, et aucun gazouillis ne troublait la mélancolie de ce ruisseau.

Sur la petite place, dont je fis le tour, les tilleuls étaient encore verts. Le brumeux automne n'avait point jauni leurs feuilles, et leurs teintes fanées s'harmonisaient avec les tons gris de la vieille église qui, dans le fond, fait pendant aux grosses tours du château. Les lézardes des maisons s'étaient à peine accentuées; les treilles avaient pris de l'ampleur; la fontaine au bassin ruiné n'était point tarie.

Pour parvenir au cimetière, je pris le chemin montant, et, arrivé au sommet, je me retournai pour contempler mon petit village. Tout y était calme. Là-bas, au fond de la minuscule vallée, la jolie Marsange coulait tranquillement. Puis une colline doucement arrondie remontait jusqu'à l'horizon, où une rangée d'arbres inégaux marquait une grande route. La pluie tombait sans rafale; rien ne troublait le silence et le calme du paysage.

Le cimetière avait conservé ses anciennes tombes, et le temps lui en avait donné de nouvelles.

Près des sépultures familiales, je me souvins des paroles de Lucien et je voulus méditer sur ma destinée. Je ne pressentis, sous la pierre, que des squelettes et des cendres et je n'éprouvai que les regrets ordinaires d'un orphelin. Je sortis et contemplai une fois encore mon petit village, sans comprendre qu'on pût vénérer cette agréable banalité. J'essayais en vain de m'intéresser à quelque détail ou d'approfondir une pensée fugitive. Je revins à la place, devant les deux tours massives, et je me rappelai péniblement le but de mon court voyage. Il s'agissait de revoir le vieux oncle et de lui demander qu'il consentît à exhumer les lettres du fameux guerrier.

Dès que j'eus ouvert la porte basse d'une des tours, je me sentis dans une atmosphère anormale. Une chape humide pesait à mes épaules, et tandis que je gravissais avec lenteur le large escalier tournant, dans une clarté indécise, des légendes fabuleuses se pressaient dans ma mémoire. Entre ces épaisses murailles, je subissais l'irrésistible attrait des ruines évocatrices. Les degrés de pierre semblaient avoir été construits pour les enjambées de robustes géants; à les franchir, je m'essoufflais.

Mon oncle m'accueillit avec complaisance, s'informa de mes travaux, s'inquiéta de mes intérêts, et je répondis que tout allait pour le mieux. L'affable vieillard sembla ravi, et, pour me témoi-

gner sa satisfaction et me marquer l'indulgence dont il saurait faire preuve à l'occasion, il ne négligea pas d'évoquer discrètement les fredaines qui occupent la jeunesse ; — et ses petits yeux gris s'allumèrent sous ses bésicles.

Mais quand je parlai des lettres de l'ancêtre, il reprit de la gravité. De la main gauche, il souleva sa calotte de velours à filets verts et gratta de l'ongle son crâne chauve et luisant. Puis il se mit à marcher à pas menus, à tourner autour des meubles massifs, aux arêtes adoucies, et me dit :

— C'est donc pour lire ces précieux feuillets que vous vous êtes enfin souvenu de votre oncle? Je m'étonne que vous n'ayez pas désiré les connaître plus tôt. Les mérites du glorieux chevalier auraient pu vous guider utilement dans votre carrière. Celui-là, mon cher neveu, fut un vaillant, et ses belles actions stimulèrent jadis mon adolescence. Le malheur a voulu que mes desseins fussent contrariés, autrement, peut-être eussé-je ajouté à la grandeur de notre nom.

Mon oncle s'animait, et je tressaillis quand il s'écria :

— La Pologne!..... la Pologne! j'ai bien cru pouvoir la secourir aussi, en 63... Tu n'étais pas au monde, petit; on ne pensait guère à toi... Quel frémissement! La Pologne voulait l'indépendance! De quel cœur je souhaitais à ces pauvres gens de

réussir! J'étais trop malade pour aller vers eux, mais, vrai, j'ai pleuré quand mon ami Rochebrune est parti. Je lui disais : « C'est là-bas que je devrais mourir ; ça tient de famille. — Tu me rejoindras, » me répliqua-t-il en souriant. Je ne l'ai pas revu, et après avoir échappé aux Russes il s'est fait casser la tête par les Prussiens. Ce fut un héros!...

« Mon neveu, l'âge est venu de me calmer; me voici presque podagre. Mais à toi, qui es jeune et vigoureux, l'avenir est ouvert, avec toutes ses surprises. Je vais te montrer la correspondance du chevalier; tu apprécieras notre ancêtre et tu comprendras quel devoir incombe à ceux qui ont l'honneur de prolonger sa race ! »

Mon oncle tira d'un meuble un coffret de palissandre et me le tendit, après l'avoir ouvert. Je le pris doucement, et, tandis que mon vieux parent, calé dans un fauteuil, semblait surveiller mon visage, je lus avec attention les lettres suivantes.

CHAPITRE VII

DES CENDRES

De Tiniec, ce 28 janvier 1772.

« Quelques maux que me fassent souffrir les rigueurs du sort, je ne m'en plaindrois point, ma chère amante, pourvu que mes actions contribuassent à la gloire du roy et me rendissent digne de votre amour. Vous savez toutes les raisons qui se sont jointes pour me déterminer. La réforme des troupes me laissoit sans service, et j'enrageois d'être oisif des 28 ans, parmi nos gens de cour auprès de qui mon espèce d'impatience m'acquerroit la réputation d'un fou. Notre guerre malheureuse (1) a lassé les meilleurs courages, qui veulent trouver un baume au sein de la volupté.

« Quand M. de Bougainville m'eut mandé les bonnes intentions du ministère à l'égard de la Confédération de Cracovie, j'aurois volontiers passé

(1) Allusion à la guerre de Sept ans, terminée par le désastreux traité de Paris (1763).

capitulation avec l'envoyé du Prince maréchal Martin Lubomirski, au printemps de 1769, si votre tendre amour ne s'y fût opposé. Je suis satisfait de n'avoir point suivi M. le capitaine Dumourier, qui avoit montré tant d'astuce avec les Génois et qui a fâché contre lui MM. les officiers Polonais. N'a-t-il pas eu le front de rejeter sur les Confédérés l'insuccès de l'affaire de Landscron, qu'il avoit imprudemment engagée avec de faibles forces? M. le le Maréchal de camp de Vioménil n'aura pas trop de tous les talents d'art militaire que nous lui connaissons pour remettre toutes choses en bon état. Nous avons trouvé des troupes ruinées, sans approvisionnements, des soldats mal armés, presque nuds (1).

« Un brave officier, qui tient campagne depuis tantôt quatre ans, M. Pulawski, 'est à Czenstochow (2), dans un monastère grandement vénéré des Polonais, pour une image de la Sainte Vierge qu'on dit miraculeuse. M. Drewitz, qui commande les Moskovites, avoit voulu prendre cette place avec de la cavalerie seule : aussi fut-il très bien rossé. M. Dumourier a fait fortifier Brobeck, aussi Landscron, après y avoir été battu, et l'abbaye de Tiniec où je me trouve avec MM. de Choisi, de Saillans, le petit parent de M. le baron de Vioménil et plu-

(1) Voir à l'appendice (*a*).
(2) *Czenstochowa.*

sieurs autres officiers françois. Ces trois bicoques sont autour de Cracovie; nous avons huit cents hommes à Tiniec, dont beaucoup sont venus de Czenstochow. Plusieurs parlent de M. le colonel Dzierjanowski, sous lequel ils ont servi et qui les avoit équipés d'habits et de pantalons bleus, à revers jaunes, qu'ils portent encore. Il paraît que leur commandant étoit un diable d'homme qui, avec ses pistolets d'arçon, en portoit deux à la ceinture, un sabre au côté et sur l'épaule une escopette qui faisoit tomber les Russes comme hannetons. On raconte que, lorsqu'il étoit campé sous notre bicoque, il s'esquivoit souvent, à la faveur de l'ombre, pour aller à une demi-lieue d'ici, près d'une veuve riche et belle encore, malgré qu'elle eût de l'âge. On entendit un matin le tonnerre de son escopette, et M. le régimentaire Zaremba dut envoyer vingt hommes pour délivrer notre amant des Cosaques qui l'entouroient. Il avoit renversé sept ennemis, mais peut-estre y auroit-il laissé sa peau, car son épaule étoit déjà transpercée. Il hésitoit à rentrer au camp, non point qu'il craignît le régimentaire, mais il disoit : « Pourvu que ce bourreau de Démoulière ne me fasse pas mettre sur le cheval de bois, pour avoir filé malgré l'ordonnance. » Dumourier l'estimoit tant qu'il lui confisqua seulement les chevaux qu'il avoit pris et ne lui infligea que dix jours d'arrêt.

« Nos Polonais bavarderoient facilement si nous possédions leur langage ou s'ils connoissoient bien le nôtre. Les officiers parlent fort bien le latin et c'estoient toujours en cette langue qu'ils s'entretenoient avec Dumourier, qui la parle comme un jésuite. Nous parvenons à nous entendre et nous passons à converser le temps que nous laissent les obligations du service.

« J'ai appris que M. Pulawski a près de lui un religieux extraordinaire (1), qui a fait des miracles, tellement que les infidèles pensent qu'il a soumis un diable à ses volontés. Ce père est l'épouvantement des Moskovites et son audace est telle que, n'étoit sa sainteté, on le pourroit supposer capable de sorcellerie. A Czenstochow, il a, d'un signe de croix, fait éclater les canons des Russes, et cet événement les emplit d'une frayeur si grande qu'ils en hâtèrent leur retraite. Ses sermons ont autant contribué que les ordres de M. Dumourier à donner aux Confédérés un peu de discipline; il disoit un jour : « Il n'y a pas grand mérite à soutenir une cause prospère; qui ne navigueroit pas avec le vent? Mais celui qui se sacrifie à une cause sainte, quoique malheureuse, celui-là est aimé de Dieu et ses efforts ne seront point perdus, car il les bénira. »

« Puissé-je mériter cette clémence divine et les

(1) Le père Marc.

grâces du roy, en même temps que les vôtres ! Adieu, ma chère amante, je vous ferai tenir bientôt de mes nouvelles, car je ne suppose pas demeurer à Tiniec et je vous avertirai de mon départ...»

Au Château royal de Cracovie, le 7 février 1772.

« Peut-estre serez-vous satisfaite, en apprenant que je suis sorti sauf d'une affaire vigoureuse où ma conduite m'a valu les compliments de M. de Choisi. Notre commandant avoit l'ordre de M. le baron de Vioménil de se procurer une entrée dans la ville et le château de Cracovie; depuis plus d'un mois, les habitants d'une maison travailloient souterrainement pour nous y introduire.

« Nous partîmes cinq cents de Tiniec, divisés en cinq piquets, dont deux sous M. le chevalier de Vioménil, petit parent de notre commandant en chef, et M. de Saillans, étoient pour surprendre la porte la plus voisine du château. Tout le détachement portoit la chemise, et cela pour se reconnoître. Un bourgeois, qui nous avoit juré un dévouement sans mercî, nous accompagnoit, pour nous faire démasquer une porte que les Russes avoient murée, mais qu'ils négligeoient de faire garder. Les piquets se séparèrent pour se rendre chacun à son endroit, et je suivis M. de Saillans pour cher-

cher une issue. Nous étant égarés, nous craignions un mauvais sort, quand trois coups de fusil nous attirèrent près d'un étroit passage, qui n'étoit autre chose qu'un trou de latrine, au travers duquel nous entrâmes, pour trouver M. le chevalier de Vioménil occupé à mettre dans les fers cent Russes, avec les quarante-cinq soldats qui lui restoient. Il s'étoit rendu maistre de la Place en égorgeant cinq sentinelles et en soumettant les cent vingt hommes de garnison.

« A peine nous étions-nous félicités de notre heureuse aventure, que nous entendîmes le canon des Russes, et, dans le premier moment, les deux piquets seroient tombés entre les mains des ennemis, sans l'intrépidité de M. de Saillans, qui fit front à l'attaque, avec une douzaine des nôtres. Nous étant repris, nous nous sommes tous rués sur le château après avoir haché palissades, portes et fenêtres et fait le diable pour repousser les Moskovites.

« Ayant découvert un canon, nous le tirâmes, ce qui attira M. de Choisi, qui nous croyoit anéantis et qui étoit retourné à Tiniec. Nous voilà donc dans le château avec du seigle, du froment, mais pas de moulin; avec des quintaux de poudre, beaucoup de plomb, mais pas une pierre à fusil. Nous ne possédons pas une once de viande d'aucune sorte. Ajoutez à cela qu'à nos six cents hommes, dont plusieurs dizaines de Cosaques de redoutable appé-

tit, viennent de s'adjoindre deux cents soldats que M. de Galibert nous a amenés, et vous conviendrez que sous peu nos visages seront bien allongés, si notre situation ne change pas.

« Comme le brave Galibert s'engageoit sur le pont de la vieille Vistule, pour venir nous donner la main, il essuya une décharge de deux coups de canon à mitraille et un feu de mousqueterie, qui frappèrent, en plein, la tête de sa colonne. Nous l'avons cru perdu, mais les chevaux de M. de Kellermann l'ont si bien appuyé qu'il a franchi malgré tout nos portes. Il avoit tant crié pour rallier ses hommes étonnés de la forte alerte qu'il étoit enroué plus que je ne le fus de ma vie, et c'est dans un pareil état qu'on le mit à la tête d'une division pour pénétrer dans la ville et de là, s'il étoit possible, à Wielicza (1), où sont les mines de sel, trésor de la Pologne, qui rendent 150.000 livres d'argent de France par mois. Malheureusement, la cavalerie et les grenadiers qui la précédoient non seulement s'arrêtèrent court devant une double décharge, mais mirent tant de précipitation à vouloir rentrer qu'ils renversèrent la colonne cul par-dessus tête et la ramenèrent dans le château.

« Si nous n'avons pu occuper Wielicza, MM. Branicki, général du roi de Pologne, et Souwarow,

(1) *Wieliczka,* à trois lieues environ au sud-est de Cracovie.

commandant des troupes russes, s'y sont établis dès le 6 de février, après avoir gentiment bloqué notre château avec cinq mille hommes. Je vous envoie cette lettre sans tarder, car les Moskovites sont à construire un pont sur la Vistule et peut-estre aurons-nous du mal ensuite pour faire tenir de nos nouvelles au dehors. Je ne doute point du courage ni de l'habileté de M. Duhoux, qui maintenant commande à Tiniec, non plus que des qualités de M. d'Elliot, à qui MM. les Maréchaux ont confié la bicoque de Landscron, mais je crains fort que nous ne puissions de longtemps boire à la santé du Roy.

« N'ayez point de tourments à mon sujet; c'est assez de ceux que mon cœur endure en songeant à vous. Après les difficultés d'une si lointaine campagne, nous goûterons mieux la joie d'une union dont notre tendre amour a rendu les liens si doux et si vigoureux. Je vous ai déjà dit les motifs qui m'ont déterminé à reprendre du service, mais peut-estre serez-vous surprise d'apprendre que de secrètes raisons s'y sont jointes. C'est que je croyois sentir contre nous de mauvaises envies et des soupçons injustes. Je n'ai point voulu d'un repos qui, s'il eût été tendre à mon cœur, n'auroit fait qu'augmenter le dépit de beaucoup de nos connoissances; et c'est notre fils qui auroit souffert plus tard de ces ressentiments. Embrassez bien fortement notre

chérubin et tâchez qu'il pense souvent à son père. Je voudrois obtenir de lui de louables actions et je ne vous donne le détail de notre guerre que pour qu'il apprenne à se bien conduire quand il portera l'épée. Songez qu'il aura sur les épaules, comme un lourd fardeau, l'honneur et le renom de notre famille. Dieu fasse qu'il n'en soit point accablé !

« Ne vous lamentez pas, ma chère amante, et priez le ciel de m'accorder bon succès et prompt retour. »

25 février 1772.

« Ces diables de Moskovites nous ont absolument resserrés à commencer du 8 février. Nous n'avons eu, depuis, aucune communication quelconque avec âme qui vive, et je rends grâces à la bonté de M. de Choisi, qui m'a permis de confier ce message au courrier qui va traverser les lignes ennemies, pour porter nos appels à M. le baron de Vioménil, au quartier-général à Teschen.

« M. le commandant a dû nous taxer d'une demi-livre de viande de vache ou d'un quart de lard, ce qui seroit peu, si nous ne disposions aussi de cacha qui est de l'orge écrasé qu'on fait bouillir avec de l'eau et du sel. Nous avons laissé les poules pour les malades, en sorte que j'espère ne point devoir en manger. Nous sommes logés dans une belle

antiquaille, qui est le château, et qui contient une admirable cathédrale où se sacrent et s'ensevelissent les rois. Nous avons trouvé dans différentes maisons en pierre, toutes ruinées, deux cents bourgeois et bourgeoises que nous employons, avec les prisonniers, à tourner les moulins à blé, que nous avons réussi à construire.

« M. de Galibert me dit que la ville est de la grandeur de celle d'Agen, j'en suis fort aise, mais la mesure dont se sert notre brave officier ne vous est guère connue, et je ne vois point, dans notre pays, de ville qui ressemble, pour la grandeur et le pittoresque, à celle où m'a conduit la destinée. On trouve ici de bonnes âmes, témoin une femme qui n'a pas craint de courir des risques pour nous donner des nouvelles de nos gens; il est vrai de dire qu'elle a éprouvé tant de frayeur qu'elle ne veut pas se hasarder de nouveau. Mais si nos Polonais sont secourables, les Moskovites ont moins de pitié que les loups, car M. Souvarow nous a refusé des remèdes pour nos 85 blessés; il n'a voulu nous faire passer que douze livres de tabac et ce n'a été, pendant plusieurs jours, qu'éternuments répétés, à en faire trembler les cendres des rois de Pologne.

« Après recherche générale des vivres, nous avons découvert quelques pièces de lard, du millet dans le caveau des morts de la cathédrale, et quelques

bouteilles de vin de Hongrie qui, pour avoir été dérobé dans les châsses des saints, n'en est pas moins bon. Pendant les quelques heures de repos que nous laissent les alertes de jour et de nuit des Moskovites, nous tentons d'inutiles entreprises pour fabriquer de la bière, mais nous avons réussi à nous procurer de l'eau-de-vie de grain. Une fâcheuse aventure nous a fait, un jour dernier, quitter précipitamment nos alambics. C'étoit deux soldats des ennemis qui, s'étant présentés comme déserteurs, disoient avoir quelque secret à communiquer à M. le commandant ; un officier se présente, qui se dit le chef, et ces scélérats lui lâchent leur coup de fusil et se sauvent. S'ils n'eussent été si maladroits, nous aurions perdu un vaillant compagnon.

« Du 12 au 13 février, et le 19, les Russes nous ont divertis d'une comédie, avec de belles détonations. Ils ont fait une fusillade très vive, pour laisser croire à M. de Choisi qu'ils étoient attaqués par nos gens de Tiniec, le provoquer à sortir pour aider cette attaque et lui ôter à jamais les moyens de rentrer dans son château. M. le commandant s'est contenté de me faire monter à la tour du palais, d'où j'ai vu, près de la porte de Grodska, une colonne russe qui n'attendoit que le moment de nous couper la retraite, quand nous serions sortis de nos murailles. J'ai bien ri de leur feinte, surtout qu'ils

se jetoient sur leur pont de communication, avec des cris affreux, puis fuyoient comme s'ils eussent été chassés, revenoient encore, en brûlant beaucoup de poudre, et se retiroient à nouveau, dans un grand désordre. Je m'amusois de les entendre s'enrouer et de les voir courir pendant que notre garnison dormoit et que nos gardes ne dépensoient pas une amorce.

« Pourrons-nous sortir bientôt de notre cage? Ce nous seroit fort agréable, avant que les ennemis eussent du gros canon, car, dès qu'ils en posséderont, je craindrai pour nos pauvres murailles de sept à huit piés d'épaisseur.

« Je vous embrasse tendrement, et aussi notre fils bien-aimé. »

7 avril 1772.

« J'aurois craint de vous causer du tourment si je vous avois dit, dans ma dernière lettre, que tous les préparatifs ennemis annonçoient un assaut général. Pour y répondre nous avions fait des coupures et nos assaillants ont été bellement jetés en bas de nos murailles. C'est le 29, à deux heures du matin, par une nuit obscure, que les Moskovites se sont avisés de vouloir entrer dans notre château. Pendant que leurs lignes de circonvallation faisoient un feu d'enfer, ils ont poussé devant eux quantité de

paysans et bourgeois de Cracovie, à qui ils avoient ordonné de porter leurs échelles et de les appliquer aux murs, sous peine d'être fusillés. Touchés des cris et du sort de ces malheureuses victimes, nous les fîmes entrer chez nous, de quoi ils nous bénirent. Les grenadiers russes appliquèrent, à une de nos portes, un pétard qui fit grand bruit et point de mal, si bien qu'ils se décidèrent à la hacher, mais nous les accueillîmes chaudement, surtout que nos coupures et nos batteries, où nous avions du canon, à douze piés du rez-de-chaussée, nous offrirent l'avantage de les cribler à coups de fusils et de baïonnettes. Malgré le feu horrible que nous faisions sur eux, ils ouvrirent des embrasures et enfoncèrent les deux portes du séminaire, où M. le chevalier de Vioménil et M. de Lalain durent s'employer avec opiniâtreté pour n'être pas battus. Mais quand la rage s'en mêla et que nos assaillants furent chassés, à six heures du matin, leur retraite fut si précipitée sur ce point qu'ils durent passer à la nage la Vistule, dans laquelle nous jetâmes tout ce qu'ils avoient perdu à l'attaque, en hommes s'entend, car nous n'eûmes garde de ne point conserver leurs échelles, haches, pèles, sacs à laine et civières. M. de Choisi a signalé aux grâces du roy, MM. de Valcour, Desprès, du Serre, Héry et de Lalain, qui sont blessés; le brave Duclos, qui est mort, n'a besoin que de prières.

« Nos cavaliers, postés sur le haut des murs, leur ont fait un mal incroyable au moyen de pierres.

« Nos brèches réparées, nous avons multiplié nos défenses jusqu'à créneler la cathédrale et le clocher. Pour éclairer nos postes de nuit, nous avons enlevé toute la bougie, le suif et l'huile, même dans les églises, malgré les cris des desservants. Et février est passé, nous voici en joli mars, sans avoir reçu de nouvelles de nos gens, qui nous font de Landskron des signaux que nous ne devinons point. Nous leur avons envoyé un janissaire et nous attendons une réponse, nous doutons qu'elle nous arrive jamais. Quatre cents chevaux de nos troupes se sont montrés sur les hauteurs, un beau matin, et les ennemis les ayant accueillis avec du canon, ils sont repartis comme le vent; bientôt nous les avons revus sur les rives de la Vistule, mais ils ont encore disparu. Bien que les alertes nous laissent peu de repos, nous songeons parfois à manger, et il nous faut tuer du cheval, ce qui fait se déclarer beaucoup de cours de ventre et de flux de sang. Les paysans amassent quelque argent en nous vendant des moineaux pour faire la soupe, et des corneilles qu'ils montent dénicher au faîte des clochers.

« La généralité a écrit à M. le commandant de Choisi, par la voie du commandant de la ville, et lui a mandé de ne point user des papiers des

archives du château ni de la chancellerie, où sont les titres et fortunes des Polonais. Nous avons répondu que, dès que nous aurons consommé tous les dits titres et papiers, nous nous rabattrons sur les missels et les chartes de la cathédrale pour faire des cartouches ou gargousses, et comme notre pli n'étoit point cacheté et qu'il est passé par la même voie que la supplique, nos Moskovites ont dû être édifiés sur la façon dont nous entendons la résistance.

« La garnison qui montre un si beau courage va nu-piés, et ceux qui ont gardé leur vieille chemise souffrent de la vermine. M. de Galibert est favorisé, car il en possède deux : une de femme et une d'un rideau qui couvroit saint Casimir, et il est plein de santé, grâce à deux flacons de Tokaï qu'il a enlevés aux diseurs de messes. Il m'a donné une jolie paire d'espadrilles qu'il a faites avec la peau d'un cheval, et je lui ai pardonné d'avoir raillé le prieur du séminaire qui s'est vu réduit à découper une jument pour l'agneau paschal de ses séminaristes et à faire ses offices de la sainte-semaine sans chandelles. Avec mes piés sans bas mais couverts du travail de M. de Galibert, j'ai pu prendre part au grand repas qu'a donné M. le commandant. Après plusieurs plats de cheval, on nous a servi un pâté chaud, composé d'un râble de chat, de sept corneilles et de dix moineaux, ce qui est remarquable

par un temps où le premier de ces oiseaux se vend quatre livres et le second vingt sols. Nos soldats fument du foin, et le tabac de M. Souwarow étant consommé, le nez de nos gens se satisfait avec de la poudre de seigle grillé.

« Nos gens de Tiniec ont lancé des fusées et nous entendons beaucoup de canón vers Landscron. En vous embrassant tendrement et en vous disant de serrer notre enfant sur votre cœur, je termine cette lettre. Un capitaine, que nous faisons sortir, l'emportera. Je vous ferai savoir de mes nouvelles un jour prochain, qui sera peut-être celui de notre capitulation, car, malgré que nous fassions de notre mieux, tout notre travail menace d'être bientôt anéanti. Les Russes viennent de toutes parts à Cracovie, ils élèvent des batteries et des redoutes, fraisent tous leurs ouvrages et font beaucoup de grandes coupures. Si le sort nous est plus longtemps contraire, nul doute que je ne retourne vers vous sans grand retard, privé des lauriers de la victoire, mais avec un cœur satisfait d'avoir battu sans crainte, et pour la gloire du roy et les grâces de votre amour. »

23 Avril.

« Madame,

« Avant de sortir du château, pour porter de nos nouvelles à M. le baron de Vioménil, M. de Chevry

m'a confié le soin de vous faire tenir une lettre, pour le cas où il tarderoit à nous rejoindre. Parti une première fois le 15 d'avril, par une nuit sans lune, M. de Chevry nous est revenu au petit jour, sans avoir traversé les lignes ennemies. Malgré que M. Dupré se fût offert de risquer une seconde tentative, le brave M. de Chevry a réclamé pour lui l'honneur de remplir à nouveau cette mission. Protégé par des ombres favorables, il est sorti de nos murs le lendemain, accompagné des vœux de toute une garnison qui l'estimoit. Nous supposons, Madame, qu'il a réussi dans son entreprise, quoiqu'il ait négligé de nous en avertir par les signaux convenus. Nous avons tous prié pour qu'aucun malheur ne lui advînt. Puisse le ciel nous avoir écoutés !

« Deux brèches praticables, le manquement général de pierres à fusil, l'augmentation de la grosse artillerie moskovite nous ont forcé à capituler hier, 22 d'avril, à trois heures après midi. Nous sommes prisonniers de guerre et devons être conduits à Léopol (ou Lemberg). Notre sort est bien cruel, Madame, et ce vous sera un soulagement de savoir que M. de Chevry ne le subit point. Avant que d'être emmené en Moskovie, je remplis la commission dont j'avois été chargé.

« Avec tout mon respect, j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très dévoué et très obéissant serviteur.

« A. de la Roche. »

À Cracovie, le 16 avril 1772.

« Ma douce amante,

« Voici 61 jours passés que nous ignorons tout le monde. L'inquiétude où je suis d'avoir de vos chères nouvelles m'avoit décidé à solliciter de M. de Choisi la permission de me rendre à Teschen, au quartier général, où vos lettres sont parvenues. Un capitaine avoit essayé en vain de sortir pour aller demander à M. le baron de Vioménil qu'on nous envoyât quelques secours. M. le commandant m'ayant permis de tenter l'aventure, je me suis, à mon tour, glissé hors du château, hier à la nuit. J'étois à peine au côté du camp ennemi qu'une sentinelle m'aperçut et se mit à crier si fort que je dus la percer de mon épée. Mais ses appels me causèrent d'autres embarras. M'étant jeté dans un bois, j'y fus joint par un cosaque, dont je parai les coups et coupai la lance, puis que je jetai la face contre terre. Entouré par d'autres de ces sauvages, je fus pris et, en un clin d'œil, ces habiles valets de chambre me mirent en état, comme on dit dans le pays, de me mettre au lit à la françoise, c'est-à-dire nud. Je me croyois perdu quand ces voleurs se sauvèrent avec mes pauvres hardes, comme s'ils m'eussent dérobé un trésor. Et je me suis hâté vers

le château, où je fus accueilli par nos officiers, qui rirent franchement de me voir en un état qui m'eût été funeste, si le printemps n'étoit doux et clément.

« M. le commandant me vouloit garder auprès de lui, disant que j'avois assez couru de risques, mais mon honneur et ma fierté m'ont empêché d'y consentir et, en dépit des vives instances du bon M. de Choisi, je partirai demain, à la nuit, pour Landscron et, de là, pour Teschen. Je ne me dissimule point, ma chère amante, les dangers de mon entreprise, mais la gloire que j'en dois tirer, si j'y réussis, m'enlève toute crainte. Je suis fatigué des alertes répétées des Moskovites et une vive aventure me reposera de tous les petits maux que j'endure depuis que je sers une cause à l'agonie. Je serois désolé de vous causer aucun tourment, mais si je ne faisois ce que mon devoir et mon honneur m'obligent de faire en pareille circonstance, vous en seriez justement fâchée. Un secret pressentiment vous fera peut-estre prier Dieu, au moment où je franchirai nos portes, et le ciel vous entendra et ne ravira point à votre sollicitude un époux qui vous aime tendrement. Que notre fils apprenne à connoître par mes actes ce qu'est le devoir d'un honnête homme, d'un galant amant et d'un fidèle sujet du roy. De savoir que je pourrai lui servir d'exemple un jour soutient et anime mon courage, autant que votre souvenir et la pensée de vous croire in-

quiète me touche au cœur et me pousse aux larmes. Pardonnez-moi tout le chagrin que je vous fait ; ce que vous traitez de folie étoit nécessaire pour qu'on me respectât dans notre monde amolli. Je pourrai sans remords m'abandonner ensuite aux douceurs de votre amour et de la volupté, et nous ne nous quitterons plus de la vie.

« Adieu, ma chère amante, je vous ferai tenir de mes nouvelles dès que j'aurai gagné Landscron et peut-estre sera-ce pour vous annoncer la joie du retour et la promesse de jours bienheureux. »

Je convins aisément que mon aïeul était un brave homme. Héros obscur d'une expédition oubliée, ce n'était pas le vulgaire aventurier amateur des grands coups d'épée qui ajoutent aux succès militaires de galantes conquêtes. Dans une société pervertie, où chaque individu n'aspirait qu'à la quiétude molle et voluptueuse, il avait voulu se distinguer de l'ordinaire des hommes et couvrir de lauriers son lit de repos, avant de s'y coucher. Il était surtout fâché contre ses contemporains indolents ; un pareil mécontentement me troublait, mais pour m'élever au-dessus des communes jouissances et régler ma vie en accord avec les secrets désirs de mon âme, je n'avais su que m'isoler avec mon amour, mes illusions et mes rêves... Oh ! pourquoi le temps des saints enthousiasmes et des héroïques

chevauchées est-il à jamais passé, en nous laissant avec notre misère, notre faiblesse et des idées froides !

Je songeais à mon ancêtre et à la façon dont il avait dû mourir, la nuit, percé des lances de cosaques barbares. Je parlai à mon oncle d'entreprendre un voyage au pays où notre héros avait succombé ; à part moi je pensais que peut-être y parviendrais-je, — parmi les surprises et les émotions d'une course lointaine, — à secouer la lassitude et le dégoût qui m'accablaient. Trompé sur mes intentions et ne devinant qu'un désir de compléter l'histoire du glorieux chevalier, mon vieux parent m'engagea vivement à gagner la Pologne et, pour mieux m'encourager, il puisa dans ce qu'il appelait ses « petites économies » et il gonfla mon portefeuille.

Je partis un soir d'octobre. Lucien en fut informé, mais je négligeai d'en avertir Claudine.

CHAPITRE VIII

RAYON CONSOLATEUR

Sur le quai de départ, les cris, les effusions tendres, les embrassements prolongés m'impatientèrent. Qui donc s'inquiétait de moi?

Quand le train quitta Paris, une jeune femme, assise à mon côté, eut des sanglots et des larmes. Elle me fit penser à mon amie, si prompte à se chagriner. Mais ma voisine se raffermit bientôt et, tirant un miroir de son petit sac de voyage, s'y regarda complaisamment et caressa ses yeux d'un mouchoir de dentelle. Les soins qu'elle prit de son visage me tranquillisèrent : j'entrevis Claudine devant quelque table copieusement garnie et j'inclinai à croire que, comme la sensible voyageuse, elle se préoccupait de ses yeux rougis et de sa chevelure négligée.

Le sommeil ne me tenta point. Belfort se dressa dans la fraîcheur de l'aurore, puis le train s'engagea dans les montagnes et, sous un ciel clair, ce fut la Suisse et ses villas blanches à volets verts, tapies

au bord de torrents minuscules ou juchées sur de gigantesques rochers. L'ombre descendit doucement sur les lacs, s'épaissit dans les gorges étroites et sonores, et, quand l'aube revint, il ne restait, du Tyrol franchi, que d'incessantes ondulations. Des troupeaux y paissaient, au tintement assourdi de clochettes fêlées; plus indifférents que nos sensibles vaches françaises, aussi flegmatiques que leurs épais bouviers, les ruminants ne levaient point la tête pour regarder notre rapide et bruyant convoi.

J'avais hâte d'arriver au terme de ma course. Je négligeai de visiter la curieuse Innsbrück, je traversai Vienne sans m'y reposer, et le troisième jour après mon départ, j'entrai sur les terres polonaises.

Dans un brouillard qui semblait plutôt annoncer la nuit que voiler une aurore, Cracovie m'apparut. Puis le train se remit à filer vers l'Orient, et le soleil chassa doucement les vapeurs matinales, pour animer de lueurs les claires émeraudes des prairies.

Aux vastes plaines trouées de marais et qu'émaillaient des troupes de paysannes à tabliers et fichus rouges, de profondes forêts succédèrent. Des chênes robustes, encore garnis d'un feuillage bruni par l'automne, rappelaient nos bois curieusement variés, où la haute futaie s'encombre soudain d'arbustes frêles et d'épaisses broussailles. Mais bientôt vint la sévère ordonnance des sapins aux fûts rosés, rigides, et

sous lesquels flottait une atmosphère aux nuances délicates. Et les plaines reparurent, immenses, et seulement piquées de groupes de bouleaux à robe argentée qui tournaient, paraissant venir saluer le voyageur, « comme des chœurs de jeunes filles ».

Des rustres, enveloppés de longs manteaux blancs et coiffés de bonnets de mouton étaient étendus sur l'herbe. Des charrettes étroites et basses, attelées de chevaux trapus, nerveux, sortaient à grand trot des villages aux chaumières affaissées. L'agitation s'accentua, les maisons, multipliées, s'élevèrent, j'arrivais à Léopol, capitale de la Galicie.

Devant la gare, c'était une avenue immense, balayée par un vent froid, et si déserte que, soudain, je m'effrayai d'être loin de France, dans un pays dont j'ignorais la langue. Tandis que je songeais à mon isolement, les voitures, chargées de voyageurs, défilèrent ; j'eus de la peine à en découvrir une vide et plus de mal à faire comprendre où je voulais être conduit.

Je payai le cocher avec largesse, ne connaissant point le tarif. La personne auprès de qui une lettre m'introduisit me témoigna, par son aimable accueil, des vertus hospitalières polonaises. Le jour même de mon arrivée, on me présenta aux notabilités politiques et littéraires, et je sentis bien, à la cordialité des réceptions, que la qualité de Français reste

encore une des meilleures dont on puisse se recommander devant des hommes qui souffrent et qui soupirent après la liberté.

Dans les bureaux d'un journal nationaliste, je vis passer une jeunesse pensive et sombre, que les plaisirs des sens n'intéressaient point. Maintenir la vieille patrie polonaise, dégager toujours plus clairement les aspirations de son âme éternelle était sa seule pensée, le but unique de ses travaux. Je connus mieux quelques-uns de ces jeunes hommes à la *Cukiernia*, patisserie-buvette, où j'allais boire du café et fumer de médiocres cigares. Ils s'appliquaient, — avec quelle patience et quel soin! — à me faire saisir dans tout son magnifique développement le génie de leur nation. Ils ne gémissaient point sur leurs souffrances, car ils eussent rougi de paraître accessibles à la douleur devant un étranger, mais ils savaient marquer que leur réserve n'était pas de la résignation, et le mot espérance allégeait chacune de leurs phrases et mettait un éclair dans leurs yeux gris.

Je ne me rappelle jamais sans émotion les promenades que nous fîmes côte à côte, lointains amis, énorme Etienne, et toi, nerveux Antoine. Quand nous gravissions l'étroit sentier du tertre de Lublin, contre lequel tournoient les vents aigres qui viennent de Podolie; quand nous flânions dans le vaste parc de Kilinski; quand nous nous enfon-

cions dans les chemins creux, hors de la ville, vos paroles avaient toujours le même sens et ne visaient qu'à m'émouvoir. Au pied du tertre, vous me montriez le pan de mur croulant, vestige du château de Léon, — Lew, qui fonda Léopol ; sous les bouleaux du parc, vous évoquiez le cordonnier fameux, Kilinski, héros populaire d'une ardente révolution ; parmi les fondrières, dans les chemins où le soleil couchant jetait encore une clarté jaune, vous me racontiez le choc des hordes tartares contre les Polonais de la frontière, inébranlables chevaliers qui couvraient de leurs boucliers et de leurs glaives pesants un Occident où se préparaient l'avenir du monde. Quand vous vous interrompiez, ce n'était que pour entonner, de vos voix fortes et graves, une de ces marches guerrières, rudes, scandées, et qui nous faisaient marteler la route humide d'un talon si lourd que nous glissions parfois dans la boue des ornières...

Mais au retour, un peu las, mes guides modéraient leur ardeur.

— Vous le voyez, me disaient-ils, nous ne manquons pas de vivacité. Mais c'est dans le Royaume (la partie de la Pologne placée sous la domination russe) que vous pourriez bien juger de notre tempérament. Ici, à part nous, qui venons de Varsovie, les Polonais subissent l'influence des Ruthènes, dont ils occupent le pays. Ils sont gagnés par la

tristesse, la résignation d'un peuple qui ne montra jamais qu'une activité inférieure et qui semble toujours disposé à se soumettre à la pression de voisins plus énergiques. Encore ne représentons-nous que d'une façon imparfaite le type du vrai Polonais, car nous cédons souvent à la mélancolie de l'exil.

La mélancolie de l'exil ! Mots trop doux pour exprimer le douloureux état d'âme qu'ils désignent ! Mes pauvres Polonais, que vous devez souffrir, éloignés du coin de terre où vous avez commencé votre vie sombre ! Errer sans cesse autour d'une frontière fermée, derrière laquelle se trouve tout ce qui donne un prix, un charme, un motif à l'existence, est une horrible destinée. Le sol grossier, le chiendent, les pierres des routes de la patrie se transforment et deviennent précieux, sacrés comme l'inaccesible.

A distance, l'amour du sol natal se dégage avec une force insoupçonnée. Heureux et florissant ou pauvre et attristé, notre pays, lorsqu'il est loin, semble souffrir, avoir besoin de nous, et son souvenir nous émeut jusqu'aux larmes.

Je me suis assis, en Galicie, à la table d'un profond philosophe platonicien qui demeure très rarement sous son toit et parcourt l'Europe pour faire bénéficier les jeunes hommes de sa sagesse. Il n'y

avait là que ses deux filles et sa femme, une Espagnole rayonnante du plus pur esprit latin.

J'ai vu passer, dans la vaste pièce où nous dînions, une servante aux yeux durs, à la face brunie, au front chargé d'une épaisse chevelure noire. Lente et silencieuse, elle semblait glisser sur le parquet, comme une ombre. C'était une Castillanne, que sa maîtresse avait entraînée des Sierras dans les plaines glacées de Pologne. Elle s'y était figée.

Mais la femme du philosophe nous dit :

— Allons prendre le thé en Espagne !

Et nous passâmes dans une pièce ou quelque fée indulgente avait jeté de la lumière. Des couleurs vives éclataient aux murailles. Tambourins et mandolines y vibraient, à côté des guitares propres à préluder aux sérénades. Et tandis que je m'enfonçais dans un fauteuil moëlleux et tiède, la femme du philosophe s'écria :

— Nous voici chez nous ! Parlez-moi de notre Occident !

Les jeunes filles sourirent, leurs dents étincelèrent. Et quand la simple servante apporta le samowar, dans la pièce illuminée, ses yeux obscurs retrouvèrent la langueur qui damnait les hommes de Castille, sa chevelure reprit des reflets bleus et sa tête dressée n'était plus celle d'une résignée.

Pour une heure, l'illusion adoucit la mélancolie de l'exil.

Je recherchai vainement les traces de mon ancêtre. Le soir, dans mon logis solitaire, je songeais à Lucien et surtout à Claudine, dont les récits me revenaient à la mémoire. Douce flexibilité de mon esprit! Un jour vint bientôt où ces images, parfois obsédantes, se voilèrent d'une brume pour ne laisser devant moi qu'une figure illuminée, merveilleuse et fine, qui, seule, tant sa beauté avait profondément pénétré mes prunelles, agitait mon cœur lorsque, dans l'ombre nocturne, ému de mon isolement, je me perdais en rêveries.

Il me faudrait le génie de Pétrarque pour exprimer dignement un amour qui devait me donner une infinie quiétude, après m'avoir secoué, torturé, presque anéanti. Encore douterais-je du divin pouvoir de la poésie, car les mots les plus doux sont trop secs pour traduire les pulsations molles d'un cœur qui se meurt, et les plus célestes harmonies ne traduisent point les enchantements d'une âme qui s'élève en un éden mystique.

Je vois quelqu'un sourire. On n'est plus accoutumé à tant de lyrisme. On estime davantage, aujourd'hui, les scènes de lupanar. Mais s'il existe encore des gens qui répugent à s'en divertir, peut-être n'aurai-je pas mal fait de me souve-

nir des mots qui nous descendirent jadis du Parnasse.

Cependant, je justifierai mon langage, pour ne déplaire à personne. Qu'on s'imagine un garçon tourmenté, loin de ceux qui ont su parfois le con soler, et qui distingue mal ce qu'il désire. Un fin visage, une voix l'apaisent par le seul effet de leur beauté pure. Est-ce ma faute si nos pères ont toujours supposé qu'un pareil être, d'où rayonnent tant de charmes et de douceur, était touché d'une grâce divine et méritait qu'on en fît un ange? — Tu es un des reflets du ciel sur la terre, ô mon Aniela!

Je l'avais rencontrée dans une maison qu'un héros illustra. Elle était venue de la campagne et avait négligé de se vêtir à la mode parisienne, comme le font les bourgeoises et les aristocrates de Leopol. Elle portait sans gêne, parmi les robes de satin, son corsage de laine bleue et sa jupe un peu courte. Deux longues nattes, épaisses et maintenues par des rubans, faisaient valoir l'abondance de sa chevelure blonde.

J'eus pour elle des amabilités qu'on attribua à la délicatesse française. J'appris le lendemain qu'elle avait regagné son séjour ordinaire, aux environs de Cracovie. Sans paraître m'en émouvoir, je hasardai qu'il me faudrait peut-être quitter Léopol et je rappelai, sans ardeur, le but de

mon voyage. On manifesta de vifs regrets ; on me parla de ce que j'ignorais encore d'instructif dans la grande ville administrative et universitaire. Je demeurai donc quelques jours, mais que m'importaient la Diète, le Théâtre et la Bibliothèque? Aniela effaçait tout.

CHAPITRE IX

CRACOVIE

Neuf siècles d'action polonaise, — De malheurs, d'honneur et de gloire, — Résonnent ici dans le chant de l'histoire. — Ce que j'ai rapporté de Cracovie, — Je le garderai toujours dans mon cœur.

VINCENTY POL.

Pour bien saisir la majesté des édifices et en dégager tous les enseignements qu'ils recèlent, il faut les contempler d'un certain point qui féconde la méditation. Vues de face et par un homme ignorant leur passé, les pierres sont muettes. Il faut évoquer les ombres disparues qui les frôlèrent.

Je ne voulais pas visiter Cracovie en touriste qui s'intéresse aux curiosités naturelles ou architecturales. A défaut du lieu exact où mon ancêtre était tombé, je désirais connaître le château qu'il avait occupé avec la petite troupe française. J'en fis un motif de revoir Aniela, pour la prier de me guider.

Elle habitait une chaumière, parmi les monta-

gnes du sud, sur le bord d'un lac immense et frissonnant. Elle me reçut sans méfiance, car son âme, si pure, ne pouvait soupçonner qu'il y eût en moi de l'hypocrisie. Je lui parlai modestement de mon aïeul. Elle me tendit simplement la main, que je ne touchai qu'à peine, tant je redoutais de la retenir. L'ombre du chevalier venait de me donner le bonheur. Aniela me dit :

— Je vous conduirai.

Je passai la nuit dans une mauvaise auberge et le lendemain, dès l'aube, une voiture vint me chercher. Aniela s'y trouvait; nous partîmes.

Dans la fraîcheur un peu vive du matin, je me sentis vigoureux et paisible. J'aspirais largement l'air humide et mes illusions semblaient s'être dissipées aux premières clartés de ce jour naissant. Comme si mon âme se fût tout à coup purifiée, nul désir ne me tourmentait et je fixais, sans me troubler, le limpide azur des yeux d'Aniela.

La jeune femme préparait mon esprit :

—Au printemps, et jusqu'à ce que les ardeurs du soleil l'aient épuisée, la campagne polonaise est riche de couleurs. Elle blesse le rêveur, comme une veuve désolée qui s'obstine à porter ses parures et se couvre d'ors étincelants, de rubis et de perles. Elle est plus sévère, dès l'automne, et laisse flotter une atmosphère violette qui emplit les forêts, cerne

les collines et assombrit les prairies, tel un voile de demi-deuil. C'est alors qu'il faut visiter Cracovie; vous avez bien choisi votre moment.

« Quand la neige arrive, elle réalise trop exactement la facile image des poëtes, et c'est un vrai linceul qu'elle étend sur les vestiges émouvants de notre splendeur. A l'agonie du soleil, on établit mieux une base aux méditations douloureuses : c'est la lutte éternelle entre l'existence et la mort.

« Au déclin d'un jour empourpré, sous un ciel où déjà s'amasse la brume, quand les végétaux se dépouillent et quand le sol se durcit, on songe au printemps lointain, parmi tous les symptômes de l'engourdissement hivernal. Cracovie, vieux cœur de la Pologne, est toujours à l'automne de sa destinée, mais au-dessus des tours sonnantes plane un espoir de réveil que les désastres ne tuent point. »

Nous parcourûmes les larges promenades ombragées qui entourent la vieille ville et semblent opposer une digue à l'envahissement des constructions modernes. Aniela me fit voir une rotonde fortifiée, puis une tour carrée, aux flancs de laquelle tiennent encore des galeries à baies ogivales : ce sont le « rondel » et la porte Saint-Florian, derniers débris des anciens remparts.

La voiture nous déposa sur le vaste *Rynek*, qui est la grande place de Cracovie. Son pavage est

formé de cailloux aigus sur lesquels mes pieds enduraient les pires torsions.

— Vous maugréez, me dit en souriant Aniela, mais le paysan polonais, chaussé de lourdes bottes, est indifférent aux cahots : ici, les battements de son cœur le secouent bien davantage. Il vient de loin pour visiter Cracovie la Belle, la ville royale, dont ceux qui l'ont visitée parlent avec tant d'admiration, dans les chaumières, les *chata* obscures.

Soudain, des clochetons de l'église Sainte-Marie, qui dominent le *Rynek*, retentit une traînante sonnerie de trompe, plainte infinie, grêle et pourtant sonore, que les échos prolongèrent. Aniela saisit ma main et ses yeux furent baignés de larmes.

— Ecoutez, murmura-t-elle, voici l'évocation du passé enseveli ! D'infatigables veilleurs soufflaient ainsi, au temps jadis ; leur signal s'arrêtait sur une note grave et pleine, jusqu'au jour où un Tartare, fameux archer d'une horde dévastatrice, perça d'un trait empoisonné le vigilant avertisseur, dont la sonnerie ne s'acheva point...

« On plaça sur la tour de nouveaux gardiens, et la trompe vibra encore, mais elle arrêta sa mélodie à l'endroit où la flèche du barbare l'avait interrompue... Et le chant cuivré vibre toujours, une note reste suspendue, il expire ; une heure passe, il renaît pour expirer encore. La trompe des cloche-

tons pousse une plainte déchirante : c'est la lutte éternelle entre l'existence et la mort. »

Ces paroles, prononcées par de jolies lèvres, et qui valaient plus qu'un éloquent discours, m'empêchèrent d'apprécier l'immense « Sukiennice », marché aux draps, la tour massive de l'ancien Hôtel-de-ville et l'église Sainte-Marie, pleine de trésors artistiques et dont le chœur fut décoré par Matejko.

Aniela vit mon trouble, et, pour ramener en moi la quiétude, elle me conduisit à l'église des Bernardins. Mais, après avoir franchi le porche sombre, je sentis que, dans cette ville, tout est disposé pour exciter les passions nationales. Les hautes murailles de ce sanctuaire silencieux et parfumé d'encens révèlent les inépuisables ressources de l'esthétique polonaise. Point de tableaux banals et froids, ni de ces statues peintes qui écœurent ceux dont la foi n'exclut pas tout sentiment de goût, mais un assemblage de corolles aux teintes délicates et reposantes, une flore peut-être profane et pourtant bien choisie pour permettre aux âmes naïves de concevoir ce qu'est le jardin du Paradis.

Sur ces dalles glacées, l'agenouillement doit être doux. On sent que le Dieu qui emplit ce temple est un Dieu de miséricorde et de pardon, que ceux qui le servent, pour appartenir à l'univers, n'en sont pas moins, avant tout, des Polonais. Le plan de l'édifice pouvait convenir à toutes les églises du monde,

mais on est allé chercher Wyspianski, poète et peintre national, et Wyspianski, en couvrant de ses fresques les murailles, a fait du sanctuaire universel un sanctuaire polonais.

Près de cet aimable asile du surnaturel on voit, dans une petite cour, sorte de cloître gothique, le modeste et beau monument de l'homme qui découvrit le système du monde physique et qui fixa le mouvement des astres. Dans l'église des Bernardins, adoucie par les peintures de Wyspianski, la force des légendes sacrées nous contraint à songer à la volonté supérieure qui dirige notre destinée; devant la statue de Copernic, dans la cour de cette antique université où se forma son génie, l'orgueil humain reparaît et nous levons vers le firmament des yeux que n'inquiète plus la profondeur de l'azur. On comprend mieux alors l'indestructible espoir et l'inépuisable énergie du peuple dont le cœur s'émeut dans les sanctuaires, mais d'où sortit l'audacieux astronome qui osa proclamer que la terre n'était qu'une misérable planète et la lança dans l'immensité.

Mais il est d'autres points de Cracovie où je frissonnai plus violemment qu'au souvenir des spéculations hardies d'un savant. Des espaces où nous entraînait la vision de Copernic, nous redescendîmes ici-bas, et, abandonnant les mystérieux pro-

blèmes qui égaraient notre raison, nous nous reprîmes à ne contempler le ciel et les étoiles qu'en rêveurs qui n'oublient pas les légendes dorées de l'enfance, les mélancolies imprécises d'un âge plus tourmenté, et qui retrouvent chaque nuit, dans une fraîcheur bienfaisante, la plus pure et la plus inoffensive ivresse.

La grosse cloche de Sigismond tonna et répondit à la trompe de l'église Sainte-Marie. Ce bronze, fondu au temps de la Pologne florissante, a conservé le son grave et paisible qui saluait le départ d'une invincible chevalerie ou le retour triomphal de rois héroïques. Il s'accorde aujourd'hui avec la plainte du veilleur, et ses vibrations pesantes pénètrent jusque dans la crypte où reposent les cendres des monarques.

Par une pente douce, nous atteignîmes le sommet de Wawel, sur lequel s'érigent les masses de la cathédrale et du château. Des soldats autrichiens, vêtus de pauvres et malpropres uniformes, encombrent les salles, dont les dorures ont disparu, et gravissent pesamment les larges escaliers privés de leurs degrés de marbre. La cour, qu'un architecte italien avait ornée de sveltes colonnettes, a été alourdie de murs de soutènement, et le tout, badigeonné de chaux et de peinture d'un bleu sale, témoigne de la rage mesquine des conquérants (1).

(1) Voir à l'appendice (*b*).

Un sous-officier d'administration occupe l'ancienne chapelle de la reine Hedwige, et des livres de comptabilité, poussiéreux, remplacent les missels enluminés. On a clos la porte de la chambre dont le plan évoque celui d'une gigantesque patte d'oie ; ses fenêtres s'ouvraient sur l'Orient, de telle sorte que le premier rayon de l'aurore venait doucement illuminer le visage de la princesse endormie. Mais le joli fantôme de la reine, dont le tombeau de la cathédrale reproduit les traits purs et les mains si fines, rend au château son caractère, et notre imagination dissipe les grossièretés de la caserne. Les clairons courts peuvent jeter leurs sonneries saccadées, rauques, aiguës ; la trompe des clochetons parvient seule à notre oreille et continue d'allier sa mélodie aux longs grondements du bronze.

La cathédrale est pleine de tombeaux. A côté des rois, la reconnaissance nationale a placé les héros de l'époque douloureuse, depuis Kosciuszko, dont l'épée faillit délivrer la Pologne captive, jusqu'à Mickiewicz, qui la consola par ses chants inspirés.

Pas un Polonais qui ne se soit recueilli dans ce sépulcre ! Pèlerinage unanime, parfaite communion, qui continue la destinée de Cracovie, glorieuse jusque dans le malheur. La ville semble agitée des émotions de tout un peuple qui la par-

court incessamment : c'est le vieux cœur de la Pologne qui bat, au rythme des cloches séculaires.

En longeant les créneaux du côté de Kazimierz, la ville juive, j'ai heurté du pied une trappe qui s'ouvre sur un escalier écroulé. Au bas, la Vistule, paisible et large, glisse comme un serpent. Des souvenirs pesants, solennels et graves, qui avaient évoqué les monarques aux riches parures et les reines délicates et vertueuses, quelques ombres légères surgissent. Plus de couronnes ni de diadèmes, mais des perruques à catogans, d'où l'acre odeur du salpêtre n'a point encore chassé le subtil parfum des courtisanes de Versailles. Une maigre troupe de Français gravit ces marches ruinées, du pas élégant dont elle aurait franchi les degrés du palais où brille la Pompadour. Et je me souviens de ces héros oubliés qui, en février 1772, par une nuit froide et sans lune, surprirent le château royal, occupé par les Moscovites, s'en emparèrent et s'y maintinrent pendant trois mois.

C'est par là qu'ont passé les compagnons de mon ancêtre.

Aniela rendait hommage à la bravoure du chevalier français, dont je lui avais conté la petite histoire. Je lui répondis sans vivacité, car mon calme du matin se dissipait dans la tiédeur de cet après-midi d'automne. Trop de souvenirs, évoqués

par la voix caressante de la beauté qui me guidait, avaient ramené le trouble dans mon esprit. Accoudé aux créneaux, je m'efforçais de distinguer un magnifique paysage. Mes regards s'y noyèrent, et comme Aniela me supposait attentif, elle me cita des noms qui achevèrent d'égarer ma pensée.

Je l'entendis prononcer : « Tyniec,... Oycow ». Ces seuls mots me transportèrent à Paris, près de Claudine. Je me rappelai ses récits. Ils m'avaient fait entrevoir des émotions moins pures que celles qui venaient de m'assaillir.

Aniela me toucha légèrement l'épaule. Je me retournai brusquement et la douceur de ses yeux me fit pâlir.

— Ce que vous regardez si fixement est le tertre de Kosciuszko, me dit-elle, en désignant du doigt un cône élevé que j'avais à peine aperçu.

— J'aimerais le gravir, répondis-je.

Ma voix était si tremblante qu'Aniela en fut surprise.

— Seriez-vous las? me demanda-t-elle en inclinant délicieusement son fin visage.

J'eus la force de sourire.

— Non pas, répliquai-je, mais j'étais perdu dans une rêverie que vous avez innocemment interrompue.

Nous quittâmes le château, pour gagner le tertre.

Des chaumières basses bordent la route. Les piliers de bois brutalement sculptés qui soutiennent les toitures plient, comme fatigués de porter cette vieille paille pourrie et moussue. Cependant ils résistent, et la vierge fragile qui domine et protège chaque foyer dresse toujours son petit corps de pierre, doucement penché vers les humbles qui la saluent en passant.

Du seuil de leurs portes, les paysans nous contemplaient avec respect, tandis que des bambins tristement vêtus sautillaient autour de nous, en nous gazouillant des souhaits prometteurs du paradis.

Nous longions un ruisseau clair et rapide, qui tordait la route au caprice de son cours. Les sentiers s'amoindrissaient pour se glisser au travers du village, si tassé qu'il semblait que les chaumières se fussent étroitement serrées les unes contre les autres, pour mieux résister aux attaques constantes des hordes asiatiques.

Soudain la plaine reparut, infinie, balayée par les vents septentrionaux. Seul, devant nous, se dressait, au-dessus de bois obscurs, le cône élevé, relié à la ville par une crête plantée d'arbres. L'ensemble se détachait nettement sur le fond du ciel, et l'azur y gagnait tant de limpidité que lorsque je baissai les yeux vers la plaine il me sembla qu'un crépuscule hâtif l'assombrissait.

Nous avancions rapidement vers de misérables huttes environnées de saules aux troncs tourmentés. Nous nous enfonçâmes dans des fondrières encombrées de broussailles, d'où nous sortîmes enfin pour atteindre un chemin qui, à travers le bois bruni, nous conduisit au pied du fort dont les hautes murailles cernent le tertre.

Après avoir passé le pont-levis, sans que s'y opposât une sentinelle inutile, nous parvînmes à la chapelle consacrée à Kosciuszko et dont l'enceinte isole une terre sainte des vulgarités de la caserne ennemie. Les Polonais ont exigé que le tertre fût respecté et accessible à tous ceux qui le vénèrent. Qu'importent ces fortifications qui menacent la ville? Elles sont elles-mêmes dominées par un monticule qui dégage une force morale contre laquelle ne peuvent rien de pauvres canons.

Un vétéran des insurrections nationales nous ouvrit la porte. Infirme et se traînant à peine, il nous fit signe de le suivre; il eût étouffé en prononçant quelques paroles. Ce vieillard agonisant ajoutait de la grandeur au lieu dont il avait la garde. C'était encore un noble contraste que cette ombre chancelante opposée aux centaines de soldats qui s'agitaient autour d'elle. Sur cette colline, tout manifestait l'inquiétude du triomphe et le calme de la défaite, la bassesse des vainqueurs et la gloire des captifs.

Le vieillard nous laissa gravir le tertre. Au sommet, un énorme bloc de granit porte, gravé, un seul mot : Kosciuszko. De ce point, la vue s'étend à l'infini.

Aniela m'instruisait :

— Devant nous, c'est la montagne de Wanda, et à gauche celle de Krakus. Toutes deux évoquent les temps fabuleux de notre histoire, comme celle-ci en rappelle le plus douloureux arrêt. Ces trois tertres limitent Cracovie et, par leurs trésors de souvenirs, valent pour nous les sept collines de Rome.

Je l'écoutais à peine, et je la considérais comme une petite sainte tout absorbée par une adoration mystique. Elle baissa les yeux et joignit ses mains fines : je compris qu'elle priait. Je ne soupçonnais pas qu'un simple amas de terre pût émouvoir si profondément une jeune âme. Mais quand je m'aperçus qu'Aniela versait des larmes, de légers frissons me secouèrent. Je souffrais de la découvrir si sensible à des images d'outre-tombe. « Que dirait-elle, pensais-je, en apprenant qu'à son côté un être vivant est en détresse et que j'éprouve du dépit à lui voir porter tant d'amour à des morts ? »

Mon cœur battait à coups pressés, poussant vers mon cerveau des jets de chaleur intense. L'immensité du paysage et le calme silencieux d'Aniela achevèrent de m'étourdir. Je saisis les mains de la jeune femme ·

— Vous êtes trop heureuse, m'écriai-je, de pouvoir éprouver de si nobles émotions! Quels chagrins, quels deuils, quel martyre vous ont élevée si au-dessus de moi-même? Dois-je appeler les orages et envier le plus cruel destin pour atteindre, par la force des épreuves vaillamment subies, à l'apaisement de votre âme et à toutes les douceurs de l'espoir?

Elle me répondit, avec une simplicité qui trahissait sa candeur :

— Je comprends que vous ne puissiez vous attendrir, mais ne troublez point ma prière, prière double, pour le repos et la gloire du passé et pour le salut de l'avenir. Le cadavre de Kosciuzsko est làbas, dans la cathédrale, mais il y a ici la terre funéraire et les ossements de héros plus humbles, de ces paysans qui, dans leur enthousiasme, se jetaient sur les canons pour en éteindre les mèches sous leurs pauvres bonnets. Ceux-là sont tombés, en criant victoire, dans les champs où s'était employé leur patient labeur. Ici encore se trouvent les restes d'hommes plus infortunés, car ils succombèrent, écrasés par la multitude, et en apprenant que la Pologne était vaincue et que leur chef était couché parmi les agonisants et les morts. Ainsi, ce tertre n'est pas seulement un cimetière humain, c'est plus encore ; ce serait un cimetière d'espérances, si les

espérances d'un peuple pouvaient ne jamais renaître (1).

— Vous vous méprenez, dis-je. Mes vœux accompagnent votre fervente prière et je suis ému de fouler une terre aussi précieuse. Ce qui me fait souffrir, Aniela, c'est que de moins belles pensées occupent mon esprit.

Elle parut effrayée, et, dégageant avec vivacité ses mains admirables, elle les joignit de nouveau, comme pour invoquer la protection divine.

— Expliquez-vous, s'écria-t-elle. Quelles passions vous déchirent ?

— Ne craignez rien de mon égarement, répliquai-je. Une auréole de pureté blanchit votre front; je n'oserais qu'un seul geste : m'agenouiller devant vous comme devant une beauté tutélaire. Votre âme est trop dégagée des vils travestissements pour confondre une confession sincère avec une astucieuse déclamation. Je vois en vous, Aniela, une sœur qui a passé par le ciel, et, dans ma lamentable détresse, je voudrais m'appuyer sur votre épaule. Rendez-moi votre main et, je vous en supplie, conduisez-moi vers la route qui vous a menée si près de la perfection.

Elle me tendit ses doigts fins, qu'un léger trouble agitait insensiblement.

— Je n'aurais point pensé, murmura-t-elle, que

(1) Voir à l'appendice (*c*).

le descendant d'un soldat généreux et hardi viendrait un jour, tremblant, épuisé, implorer le secours de ceux pour qui son ancêtre était mort. Je ne puis vous refuser mes conseils quoique je doute de leur efficacité. Que peuvent, pour un homme abattu, de pauvres paroles de femme ? Pourtant, notre mission est de panser les blessures. Celles de l'âme sont les plus funestes, car souvent on les connaît mal, mais une sœur a de la patience et je les toucherai sans les meurtrir...

Le vent fraîchit. Le soleil disparaissait lentement, avec éclat, sans que les vents lointains pussent le ternir. A l'horizon, les Carpathes se précisaient dans le ciel clair. Les pics des glaciers resplendissaient de lumière, avec des reflets d'or.

Cependant, la nuit avait déjà gagné la plaine et, à nos pieds, Cracovie se disposait à dormir. Déjà plongée dans une ombre légère, elle apparaissait plus monumentale, au crépuscule, avec ses quarante églises et son château que les arbres obscurcis entouraient de mystère.

La Vistule se couvrit d'un voile diaphane et, une à une, les lumières piquèrent leurs diamants dans l'ombre épaissie, tandis qu'au ciel paraissaient les plus belles étoiles.

Nous nous recueillîmes, dans ce joli silence, et, pour la première fois, je pus pleurer sans qu'un sanglot me secouât.

CHAPITRE X

LA MAIN

Nous retournions à la chaumière.

— Je voudrais, disais-je, connaître bien Kosciuszko. Ne pensez-vous pas, Aniela, que le plus sûr moyen de s'améliorer est de se familiariser avec les morts illustres qui peuvent nous enseigner le plus grand nombre de vertus ?

— C'est déjà faire preuve de sagesse que de renoncer à se *créer* un caractère, répondit la jeune femme. Pourtant, si je vous parle de Kosciuszko, je dois m'en tenir aux généralités, compréhensibles pour l'univers, et taire les détails, précieux seulement pour des Polonais. Tout grand homme se dédouble : l'ensemble de ses qualités morales appartient au monde entier, mais le plus profond de son cœur, parfois contre sa volonté même, reste visible uniquement pour ses compatriotes. Voici des vertus humaines, et non spécialement polonaises.

« Aux écoles, Kosciuszko travailla beaucoup. La nuit, pour résister au sommeil et prolonger ses étu-

des fécondes, il plongeait ses pieds dans l'eau glacée. Dès trois heures du matin, le veilleur le tirait du lit.

« Il entra au corps des cadets, qui était l'école militaire de Varsovie, puis il voyagea pendant cinq ans à l'étranger, pour y compléter ses connaissances techniques. Quand il revint en Pologne, le premier partage était accompli.

« Le jeune capitaine s'éprit de la fille du palatin Sosnowski, son protecteur. Touchante histoire sur le thème ancien du brave mais pauvre soldat amoureux d'une noble et riche demoiselle. Kosciuszko enseigne le français à celle qu'il rêve d'épouser. L'élève s'attendrit et va tout confier à sa mère, pendant que le professeur, après avoir sollicité l'intercession du roi, se jette aux pieds de l'intraitable palatin.

« C'est en vain que les prières s'élèvent et que les larmes coulent. Brutalement congédié, Kosciuszko n'hésite plus : il enlève Mlle Sosnowska. Les valets armés poursuivent les fugitifs, les atteignent, livrent combat au jeune homme et le laissent pour mort sur la route.

« Le blessé se relève. A côté de lui est un mouchoir, celui de l'amante disparue. Kosciuszko le presse contre sa poitrine, et le petit linge imprégné de pleurs y demeura toujours, comme un scapulaire.

« Les voyages en pays lointains sont le remède naturel aux peines amoureuses. Mais un Polonais ne s'abandonne pas au désespoir qui mène à la détestable oisiveté ou à l'activité irréfléchie. Kosciuszko s'embarqua pour l'Amérique, où il y avait des lauriers consolants à cueillir.

« M[lle] Sosnowska fut mariée, contre son désir. Kosciuszko conserva son cher souvenir et ne connut point d'autre femme. Il correspondit avec elle toute sa vie, et il venait d'atteindre soixante et onze ans, quand il apprit, par un message qui émut doucement son vieux cœur, que la bien aimée, devenue veuve, allait le rejoindre pour lui appartenir enfin. Mais il mourut avant de la serrer entre ses bras...

« Apprenez, mon ami, à ne pas céder aux amours passagères et conservez un pur attachement à celle qui vous fit, la première, entrevoir la félicité.

« Kosciuszko termina ses études militaires en France, où il se pénétra de la philosophie humanitaire de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau. En Amérique, il s'illustra dans les armées de l'indépendance, en devint le Vauban, et contribua, par d'habiles dispositions, à leur victoire définitive. Général, citoyen des Etats-Unis, décoré de l'ordre de Cincinnatus, il aurait pu vivre paisiblement, sur les terres que le Congrès lui avait données. Mais

il voulut rentrer en Pologne, où il reçut un accueil enthousiaste.

« Lorsque, en 1794, il fut nommé dictateur, il réalisa des miracles, et, malgré les plus extrêmes difficultés, il repoussa toujours les violences. A la suite d'une bataille, glorieuse mais indécise et plutôt défavorable à notre armée, les habitants de Varsovie massacrèrent dans leur prison les traîtres qui nous avaient perdus. Kosciuszko, se souvenant de vos sensibles philosophes, blâma le peuple : « J'aimerais mieux perdre deux batailles que d'être témoin de pareilles scènes, » dit-il. Ces mots firent tomber l'enthousiasme. La révolution fut anéantie.

« Les humanitaires français avaient égaré Kosciuszko, tandis qu'il s'était fortifié parmi les libérateurs de l'Amérique. Donnez aux étrangers, ne leur demandez rien. Souvent, ce qui est bon ou médiocre chez le voisin est chez vous détestable.

« La compassion, la tendresse du cœur peuvent se manifester par d'autres moyens, qui ne sont pas en désaccord avec le sentiment national. La charité ne doit pas aller jusqu'au pardon du crime. Kosciuszko marqua une sage bonté en partageant les grossiers repas des paysans qui le suivaient, en préférant leur pauvre costume aux uniformes étincelants, en les affranchissant, plutôt qu'en désavouant des représailles sanglantes, mais instinctives.

« La générosité de Kosciuszko adoucit sa fin lente et attristée. Dans sa retraite, en Suisse, il allait chaque jour porter des secours et du vin aux pauvres et aux malades. Il arrêtait les mendiants, sur la route, et les réconfortait simplement. Son cheval s'arrêtait de lui-même, quand il voyait un homme misérablement vêtu.

« Tels sont les souvenirs qui peuvent intéresser le voyageur, sur le tertre. Pour s'y émouvoir profondément il faut être Polonais et connaître le héros par des détails sur lesquels je n'insisterais pas sans vous indisposer inutilement (1). »

Près du grand lac, je vécus d'exquises minutes.

— Persuadez-vous, me disait Aniela, que tout est vanité dans les vagues projets de perfectionnement des sociétés corrompues. Le progrès n'est réalisable que si chaque individu le désire ; le mieux est donc de s'occuper de soi et de se purifier, sans s'obstiner à convertir les autres.

« Nous avons autrefois rêvé de bonheur universel. Pour permettre à l'Occident de poursuivre sa mission civilisatrice, nous demeurions constamment en croisade contre les hordes asiatiques toujours prêtes à renouveler les désolants exploits des Huns et des Vandales. Nous vous laissions à vos laboratoires et à vos bibliothèques, nous occupant seu-

(1) Voir à l'appendice (*d*).

lement de résister au choc des Barbares et endurant les misères de combats et de carnages infinis. La gloire du péril nous servait de récompense, et, en échange du glaive dont nous protégions les Latins, nous demandions à la France et à l'Italie un peu de leur clergie.

« Enfin, quand les Turcs, formés par des sultans de génie, après s'être emparé des citadelles avancées de l'Occident, telles que Chio, Rhodes, Candie, se précipitèrent sur l'Europe, dans un formidable élan, repoussant jusque dans Vienne la chevalerie des chrétiens coalisés, les Polonais, abandonnant pour un instant leurs lignes d'avant-garde, accoururent pour vous sauver encore. Et sous les murs de Vienne, le dimanche 12 septembre 1683, notre Jean III Sobieski écrasa l'immense armée de l'Islam.

« Vous comprendrez ainsi la réponse du Pape Paul V à nos envoyés qui, en lui remettant des étendards païens, avaient assez de simplicité pour lui demander des reliques : « Est-ce que chaque poignée de votre terre n'est pas une relique de martyre? »

« Pendant les courtes trêves que nous accordaient les invasions asiatiques, nous dressions la table où les enfants prodigues et tous les infortunés de la terre pouvaient s'asseoir et manger. Et quand retentissaient les nouveaux hurlements des hordes barbares, nous courrions aux frontières, laissant

nos portes ouvertes aux faibles innocents et aux pauvres affamés. Nous versions notre sang sur les champs de batailles désolés; mais, dans nos logis, les voyageurs pouvaient goûter le repos, et nos femmes les abreuvaient de doux hydromel.

« Epuisés par nos sacrifices et nos efforts séculaires, nous sommes rentrés sous nos toits, pour y dormir un peu. Pendant notre sommeil, ceux que nous avions fraternellement accueillis ont semé des germes de discorde et de haine. Ils ont essayé de changer en léthargie notre assoupissement.

« On bouleversa nos institutions, on empoisonna notre esprit d'idées apportées de l'extérieur, on acclimata chez nous des coutumes et des mœurs étrangères. Les faibles innocents étaient devenus d'hypocrites ennemis et les pauvres affamés s'étaient convertis en riches et malfaisants potentats.

« Tous les Judas du dedans avaient appelé les Judas du dehors, et ces vautours, que nous avions si tendrement protégés quand ils n'étaient que colombes blessées, se jetèrent sur nous, nous meurtrissant des serres et du bec. Le vol, l'incendie, l'assassinat détruisirent nos illusions dernières. Notre terre féconde n'avait jamais produit tant de richesses, mais ils n'entraient plus dans nos granges, nos blés magnifiques ; ils ne chauffaient plus nos foyers, les beaux arbres de nos forêts : ils sortaient de Pologne, sur les chariots des étrangers....

« Tout notre courage ne put suffire à vaincre ceux qui, lentement, avaient absorbé nos forces. Qui donc, aux heures d'épouvante, a songé à notre généreuse nation ? Tous ont détourné les yeux, devant notre martyre. Mais aujourd'hui, purifiés par les douleurs, à notre tour nous dédaignons de nous intéresser au monde. Sans terreur, nous contemplons l'effarement des maîtres égoïstes et la furieuse agitation des peuples imprévoyants; seuls, nous ne sommes point saisis de ce vertige de malheur qui semble annoncer le bouleversement des sociétés ingrates et corrompues. Nous avons été les premiers à subir les sanglantes épreuves et déjà nous pressentons notre triomphe et notre résurrection !

« Prenez exemple sur nous; gardez-vous des nomades. Accueillez le voyageur, mais contraignez-le à respecter son hôte et à ne pas tenter de modifier vos mœurs. Quelle que soit son élégance, conservez votre rusticité; si brillant que vous paraisse son esprit, si profonde que vous semble sa sagesse, n'en acceptez rien qui puisse contrarier votre génie et vos coutumes séculaires. »

Au dehors, c'était la fin du crépuscule, et le ciel scintillait. La lune, ronde et pâle, se mirait dans le lac immense et laqué. Les monts se nimbaient d'une clarté douce et les grands sapins obscurs

donnaient seulement un peu d'ombre à la terre en sommeil.

Rien ne bruissait dans la chaumière. Point de lampe allumée. Nous rêvions...

Aniela et moi étions l'un près de l'autre, très près, comme si le silence nous eût apeurés. J'osai dire, dans un murmure :

— Vous êtes devenue mon ange gardien. Je suis pénétré d'une émotion discrète et douce. Il me semble que j'ai découvert le bonheur. Mon âme est encore lourde d'erreurs ; je ne saurais prétendre qu'elle s'est dégagée, mais votre âme, si blanche et si pure, fait descendre sur moi quelques rayons d'azur, et je me sens baigné d'une atmosphère limpide et fraîche....

« Ecoutez, Aniela, rien ne vibre autour de nous ; je n'entends que battre régulièrement un seul cœur : nos deux cœurs ont le même rythme. Mais le mien, dès qu'il sera loin de vous, reprendra ses pulsations désordonnées.

« Ce qu'il me faudrait constamment, Aniela, ce sont vos regards et votre voix harmonieuse. En fixant vos beaux yeux clairs et votre fin visage, quand vous parlez, je crois entrevoir la fée indulgente et merveilleuse des chères légendes d'autrefois. Mais plus d'oiseaux bleus ni de palais d'onyx et d'émeraudes, et vous n'êtes pas un vain fantôme, une ombre qui soudain s'évanouit après une éphémère conso-

lation, offerte dans un rêve fugitif. Vous demeurez la femme bénie et la sœur adorée! »

Je serrais les mains tremblantes d'Aniela.

— Je vous dois de saintes heures de quiétude. Permettez-moi de vous devoir davantage. Approchez-vous, que je pose mon front sur votre épaule... On le permet à l'homme épuisé qu'on vient de tirer de l'abîme... »

J'inclinais ta tête, quand — quelle terreur! — Aniela poussa un cri déchirant.

— Voyez, là, dit-elle d'une voix qu'étouffait l'angoisse; là, à cette fenêtre, un doigt a frappé. Oh! dans ce silence!

Je répliquai :

— Ce n'est rien que l'aile d'un oiseau nocturne qui a frôlé le verre.

— Non, gémit Aniela, c'est une main grosse et lourde, qui, brutalement, a heurté.

D'un bond, je fus à la porte, que j'ouvris violemment. Je ne distinguai que le chemin gris et désert, et le paysage solitaire.

Quand je revins près d'Aniela, ses yeux étincelaient. En frémissant, elle dit :

— Ah! mon ami, quelle confession, et comment ai-je pu l'écouter! L'inexorable main a broyé mon cœur. Quel trouble! Ah! la main forte et lourde qui, sous la lune, est parue à cette fenêtre!...

— C'est, répondis-je, la main fatale qui, sans

qu'on puisse jamais la connaître, vient broyer l'espérance et interdire aux heures divines de sonner enfin. Chacun de nous a souffert de cette main mystérieuse, qui croit nous sauver d'une chute et empêche notre félicité de fleurir. Déjà montait à mon cerveau le parfum inconnu d'un amour pur et comme il n'en est point sur terre. La main a tout dissipé.

— Vous vous méprenez, dit froidement Aniela. L'intervention fut heureuse. Je ne reproche à la main que d'avoir frappé un peu tard.

Elle se retira, muette et droite comme un ange orgueilleux, et, jusqu'à l'aube, je ne pus retenir mes larmes.

CHAPITRE XI

LES HARPES SUBLIMES

Au matin, Aniela vint me voir et me dit, avec beaucoup de grâce :

— Ne pensons plus à la sorcellerie. La main qui m'effraya tant, hier, était celle d'un pâtre.

« Il avait conduit jusqu'ici deux voyageurs égarés, pensant leur découvrir un abri plus confortable que sa pauvre hutte. Et si vous n'avez vu personne en ouvrant la porte, c'est que ces gens s'étaient aussitôt enfoncés sous les arbres. »

Puis, gravement, elle ajouta :

— Ne parlons plus de cet instant. Vous m'avez demandé des conseils pour vous élever au-dessus de la foule vaniteuse et insensée qui prétend voir si loin dans l'avenir qu'elle dédaigne le passé, néglige le présent et fait détester la vie en illuminant de fausses clartés les âges futurs. Vous appartenez à cette triste génération qui, grandissant dans une paix et un bien-être relatifs, s'ima-

gine que sous ses doigts mous vont s'ouvrir les portes d'or d'un Eden païen.

« Notre expérience a plus de sagesse; nous l'avons acquise au prix du sang. »

Aniela, méthodiquement, éloquemment, me traduisit et commenta les paroles et les actes des poëtes rédempteurs de la Pologne. Et chaque soir, pour goûter un frais repos, nous allions méditer, dans une petite barque qui se balançait sur le lac immense et frissonnant.

LES LEÇONS D'ANIÉLA

Casimir Brodzinski.

« Si la Pologne s'est maintenue, c'est que ses poëtes ont compris leur rôle et ont su atteindre à l'héroïsme. Notre sage Constitution du 3 mai 1791, chef-d'œuvre de législation, n'empêcha point notre patrie d'être démembrée. Kosciuszko, capitaine audacieux et savant, se brisa contre la force brutale, et quatre insurrections furent écrasées. Ces glorieuses convulsions ne rétablirent pas l'Etat polonais; pourtant, disparue en tant que *matière*, la Pologne survit en tant que *pensée*, et l'esprit de la nation planant au-dessus de la terre qui le fit fleurir, on peut croire qu'un jour il redescendra

vers sa créatrice pour la reconstituer telle qu'elle était dans le passé.

« Ce fut le génie de nos poëtes de savoir dégager, des lamentations, des larmes, du sang de leur peuple, de pures et célestes harmonies, et de faire briller, au travers du corps meurtri, une âme intacte et radieuse.

« Il me faut d'abord vous parler du plus modeste, qui parut le premier et qu'on a trop oublié. Je l'aime pour sa simplicité calme et douloureuse ; il se dégage de sa voix le parfum de ce brouillard léger qui monte du sol, à l'aurore ; on y respire, concentrées en un mélange complexe, mais subtil, toutes les senteurs de la terre polonaise. Tel est le charme de l'humble Casimir Brodzinski.

« Ce poëte naquit à la date précise où la nation polonaise secouait une torpeur néfaste. Epuisés par leurs luttes séculaires contre les hordes asiatiques, les Polonais avaient délaissé leurs travaux pour jouir d'une existence oisive et molle. Les ennemis qu'ils avaient si constamment repoussés se glissèrent alors prudemment, le bonnet à la main, dans les foyers trop hospitaliers. Quand ils les eurent envahis, ils devinrent arrogants et causèrent un tel scandale que le peuple assoupi se réveilla. Pendant son sommeil, le temps avait fui, rapide ; quelques hommes d'élite virent les progrès accomplis par les Etats voisins et songèrent à les rejoindre, même à les

devancer. On releva les Universités, les écoles laïques se multiplièrent ; le mouvement littéraire s'accentua. Pour remplacer des lois caduques, une diète, dont les études se prolongèrent pendant quatre années, fit appel à la sagesse de Mably, aux conseils de J.-J. Rousseau, consulta les besoins du pays et rédigea une charte nouvelle. Ce fut la Constitution du 3 mai 1791, qui devait accorder aux citoyens les plus belles libertés et l'égalité civile et politique.

« C'est alors que parut, au pied du massif des Tatry, un enfant dont les yeux s'emplirent aussitôt de l'azur des montagnes, et les cris de joie de la Pologne régénérée semblèrent saluer sa naissance.

« L'enthousiasme de la nation fit vite place au désespoir. Un monarque indolent et débile ne sut point résister aux discours trompeurs de ses voisins, et, pour la seconde fois, son royaume fut morcelé (1792). — Quelque temps plus tard, un des principaux auteurs de la Constitution du 3 Mai, supprimée avant d'avoir produit son action bienfaisante, H. Kollontay, lança du cachot d'Olmütz, où l'avaient enfermé des factieux irrités, une proclamation dans laquelle il suppliait ses concitoyens de recouvrer leur antique énergie, en puisant aux forces vives de la nation, en étudiant avec amour les coutumes, la vie intime, les mœurs et les aspirations des paysans.

« Cet ardent manifeste ne parvint pas au bambin qui foulait, pieds nus, les sentiers sablonneux et se baignait aux ruisseaux limpides. Pourtant, les paroles de Kollontay furent comme le programme de sa vie future, et Brodzinski, né parmi les chaumières affaissées de Kroulowka, naïf compagnon des pâtres songeurs, devint le chantre et le glorificateur du paysan polonais.

« Le génie du poëte s'éveilla lentement, sous l'influence du paysage au milieu duquel Brodzinski grandissait. La nature seule, en reflétant dans ses yeux bleus de multiples aspects, guida l'enfant vers un glorieux avenir.

« Privé de sa mère, délaissé par un père qui ne trouva dans un second mariage que les médiocres charmes d'une femme insouciante et froide, Brodzinski ne connut que l'affection d'une vieille paysanne, Rose, dont il n'oublia jamais les douceurs. On le conduisit à l'école, où un instituteur étranger s'appliquait brutalement à faire progresser l'éducation allemande. Mais, sorti de la classe, le petit Casimir oubliait les leçons pernicieuses ; il rejoignait les jeunes villageois et vagabondait avec eux parmi les bergers. « Grimper, le ventre vide, sur un cerisier, galoper sur de petits chevaux que l'on menait jusqu'à la lisière des forêts de chênes », tels étaient ses exercices préférés. Rose, débonnaire,

souriait des escapades; elle chérissait l'enfant qui, dès l'automne, la suivait aux champs pour bêcher les pommes de terre. La nuit venue, près du feu, les vieux bergers contaient des histoires, — et les semonces du professeur officiel n'existaient plus.

« Brodzinski dut quitter son village pour Tarnow, et il apprit l'allemand et le latin; il continua d'ignorer tout de la Pologne. A Cracovie, aucun souvenir ne l'atteignit, et, plutôt que d'aller méditer dans la cathédrale et le château royal, il conduisait son rêve sur la montagne de Sainte-Bronislawa. On y trouvait alors une chapelle et un ermitage abrité par de frais bosquets. Sous les cieux clairs, le jeune garçon voyait, dans le lointain, resplendir ses chères montagnes. Insensible aux vestiges de grandeur qui lui offrait Cracovie, il se préparait instinctivement à les comprendre dans toute leur puissance en noyant ses regards au fluide d'or qui baignait les sommets de sa terre natale.

« Les goûts champêtres de Brodzinski auraient peut-être égaré son activité si un pénible événement n'était venu donner toute sa valeur à son éducation rustique. Son père mourut et Casimir, presque sans ressources, regagna l'humble toit familial. Il s'y morfondait dans la détresse quand les héritiers avides, qui fouillaient armoires et coffres, découvrirent un monceau de paperasses. L'orphelin

les recueillit et se dirigea, pour les lire, vers ces petits bois de chênes où il se perdait, dans son enfance. Sous les arbres de son pays, devenu studieux par oisiveté, il médita des discours politiques et déclama des poèmes nationaux. Ainsi se révélèrent à son esprit l'état de la Pologne et les beautés de sa littérature.

« Il regarde la vallée, au fond de laquelle une rivière rapide chante sur son lit de cailloux, et trouve que les chaumières disséminées sur la montagne, au milieu des vergers qu'il avait autrefois parcourus si légèrement, ont un aspect particulier. Il se hâte pour revoir, dans une vaste prairie, la petite source couverte d'herbes touffues, où viennent boire les oiseaux, et il suit avec émotion le sentier bordé de saules qui, à travers le cimetière, mène à trois églises antiques et rabougries.

« Ce paysage, qu'il aime si profondément, n'est donc pas un modeste paradis pour écoliers inattentifs. Il est disposé d'après un ordre qu'ont réglé les générations disparues, et la langue qu'on y parle possède une musique et des charmes auxquels les autres hommes demeurent insensibles. L'amour de Brodzinski pour cette parcelle de territoire s'étend, s'élargit jusqu'à des limites que le jeune garçon n'aperçoit point.

« L'étudiant comprend qu'il n'est pas né pour apprendre l'allemand et le latin. Il retourne à Tar-

now, où il commence à chanter les nouvelles gloires nationales : Kosciuszko, malheureux mais immortel; Dombrowski, chef des légions polonaises dans les armées de la République, en France. Puis, il va suivre, à Cracovie, des cours de philosohie et de philologie.

« Le tonnerre des canons secoue toute l'Europe. Les Polonais, mal revenus de la stupeur qui les frappa quand ils saisirent l'étendue de leur désastre, ne peuvent se résoudre à croire que le crime dont ils ont souffert, dont ils souffrent, demeurera sans châtiment. Napoléon leur apparaît comme un divin messager de la résurrection; d'un coup de son invincible épée, il fera sauter les chaînes qui pèsent à la Pologne.

« Brodzinski cède à l'enthousiasme universel, et quand le prince Joseph Poniatowski entre dans Cracovie, à la tête d'une armée victorieuse, l'étudiant n'hésite pas à s'engager dans un régiment d'artillerie. Il a pour officier un Polonais lettré, et tous deux, dans le vacarme des camps, étudient les chefs-d'œuvre des poètes de la Pologne heureuse.

« Soutenus par l'espoir et le rêve, ils franchissent les rudes étapes de la campagne de Russie. C'est l'instant décisif, et Brodzinski le note : « De l'Est à l'Ouest, on voit des tourbillons noirs d'hommes. Une forêt de lances brille dans la campagne. L'heure d'une lutte acharnée approche. Pareils à

deux ouragans terribles, les deux Titans vont se rencontrer là-bas, sur la limite de deux mondes. Une nouvelle aurore va luire pour les nations, et le peuple va faire reculer les flots des événements, car l'épée d'Attila ruisselle de sang. » — La nouvelle aurore s'alluma dans Moscou, puis ce fut la brume mortelle où s'agitait un interminable convoi de fantômes. Brodzinski en connut toutes les douleurs ; la Bérézina engloutit son frère; son officier, son ami, succomba en même temps à ses blessures. Mais l'énergie du poète ne faillit point, et, fidèle à celui dont il avait tant espéré, il le suivit pas à pas dans la débâcle pour tomber à Leipzig, où il fut fait prisonnier par les Prussiens. Rendu à la liberté, il retourna en Pologne, et une lettre qu'il écrivit alors à Grabowski nous indique son état d'âme : « En fait de nouvelles, ne m'en donne aucune ; car je veux vivre maintenant comme une chrysalide et me montrer sous un tout autre jour quand le moment en sera venu. »

« Brodzinski dut alors se souvenir de son heureuse enfance, car trop d'amertume l'empoisonnait. Il en était arrivé à cet abattement qui, chez les plus énergiques même, suit un immense espoir déçu. Peut-être regretta-t-il d'avoir quitté ses montagnes si douces, où l'on ignorait tout du monde, jusqu'à sa douleur infinie. Mais une fois en route, il faut

continuer d'avancer, dût-on y consentir le sacrifice d'une quiétude ravie. Le repos et le calme absolus ne sont point possibles à celui qui a commencé d'agir, car, dès lors, tout recul est une trahison.

« Le médiocre étudiant d'autrefois devint professeur de littérature polonaise à l'Université de Varsovie. Là il n'abandonne rien de son amour pour la Pologne, mais le soldat vaincu ne veut plus songer à la violence. Il s'en remet au destin, que doit dominer une volonté supérieure équitable, et paraît se défier de l'enthousiasme et de l'exaltation dont il a cru découvrir le néant. Chez les grands poëtes qu'il analyse, il admire surtout l'union intime des actes et des paroles, et, suivant leur génie, pour prêcher la patience et la résignation, il adoucit son discours.

« Les premières manifestations du romantisme séduisent Brodzinski, parce que cet être, d'une si fière sensibilité, perçoit combien l'abondance des images, la sonorité des expressions frapperont les âmes simples plus fortement que les froides et vieilles formules classiques. En 1818, dans une dissertation restée fameuse, il marqua sa préférence, et fut approuvé à Varsovie, tandis que les autres Universités protestaient. Le recteur de celle de Vilna, Jean Sniadecki, l'ayant condamné, Brodzinski, pour sa défense, publia un charmant poëme, *Wieslaw*,

petit chef-d'œuvre de grâce et de naïveté, par lequel il gagna tous les cœurs.

« Puis il continua son cours, fixant ses auditeurs attentifs de ses yeux bleus, où continuait de flotter la mélancolie de l'azur des montagnes. Il parlait d'une voix faible; on se serrait autour de lui pour l'entendre; nul n'aurait reconnu dans ce petit homme blond, si paisible, l'artilleur de la Grande-Armée. Cependant son cœur éclatait parfois, son regard s'animait, le sang montait à ses joues pâles, et, nerveusement, il levait la main droite, du même geste dont il avait jadis tenu l'épée. Mais son enthousiasme tombait bientôt. Il revenait à la vie champêtre, aux chansons populaires, aux paysages mélancoliques.

« Epuisé par ses travaux d'érudition, il chercha quelque repos dans les voyages et visita le Tyrol, la Suisse, l'Italie et la France, où il rencontra Hugo. Il rentra en Pologne pour se marier. La lutte entre classiques et romantiques se prolongeait, et Brodzinski reprit le combat; mais sa crainte d'exaltations inopportunes menaçait d'aboutir à la faiblesse. Tandis qu'il traduisait Gœthe et Schiller, il n'osait parler de Byron, tant il redoutait que la puissance de ce génie n'enflammât la Pologne. Aussi la masse du public se détourna de lui un instant. On admirait la perfection de ses ouvrages, les lettrés goûtaient les fruits de sa science, de son érudition,

et l'honoraient comme un maître; mais tout cela ne pouvait satisfaire une nation enchaînée et frémissante. Le poète allait terminer sa vie, abandonné, presque flétri par ses admirateurs, quand la révolution polonaise de 1830 illumina brusquement son esprit. Il atteignit à la gloire, car il eut, comme dit Mickiewicz, « la sublime humilité de reconnaître ses fautes ; il demanda pardon au génie national. »

« Brodzinski devient alors un des rédempteurs de sa patrie. Il abandonne sa prudence excessive et son calme funeste, mais son enthousiasme n'est plus celui qui l'entraînait jadis vers Napoléon. Dans la méditation douloureuse et paisible des dernières années, un juste équilibre s'est établi entre les sentiments qui dominèrent tour à tour le poète. Le désir d'une vie agricole et pacifique, trop puissant pour disparaître, subsiste dans les phrases mélancoliques, d'un développement magnifique et dans lesquelles se reflète le ciel polonais ; mais, à travers ce décor, on sent une énergie, une force, une volonté acquises dans un recueillement philosophique. On peut dire, en fixant ces chants de révolte par une image, qu'ils ne ressemblent pas au cours d'eau qu'une écluse maîtrise, contient, et ne laisse partir qu'avec la vitesse qu'elle tolère ; que ce ne sont point des torrents qui s'exaspèrent en sauts impé-

tueux; mais qu'ils forment un fleuve harmonieux, grave et limpide, qui roule ses flots d'azur vers un but dont rien ne peut le détourner.

« Dans les *Chants populaires des paysans polonais*, les émotions de tout un peuple insurgé sont décrites sobrement, sèchement même. Ici, les simples et grandes pensées des rustres atteignent à la plus noble élévation; on y sent battre un cœur immense et généreux. Tandis que ces chants émouvaient les chaumières, un discours admirablement pur faisait tressaillir les érudits de la « Société des amis des sciences ». Prononcé le 3 mai 1831, au moment le plus tragique de l'insurrection, quand l'espoir d'une libération définitive commençait à s'évanouir, ce chef-d'œuvre rendit confiance aux cœurs défaillants. On y trouve, résumée en une incomparable poésie, la mission généreuse de la Pologne, à travers les siècles d'horrible tumulte. Les Polonais avaient reçu en dépôt le feu divin qui, dans l'avenir, devait ramener le paradis sur terre. Avec piété, ils veillèrent au salut du monde, et, dans le martyre même, ils continuèrent de prodiguer leur sang pour adoucir les tourments de l'humanité. Une pareille nation ne peut succomber; les plus cruelles épreuves accentuent son caractère sublime, quand elle sait les subir sans défaillance. Superbe fierté que Brodzinski légitime en retraçant les vertus de ses

aïeux dont les cendres légères soutiennent l'édifice moral de la Pologne.

« Si ce discours devait préciser aux Polonais le sentiment de leur grandeur, il n'eut que peu d'influence sur l'issue de la lutte matérielle. L'insurrection fut vaincue, et Brodzinski en ressentit un coup mortel. Ses amis s'alarmèrent de sa faiblesse et les médecins, consultés, l'envoyèrent à Carlsbad. Il s'arrêta une fois encore à Cracovie, où il se souvint des années de quiétude à jamais enfuies. A Dresde, il se reposa chez Odyniec, ancien compagnon de voyage de Mickiewicz, auquel celui-ci s'empressa d'écrire : « Si Brodzinski est encore chez toi, fais-lui bien mes compliments. Quoique je ne le connaisse pas personnellement, tu sais que je le tiens en très haute estime. A la fin de *Pan Tadeusz* (1), il y avait un passage qui le concernait; mais l'impression rapide et mes occupations matrimoniales ont fait que je n'ai pas eu le temps de corriger et de placer cet épilogue. J'ai laissé cela pour la prochaine édition, s'il y en a une. » Le pauvre malade pleura; toujours humble, il s'étonnait qu'un brillant et si illustre poète pût l'affectionner ainsi. — Mais il ne vit point la seconde édition de *Pan Tadeusz*. Il mourut doucement, le 10 octo-

(1) *Pan Tadeusz*, épopée familière, est le chef-d'œuvre de Mickiewicz et la perfection du genre. Victor de Laprade s'en était inspiré pour sa *Pernette*.

bre 1831, et on l'ensevelit à Dresde, loin de cette terre qu'il avait si profondément aimée.

« Le « rossignol de l'Ukraine », le doux et mélodieux Bohdan Zaleski, l'appela « Paysan divin ». C'est le mot juste. La vie de Brodzinski, par sa simplicité, est un exemple précieux. Elle montre comment la bonne et robuste terre conduit, d'une marche naturelle, paisible et sûre, aux plus hautes vertus, à l'héroïsme, à la sagesse. Sans brutalité, elle éveille les âmes saines et leur transmet, comme une mère à son enfant, tout ce qu'elle contient de prudence, de solidité, de profondeur. Elle donne peu d'astuce et beaucoup d'honnêteté. »

Adam Mickiewicz

« Des poètes polonais qui, exilés, vécurent en France, Adam Mickiewicz est le moins oublié.

« Il naquit en Lithuanie, près de Nowogrodek, le 24 décembre 1798. Aux légendes merveilleuses qui charmèrent son enfance, étaient mêlés les récits des victoires de Napoléon. La Grande-Armée, suprême espoir des Polonais, traversa en triomphe la Lithuanie; elle y repassa en déroute. Mickiewicz en fut profondément troublé (1).

(1) « C'était au moment où les grands froids commençaient : les Polonais étaient dans la plus grande inquiétude, dans une attente, une anxiété extraordinaires. On allait, chaque matin, voir le ther-

« A l'Université de Vilna, où il est entré pour achever ses études, Mickiewicz rencontre des jeunes gens actifs, avec lesquels il fonde une association patriotique, les Philomates, qui se transforme et s'appelle successivement les Rayonnants et les Philarètes. Son objet est de préserver la jeunesse

momètre; et on s'effrayait de le voir baisser, baisser, baisser. Et puis voilà que peu à peu on voit arriver des hommes et encore des hommes; tout en est plein : les maisons, les édifices publics, le collège où était alors Mickiewicz, tout se remplit à la fois. Le froid devenait très vif; on leur faisait des feux partout. Dans les salles, dans les corridors, partout des soldats, des Français. Mickiewicz, qui avait alors quatorze ans, allait de temps en temps regarder ces fantômes. Plusieurs d'entre eux avaient marché bien au delà de leurs forces par une vigueur intérieure que leur aspect n'expliquait pas. Le grand poète vit tout de suite une chose que personne n'a dite. Ces vieux soldats ne se couchaient point, la nuit, autour du feu, on les trouvait toujours la tête sur le coude, à rêver : ils avaient perdu le sommeil, étant tellement habitués au mal, à la fatigue, tellement désaccoutumés du repos. Ils roulaient en eux cette grande histoire. C'était trop, vous le sentez, pour les mêmes hommes d'avoir commencé en 1792 et de se trouver là en 1812 : chose excessive, au delà des puissances humaines.

« Donc, cette histoire leur revenait toujours : ils restaient là, rêveurs, autour du feu. Le grand poète des *Morts* (c'est le titre du premier poème de Mickiewicz), les ayant longtemps contemplés avec une gravité au-dessus de son âge, se hasarda à adresser une question à ces vieillards : « Vous êtes bien âgés; comment donc, à votre âge, êtes-vous sortis de votre pays, encore cette fois, pour venir si loin? » Et alors ces vieux grenadiers, relevant leurs moustaches blanches, répondaient avec simplicité : « Nous ne pouvions le quitter, le laisser aller tout seul! » Voix profonde de la Grande Armée; « Nous ne pouvions pas le laisser aller tout seul. » Et le dernier mot est sublime : « Le laisser aller seul! » Ainsi ces vieux soldats ne comptaient pour rien les générations nouvelles ni les cinquante peuples que Napoléon traînait après lui. Sans eux, Napoleon eût été seul. Grande réponse, voix profonde du cœur de la France. Le cœur survivait au sacrifice. C'est le plus précieux trésor de la déroute qui fut recueilli ainsi, sauvé par un enfant polonais. » — (Michelet, leçon du 23 décembre 1847, au Collège de France.)

de la dissipation et de la préparer pour l'heure décisive où la Pologne aura besoin d'elle. Dénoncés par un fonctionnaire russe, les « amants de la patrie » sont surveillés, puis jetés en prison. Un abominable procès en résulte; de jeunes étudiants, presque des enfants, sont chargés de chaînes et déportés en Sibérie; les autres sont exilés ou maintenus dans les cachots. Mais ce pénible événement délivre Mickiewicz d'un désespoir qui menaçait de le décourager. Une passion malheureuse l'avait plongé dans Byron. Après avoir publié deux beaux livres de poésies: *Ballades et Romances*, *Grazyna* et les *Dziady*, il n'écrivait plus, mais pensait et souffrait... La prison lui fut salutaire. Il oublia vite ses chagrins intimes pour songer aux douleurs de la Pologne, odieusement tyrannisée par le grand-duc Constantin.

« De son cachot, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg. Il y connut les patriotes russes qui rêvaient de libérer leur pays. Les policiers qui le surveillaient jugèrent cette amititié dangereuse et Mickiewicz reçut l'ordre de quitter immédiatement la capitale de l'Empire et d'aller quelque part, sauf en Pologne. Il se rendit à Odessa, où l'existence lui fut relativement douce, au milieu de familles polonaises et près d'une femme aimable. Mais pouvait-il goûter le bonheur loin de cette terre natale dont on l'avait proscrit? Il parcourut la Crimée aux splen-

deurs orientales; il n'y fut que mélancolique : « Lithuanie! s'écria-t-il, tes forêts bruissantes me chantaient plus harmonieusement que les rossignols de Baïdar, que les vierges du Salghir, et je foulais plus gaiement tes fondrières que les mûriers de rubis et les ananas d'or. » Pourtant, il rapporta de cette excursion des poésies qui lui valurent l'admiration de la haute société russe.

« Il dut encore quitter Odessa et se rendre à Moscou, puis à Saint-Pétersbourg. C'est dans cette ville même, sur les bords de la Néva, qu'il eut l'audace d'imprimer *Conrad Wallenrod* (1). Les Russes devinèrent trop tard le sens et la portée du poème qu'ils avaient laissé publier. L'ordre d'arrêter Mickiewicz fut retenu par des amis dans les cartons de la chancellerie du ministre des Affaires étrangères; le poète s'embarqua en grande hâte et put quitter la Russie, grâce au passeport que lui avait négligemment remis le tsar.

« A Berlin, dans un banquet que lui offrirent ses compatriotes, il fut fâché de découvrir chez eux des manières germaniques et trop d'engouement pour

(1) Conrad Wallenrod, lithuanien, dont la patrie gémit sous le joug des Chevaliers Teutoniques, entre dans cet Ordre, en devient le Commandeur et le conduit au désastre. Les Polonais comprirent de suite l'indication de ce poème. Enrégimentés dans l'armée varsovienne du grand-duc Constantin, ils en reçurent l'enseignement militaire, qui leur servit, au 29 novembre 1830, quand ils chassèrent le gouverneur et les bataillons russes.



la philosophie allemande. Il visita Dresde et Carlsbad, puis Prague.

Entrevue de Mickiewicz et de Gœthe.

« C'est de Carlsbad, — où il était retourné pour prendre les eaux, — que Mickiewicz, accompagné de son ami Odyniec, se rendit à Weimar, pour y voir Gœthe.

« Le 18 août 1829, les deux Polonais descendirent à l'auberge de l'Eléphant. Mickiewicz alla trouver Ottilie, belle-fille de Gœthe, à laquelle il remit des lettres de recommandation de Mme Marie Szymanowska, illustre musicienne qu'affectionnait le poète allemand. C'est ainsi que les voyageurs purent arriver jusqu'à Gœthe qui, pour se préserver des curieux et des importuns, n'ouvrait que rarement sa porte.

« Le 20 août, Mickiewicz et Odyniec furent reçus par « Jupiter » (1). Les Polonais recueillirent précieusement les paroles de Gœthe. Celui-ci dit à Mickiewicz qu'il le savait à la tête de la nouvelle direc-

(1) Le mot est d'Odyniec, qui décrit ainsi Gœthe : « Il a en effet quelque chose d'Olympien, une haute taille, des formes colossales, une figure grave, imposante, et un front ! Son front précisément est Jupitéréen. Sans diadème, il brille de majesté. Ses cheveux n'ont pas trop blanchi, mais sont rares au sommet du front. Ses yeux couleur de bière, clairs et vifs, se distinguent encore comme par une bordure émaillée qui ceint les prunelles et qu'Adam compare à l'anneau de Saturne. Nous n'avons jusqu'à présent rien vu de pareil chez personne. »

tion que prenait en Pologne la littérature, et il ajouta : « Je sais par expérience combien cela offre de difficultés : c'est aller contre le vent. » — « Votre expérience nous enseigne aussi, répondit le Polonais, comment de grands génies, tels que le vôtre, changent la direction du vent et l'entraînent à leur suite. » Gœthe inclina légèrement le front, et, après avoir exprimé le regret de ne presque rien savoir de la littérature polonaise, il conclut : « Mais l'homme a tant à faire dans cette vie ! » Pour le renseigner, Mickiewicz lui résuma l'histoire littéraire de son pays, et il le fit avec tant de clarté et de perfection, que Gœthe ne cessa de le regarder fixement, sans bouger autre chose que ses doigts, qui tapotaient sur son genou.

« Mais, au fond, le poète allemand, en écoutant l'exilé, ne songeait-il qu'à l'évolution de la littérature polonaise ? Il avait lu des extraits d'une traduction de *Conrad Wallenrod* et peut-être désirait-il pénétrer plus avant dans l'âme de Mickiewicz. Fort de sa renommée universelle, de son écrasante autorité, il pensa pouvoir contraindre le Polonais à se livrer à lui tout entier. Le visiteur s'en aperçut bientôt, et, pour résister au génie allemand, il fit abandon de lui-même et se préoccupa uniquement d'être le fils de la Pologne martyre. Son cœur, qui battait lorsque, dans le salon vaste et simple, il attendait l'illustre poète, redevint parfaitement

calme, et il attendit avec fermeté que Gœthe essayât d'user de son redoutable prestige. L'autre, en effet, affirma qu' « avec la tendance générale vers la vérité, qui s'accentue chaque jour davantage, la poésie et la littérature doivent se généraliser forcément ». Mickiewicz répliqua hardiment que jamais les traits nationaux distinctifs ne s'effaceraient. Gœthe fut si surpris de cette résistance qu'il approuva son visiteur, ce qui revenait à détruire son affirmation précédente. Et pour accentuer encore la défaite du « grand païen », le Polonais lui cita les sources vives où puisaient les poètes de sa nation : les légendes et les traditions populaires; et il lui fit un éloquent exposé sur les caractères différents et la variété infinie des chansons provinciales polonaises. Gœthe ne parla plus que de futilités.

« Nous ne saurions trop admirer cette victoire de Mickiewicz, qui nous fournit un renseignement de haute valeur. Elle nous donne une idée de la puissance que donne le désintéressement et un profond amour de ce qui constitue l'essence de l'esprit national.

« ... Le 24 août, Gœthe donna une réception en l'honneur de votre compatriote David d'Angers et d'un architecte, M. Coudray. Ils ne parlèrent que de briques et de pétrifications et de la façon dont se serait terminée la tour de Babel, si elle eût pu être achevée. Mickievicz exprima l'idée que la sculp-

ture, « comme l'art plastique par excellence, démontre le plus clairement le degré de culture intellectuelle d'un peuple ».

« Le lendemain, à dîner, David d'Angers ayant parlé des sympathies et des antipathies nationales, Gœthe en profita pour revenir à son internationalisme de l'avenir. Il indiqua « comment les différences natives dans les sentiments et les conceptions, ou plutôt dans la manière de sentir et de concevoir, propres à chaque race comme à chaque individu, exploitées par l'intérêt et l'orgueil d'esprits faux ou passionnés, créent avec le temps parmi la tourbe vulgaire d'infranchissables frontières qui divisent l'humanité, comme les monts et les mers séparent les pays. Le devoir des gens supérieurs est donc d'adoucir les rapports internationaux comme de faciliter la navigation et de rendre praticables les montagnes. Le libre échange des idées et des sentiments contribue au bien-être de l'humanité comme le libre-échange des produits. S'il ne se pratique pas encore, c'est que la société internationale n'a pas de lois certaines et des principes moraux qui, dans les relations individuelles, mitigent les différences infinies et les fondent plus ou moins en un tout harmonique. »

« Ce langage dut choquer les Polonais. Odyniec, à qui j'emprunte ces détails, ajoute que Gœthe ne dit pas d'où doivent découler ces principes

moraux et ces lois certaines qui feraient le bonheur de l'humanité. Et, décidément mal impressionné, il termine en disant que Mickiewicz lui paraît supérieur à Gœthe, qu'il a autant de raison et, en plus, des visions prophétiques, et tandis que les pensées de son ami ressemblent à du métal en fusion, il estime que celles de Gœthe ne sont que des thalers brillants, de la jolie monnaie de poche (1).

« Mickiewicz et Odyniec quittèrent Weimar, après avoir fêté le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de Gœthe. Par Francfort-sur-le-Mein, Coblentz, Bonn, Heidelberg, Strasbourg et la Suisse, ils gagnèrent l'Italie. Et c'est à Venise que Mickiewicz, après une scène fantastique, fixa irrévocablement sa voie. Gœthe, nous l'avons remarqué, n'était point parvenu à émouvoir et à transformer le héros polonais; sur le rivage de l'Adriatique, par une nuit illuminée, le fantôme de Byron le transfigura pour toujours.

(1) A ce moment, « Jupiter » n'en impose guère à Odyniec, qui l'analyse effrontément. Il cria tout d'abord, à genoux, « il est grand ! grand ! grand ! » ; après une représentation de *Faust* il écrit : « Maintenant, je cherche sous le poëte le devin, sous le philosophe l'idée et la vérité, sous l'homme le cœur et l'esprit. Je cherche en lui ce que je vois et je sens chez Adam; ma vue se voile et ma tête se trouble, lorsqu'en me questionnant je ne puis en conscience dire de lui ce que dix fois par jour je pense d'Adam. Est-ce que chez lui, comme chez le colosse de Rhodes, la tête seule serait éclairée de cette lumière qui permet de contempler sa gigantesque hauteur, mais qui n'élève pas plus haut le regard du spectateur ? Ne serait-ce qu'une lanterne terrestre, bien que suspendue à une élévation extraordinaire et non pas une lumière descendant d'en haut ? »

Une Vision au Lido.

« Sous la lune claire et rayonnante, Mickiewicz débarqua sur le sable. Unie et calme, la mer était comme un miroir, et dans cette solitude, on entendait à peine le léger grondement de la marée montante. Au loin, du côté de la ville, les cloches tintèrent un doux angelus. Sur un monticule, appuyé contre un arbre, Mickiewicz rêvait. Soudain, Byron et Napoléon lui apparurent ; il découvrit la mission qu'ils auraient dû remplir. Tous les deux avaient le mal en horreur et possédaient assez de force pour le vaincre; mais ils se sentirent si puissants parmi les médiocres qu'ils en conçurent trop d'orgueil. Byron, tout frémissant de passion, oublia qu'il existe des vertus humaines, vit du mensonge et de l'hypocrisie chez tous les hommes; il en arriva, dans ses excès, à insulter les convictions morales de la société. Mais il montra son âme véritable à Missolonghi et put quitter ce monde dans des circonstances dignes de lui. Napoléon, intelligent et froid, n'eut pas assez de confiance dans la valeur des autres pour les appeler à concevoir et exécuter avec lui ses plans. Il ne chercha toujours en eux que des instruments. Byron ne parvint qu'à irriter, Napoléon qu'à piétiner le mal qu'ils voulaient détruire. Il faut attendre que d'autres génies, aussi forts et aussi élevés, mais qui posséderont plus d'amour

et d'humilité, viennent achever l'œuvre commencée.

« Sentez-vous la beauté de cette vision sur cette rive encore marquée des traces de Byron, qui avait rêvé d'y avoir son tombeau !

« Dans la gondole qui le ramenait à Venise, Mickiewicz se croyait encore entre les deux ombres. Il observait que le poète anglais usait de la tactique du grand capitaine. Dès le début de ses poèmes, il fixait le point principal, le centre de résistance, contre lequel, à la fin, il donnait de toutes ses forces pour enlever la victoire. Enfin, Byron et Napoléon auraient peut-être triomphé, mais le temps leur manqua pour se recueillir.

« A dix heures, Mickiewicz débarquait à l'escalier de la Piazzetta.

« C'est là que l'immortel poète reçut sa règle de vie ; aux deux fantômes qui le visitèrent, il emprunta leur puissance d'action et s'efforca de les compléter « à la grâce d'en haut ». Il résolut de régler sa vie extérieure sur sa vie intérieure et de toujours agir conformément à ses paroles.

« A partir de ce jour, sa voie est définitivement tracée, et Byron est constamment devant lui. Quelque temps après, de la Ville Eternelle, il écrit à un ami : « Il est difficile d'écrire sur Rome. Byron, comme Horatius Coclès, a occupé à grands pas le

pont du Tibre : *ingenti gradu occupavit pontem.* » De Rome, Mickiewicz partit pour Naples et de là pour Genève, où il reçut la nouvelle de la révolution française de 1830. C'est dans cette ville qu'il rencontra pour la première fois Sigismond Krasinski, autre prophète dont je vous parlerai. Il retourna bientôt à Rome, agité de sombres pressentiments. Il blâmait la conduite de l'opposition de Varsovie, qui prenait exemple sur le parlementarisme bavard de la France. Et puis, il jugeait les Polonais insuffisamment prêts au point de vue moral pour une insurrection. Il pressentit les nouveaux malheurs qui allaient accabler sa patrie; c'est à ce moment qu'il dit à la mère polonaise :

« Notre Rédempteur, enfant à Nazareth, jouait avec la croix sur laquelle il sauva le monde : O Mère polonaise! ton fils, je l'amuserais avec ses jouets à venir.

« De bonne heure, mets-lui des chaînes aux mains, fais-le s'atteler à la brouette, afin qu'il ne pâlisse devant la hache du bourreau ni ne rougisse à la vue de la corde.

« Car il n'ira pas, comme les anciens chevaliers, planter la croix triomphante sur Jérusalem, ou, comme les soldats du monde moderne, labourer le champ de la liberté et de son sang arroser la terre.

« C'est d'un espion inconnu que lui viendra le

défi; c'est un tribunal parjure qu'il devra combattre : pour champ de bataille, il aura un cachot sous terre; et sa sentence, un ennemi puissant la prononcera.

« Vaincu, pour monument funéraire il lui restera le bois desséché de la potence; pour toute gloire quelques pleurs de femmes et les longs entretiens nocturnes de ses compatriotes. »

« Après de magnifiques exploits, nos insurgés furent contraints de se replier sur Varsovie. Mickiewicz, que le manque d'argent avait empêché de partir plus tôt, se dirigea vers la Poznanie. Mais la Romagne en révolution et la surveillance prussienne le retardèrent; il apprit avec douleur l'émigration de l'armée polonaise...

« A Dresde, son angoisse l'étouffe, une angoisse nerveuse, qui lui fait crisper les poings. Son unique espoir est qu'il ne se couchera pas au tombeau sans qu'éclate une nouvelle action dans laquelle il puisse se jeter à corps perdu. C'est dans cet état d'âme qu'il écrivit la *Redoute d'Ordon*, récit animé de la plus farouche énergie. Il décrit les horreurs d'une canonnade savante, l'ardeur des assaillants, le désespoir des défenseurs que brûle leur fusil surchauffé et qui n'ont plus une cartouche, enfin le dévouement suprême de l'officier qui, voyant sa

redoute envahie, la fait sauter dans un fracas de tonnerre :

« Car, pour une bonne cause, l'œuvre de destruction est sacrée comme l'œuvre de création. Dieu a prononcé le mot : *Sois!* Dieu prononcerait aussi le mot : *Péris!* Lorsque la foi et la liberté auront disparu de chez les hommes, lorsque le despotisme et l'orgueil insensé auront inondé la terre, comme les Russes la redoute d'Ordon : Dieu, châtiant la race des vainqueurs, souillée de crimes, fera sauter la terre comme Ordon fit sauter sa redoute. »

« De ces heures d'excitation date aussi la troisième partie des *Aïeux*, chef-d'œuvre où le poëte, las de prier en vain et de rugir contre les hommes, à bout d'exaspération, devient blasphémateur et fait monter jusqu'à Dieu sa voix menaçante :

« J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai grandi entre les supplices et l'amour ; quand tu m'eus ravis mon bonheur, j'ensanglantai dans mon cœur ma propre main ; jamais je ne la levai contre toi !

« Mon âme est incarnée dans ma patrie ; j'ai englouti dans mon cœur toute l'âme de ma patrie !... Moi, la patrie, ce n'est qu'un. Je m'appelle Million, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie infortunée comme un fils regarde son père livré au supplice de la roue ;

je sens les tourments de toute une nation, comme la mère ressent dans son sein les souffrances de son enfant. Je souffre! je délire!... Et toi, gai, sage, tu gouvernes toujours, tu juges toujours, et l'on dit que tu n'erres pas!

. . . .

« Tu gardes le silence!... moi, je t'ai dévoilé les abîmes de mon cœur. Je t'en conjure, donne-moi la puissance, une part chétive, une part de ce que sur la terre a conquis l'orgueil! Avec cette faible part, que je créerais de bonheur! Tu gardes le silence!... Tu n'accordes rien au cœur, accorde donc à la raison. Tu le vois, je suis le premier des hommes et des anges, je te connais mieux que les archanges, je suis digne que tu me cèdes la moitié de ta puissance. Réponds... toujours le silence!... je ne mens pas, tu gardes le silence et tu te crois un bras puissant!... Ignores-tu que le sentiment dévorera ce que n'a pu briser la pensée? Vois mon brasier, mon sentiment : je le resserre pour qu'il brûle avec plus de violence, je le comprime dans le cercle de fer de ma volonté, comme la charge dans un canon destructeur.

« Réponds... car je tire contre ta nature; si je ne la réduis pas en poudre, j'ébranlerai du moins toute l'immensité de tes domaines : je lancerai ma voix jusqu'aux dernières limites de la création : d'une voix qui retentira de génération en généra-

tion, je m'écrierai que tu n'es pas le père du monde... mais que tu en es... »

« Et la voix du diable souffle : « Le Tsar ! »

« Mais le blasphémateur, épuisé, chancelle et tombe sans prononcer ce mot.

« Mickiewicz redevint bientôt plus calme. A la surexcitation des émigrés polonais succéda l'abattement quand ils se virent, loin de leurs foyers dévastés, constamment inquiétés par les gouvernements des pays où ils s'étaient réfugiés et que commencèrent à fondre sur eux les âpres misères de l'exil. Sans guide, égarés au milieu de partis qui tentaient chacun de les attirer et de se faire les champions de leur cause, il leur fallait quelque chose qui pût les rallier et les garantir contre toute tentation mauvaise. Mickiewicz leur donna le *Livre des pèlerins polonais*, qui devait être leur sauvegarde. Traduit par Montalembert, — peut-être l'avez-vous lu ? — cet ouvrage eut un immense retentissement. Le jeune et distingué Maurice de Guérin l'annonçait à sa sœur en lui rapportant l'enthousiasme de Lamennais pour ce beau livre ; il lui recommandait de se le procurer et lui promettait des larmes. Tout éloge est insuffisant ; on n'analyse pas un pareil chef-d'œuvre. Il est si haut dans le sublime qu'un incrédule y reconnaîtrait l'inspiration divine.

« Mickiewicz semble à ce moment animé d'une vigueur surnaturelle. Il dit, dans une lettre : « Je ne vous parlerai pas de mon état moral, vous savez ce qui se passe dans mon pays. Je suis occupé de travaux littéraires, écrivant et imprimant avec une chaleur fiévreuse et des mouvements convulsifs. Cela m'empêche de devenir fou. »

« C'est alors que, ayant écrit pour ses compatriotes exilés une Bible nationale, il concentre pour eux tous les parfums de la terre natale, et, dans *Thadée Soplitza*, évoque la Lithuanie avec ses forêts profondes, ses ruisseaux chantants, et son peuple aux mœurs patriarcales. Tout, dans cette épopée familière, rappelle aux proscrits la patrie adorée.

« Mais le poète qui traçait de si consolants tableaux éprouvait trop de chagrin quand, après un retour imaginaire au pays natal, il se retrouvait, dans la froide réalité, assis tout seul à son foyer vide. Il se marie et prend pour épouse une amie de jeunesse : « Je l'ai connue enfant dans la maison de sa mère, écrit-il à son frère. Plus tard, elle a perdu ses parents et, appelée par moi, elle est venue partager ici mon sort incertain. J'avais passé tout l'an dernier dans la tristesse. La maladie, ensuite je ne sais quelle mélancolie, me tourmentaient sans cesse. J'ai cherché des consolations dans le bonheur domestique, pendant que le chez soi est possible... Je me tourmente peu de l'avenir et cela n'empoisonne

en rien ma félicité que d'ignorer ce qu'elle durera. » Les deux époux étaient fort pauvres; ils durent un instant accepter l'hospitalité de David d'Angers. Le gouvernement français, malgré les instances d'Adam Czartoryski, leur refusa les maigres subsides accordés aux réfugiés polonais.

« Mais la misère n'abat pas un tel homme. Mickiewicz se recueille, et le sentiment de sa nationalité prend de l'ampleur. Il n'a plus d'exclamations, de secousses nerveuses; dans sa fièvre et sa tristesse persistantes, il se livre tout entier aux profondes méditations.

« Par la pensée il retourne constamment à sa Lithuanie mystérieuse. Jusqu'à la fin de sa vie, il parlera de son petit village natal avec une douceur infinie. Ses regrets sont exempts de sensibilité larmoyante; c'est simplement une perle qu'il jette sans cesse dans le lac du souvenir, pour troubler son calme et l'agiter de frissons interminables. Il émeut à tout instant son âme; il prolonge la veille de son esprit. Il a toujours devant lui la Pologne ensanglantée qui le fixe d'un regard où se devine une douleur immense et silencieuse.

« Il fut nommé professeur de littérature latine à l'Université de Lausanne. Il y fit preuve d'une érudition extraordinaire et enthousiasma les flegmatiques Vaudois. Pourtant, il oubliait vite Rome et ses poëtes pour retourner là-bas, vers le Nord.

« De mes fenêtres, écrit-il, je vois le Léman et les Alpes ; seulement, c'est dommage que le lac soit si loin. J'aime mieux nos paysages lithuaniens, sur lesquels on peut à volonté se coucher et dormir, que ces mirages lointains qui fatiguent les yeux comme la chambre obscure. » Beaucoup plus tard, dans le bas-quartier d'une ville d'Orient, nous le verrons s'arrêter à des ruelles, à une place « couverte de fumier et de plumes, et où se promènent tranquillement des poules, des dindons... » qui lui rappelleront son village natal.

« Cette recherche des similitudes constitue bien, je crois, la préoccupation continue de l'exilé. Ainsi, ce grand homme s'attachait à découvrir, dans les moindres choses, un ferment de souvenir. Malgré toute sa force morale, il était contraint de s'arrêter à des objets matériels et parfois grossiers pour se convaincre que sa patrie, — dont il se faisait une si belle image, — persistait dans un mur croulant ou dans un amas de paille pourrie.

« Mickiewicz veillait sur la gloire de sa chère malade. Il redoutait à chaque instant qu'un lâche ennemi n'en arrivât à baver sur elle. Aussi, dès qu'on lui proposa la chaire de littérature slave qui venait d'être créée au collège de France, en 1840, il n'hésita point à quitter Lausanne et sa vie calme ; il accepta le nouveau poste, « de peur que quelque

Allemand n'y grimpe et de là n'aboie contre la Pologne ». Quelques jours après sa première leçon, à un banquet où Jules Slowacki, — un autre grand poëte, — improvisa son éloge, Mickiewicz répondit et, dès qu'il eût prononcé quelques vers, les assistants commencèrent à frémir. C'était un voyant qui se dressait devant eux et lisait dans l'invisible, à la manière d'un prophète. Lorsqu'il s'arrêta, des auditeurs étaient secoués de frissons, d'autres versaient des larmes abondantes; on dut aller chercher une voiture pour le comte Plater, qui était évanoui.

« Mickiewicz était en proie à cette fièvre d'inspiration surhumaine quand un de ses compatriotes, André Towianski, vint le voir. Cet homme se déclarait chargé par la Providence d'indiquer de nouvelles voies à la Pologne et à l'humanité. Il reprochait à l'Eglise de rester stationnaire au milieu des progrès incessants. Ses théories frappèrent le poëte et le novateur acheva de l'attirer à lui en guérissant miraculeusement Mme Mickiewicz, à ce moment dans une maison de santé.

« Ici se place la campagne contre l'ultramontanisme et les jésuites, qu'entreprirent, au Collège de France, Michelet et Quinet. Mickiewicz, livré au mysticisme, ne s'attachait plus qu'à impressionner profondément son auditoire ; il cherchait à provoquer une régénération morale (1).

(1) Eugène Noël nous dépeint ainsi l'attitude du professeur : « Ceux

« Le gouvernement s'inquiéta. Le cours fut suspendu, et Mickiewicz l'explique ainsi :

« Il est quelquefois nécessaire de faire scandale pour frapper l'esprit. En distribuant l'image lithographiée de Napoléon pleurant sur la carte d'Europe j'ai fait au Collège de France une chose tout à fait en dehors des usages. On a oublié mes leçons, mais cela on ne l'a pas oublié. Avant de partir pour l'Italie, un peu avant février, à la suite d'une discussion politique, j'envoyais à un monsieur une

qui n'ont point entendu dans sa chaire l'auteur de *Livre des Pèlerins polonais* ne peuvent se faire une idée de cette éloquence à la fois mystique et sensée, sublime et familière. Debout, les mains sur sa canne, le corps en avant, l'œil inspiré, la voix émue et vibrante, avec les apparences d'un visionnaire céleste, c'étaient souvent les paroles du plus parfait bon sens et de l'esprit le plus pratique qu'il faisait entendre... On ferait un recueil des mots, des cris passionnés et des nobles élans de Mickiewicz à son cours ; « Ne vous reposez pas sur les perfectionnements de l'industrie : les machines n'ont point d'opinion, elles donnent raison au vainqueur. » Mais il fallait entendre ces paroles de la bouche même du poète, on pourrait dire du prophète, tant il en avait l'aspect et la majesté. » (Eugène Noël *Jules Michelet et ses enfants*.) Et le docteur Clavel, rappelant ses souvenirs, écrit : « C'était le temps où, pendant une semaine, on retranchait la meilleure part de son dîner pour avoir le prix d'une place de parterre à la Comédie-Française ou au Théâtre-Italien. Le lendemain on courait au Collège de France entendre des leçons passionnées. Le professeur (sa voix est muette aujourd'hui) parlait un peu de la littérature des Slaves et beaucoup de leurs infortunes. L'auditoire haletait. Tout à coup des proscrits polonais se levaient comme poussés par un ressort. Ils étaient pâles et des larmes pendaient à leurs longues moustaches. Les bras en l'air, ils criaient : « Vive la France ! » et tous les Français de se lever et de crier : « Vive la Pologne ! » Un grand Anglais restait assis et silencieux, pressant de ses deux bras son chapeau contre sa poitrine. Il pleurait comme les autres. Ah ! c'était le bon temps ! » (*Statique sociale. De l'équilibre et de ses lois*. 1851.)

feuille de soldats d'un sou comme on en donne aux enfants. Cela piqua sa curiosité et le fit réfléchir. Plus tard, il comprit ce que j'avais voulu lui marquer : que c'était de là que la solution devait venir et la seule chose dont il eût à se préoccuper. C'est M. Villemain qui m'a suspendu au Collège de France. Je n'ai pas eu à me plaindre de ses procédés. J'attaquais les doctrinaires et j'invoquais Napoléon. Le ministre me fit venir et me dit que le gouvernement ne pouvait tolérer qu'on le niât, qu'on sapât sa base, et me demanda si je ne pouvais pas à l'avenir laisser ces questions de côté. Je répondis : « Vous êtes dans votre droit; moi, mon devoir est de persister à dire ces choses-là jusqu'au bout. »

« Dans une lettre à son frère, il montre la même obstination : « Je pourrais commodément m'embourber ; car je te dirai (à toi seul) que le ministère me donnerait une augmentation de traitement, si je consentais à ne plus servir la cause à laquelle je me suis voué. Je pourrais me vendre cher; mais cette même conscience, qui ne m'a pas permis de chercher une carrière en Russie et en Suisse, ne me laisse pas m'immobiliser en chemin. J'ai la conviction que, si je suis fidèle à sa voix, rien de mal ne m'arrivera, bien que l'avenir soit hérissé de dangers. Frère, nous avons vieilli, la vie a passé comme un moment; nous rendrons compte seule-

ment de la façon dont nous l'aurons employée pour le bien d'autrui et de la patrie. »

« Cependant, Michelet et Quinet, restés en fonctions, continuaient d'exciter l'enthousiasme qui allait conduire à la Révolution de 1848. Eloigné du Collège de France, Mickiewicz affirmait plus nettement encore sa volonté : « J'aurais pu faire ici une brillante carrière, à condition d'abjurer mon principe de vie, de me *tranquilliser*. Le repos convient aux morts et aux heureux. Nous nous troublons forcément et notre devoir est de troubler le monde. Je continuerai donc à suivre ma voie... » Magnifique profession de foi que devront méditer ceux qui parlent trop souvent de prudence !

« C'est pour remplir son rôle que Mickiewicz partit pour Rome et tenta d'y fonder une légion polonaise. Mais l'accord ne s'établit point et il revint à Paris, non pas pour monter à sa chaire, aux côtés de Michelet et de Quinet, que la République de 48 avait replacés au Collège de France, mais pour fonder un journal quotidien, *la Tribune des Peuples*. On le menaça bientôt d'expulsion; il fut définitivement révoqué. Jérôme Napoléon le fit nommer bibliothécaire de l'Arsenal. Il crut un moment que la guerre franco-russe pourrait avoir un heureux contre-coup pour la Pologne. L'attitude de l'Empereur

le désillusionna et la mort de sa femme, qui survint aussitôt, acheva de l'accabler.

« Pour tromper sa douleur, il résolut de partir et d'aller en Orient servir la cause de la Pologne. Il obtint une mission du gouvernement français et se réjouit, en Turquie, à la vue des Kozaks polonais du camp de Bourgas, cavaliers d'élite qui devaient former le noyau d'une future armée libératrice. Mais il ressentit les premiers symptômes d'une maladie dont il allait mourir. Un logement malsain aggrava son état. Le 26 novembre 1855, dans l'après-midi, on appela les médecins ; Mickiewicz, atteint de crises violentes, se tordait de douleur. Il fit chercher un prêtre lithuanien et dit à l'un de ses compagnons de voyage : « Prends la plume et écris ce que je vais te dire. » Mais, terrassé par le choléra : « Je n'en ai plus la force. Dis à mes enfants qu'ils s'aiment toujours entre eux. » Et comme un de ses amis entrait il s'informa de sa santé. A neuf heures du soir, il expira.

« On ramena en France son cadavre, et on le déposa au cimetière de Montmorency, champ de repos des exilés polonais. La Pologne le réclama ; vous avez vu son tombeau à Cracovie, dans le caveau des rois, près de Kosciuszko et de Poniatowski.

« Que peut-on dire d'une telle existence et d'un tel

homme? Après avoir suivi la marche d'un prophète et lorsqu'on a recueilli quelques-unes des paroles qu'il jetait au monde, on n'a plus qu'à méditer pendant de longues heures.

« Que serait devenu cet homme de génie si, dès son enfance, il n'avait point résolument fixé sa destinée? Nul n'oserait le dire. Mais ce qu'il faut proclamer, c'est qu'il puisa ses vertus et sa force dans sa terre natale, tout imprégnée du sang des victimes. Nous l'avons vu triompher d'un Gœthe, après avoir audacieusement provoqué un puissant monarque et ses laquais impitoyables. A quelle témérité n'atteint-on pas, lorsqu'on sait que, derrière soi, des millions d'hommes vous donnent leur approbation morale et se réjouissent de vos succès. Nous l'avons entendu chanter ses immortels poëmes, et, à bout d'exaspération, monter jusqu'au ciel pour y provoquer Dieu. A quelle hauteur s'élève-t-il et jusqu'où va-t-il crier sa douleur, celui qui entend au loin les lamentations et les cris d'une nation agonisante!

Jules Slowacki

« Il est indispensable de se recueillir pour passer du puissant et calme Mickiewicz à l'impérieux et brillant Slowacki. Ces deux poètes n'ont de commun que le culte profond de leur patrie exprimé en hymnes absolument différents.

« Le premier achève d'ouvrir et domine l'ère romantique polonaise; il s'avance à pas comptés, comme un prophète, sur cette route nouvelle; le second, dont la harpe commence à préluder quand l'évolution est accomplie, n'observe pas autant de mesure, et, tout jeune, s'élance avec audace, usant avec virtuosité des armes que Brodzinski avait essayées et que Mickiewicz vient de soumettre à l'épreuve définitive.

« L'auteur des *Aïeux* a cherché sa voie et ce n'est qu'après l'avoir découverte qu'il rassemble, pour l'orner et l'embellir, les chères impressions de son enfance. Slowacki n'a pas besoin de s'orienter; son âme, à peine éveillée, vibre, et, dès qu'il sait écrire, il chante et glorifie ce qui le tourmente, les amours et les rêves de ses jeunes années, — des amours et des rêves qui ne s'évanouiront point.

« Slowacki vint au monde à Krzémieniec, en Volhynie, le 23 août 1809. Son père, professeur de littérature polonaise au lycée de cette ville, était poëte et composait des tragédies. Il avait traduit la *Henriade* de Voltaire, ce qui nous amène à penser qu'il aurait pu malheureusement influencer Jules. Mais il mourut tôt, n'ayant donné à son fils que de profondes connaissances de l'antiquité. Ce fut la mère qui acheva l'éducation de l'enfant. Il en reçut d'exquises qualités, qui le dominèrent toute

sa vie : une fine délicatesse, une extrême sensibilité, et, malgré des sentiments ardents et une confiance expansive, le don de l'analyse. Il adora constamment, avec ardeur et piété, sa douce et tendre éducatrice, dont un rigoureux exil l'éloigna pour toujours. Cet homme passionné, mais profondément sage, n'accorda de place dans son cœur qu'à deux amours qu'il savait trop élevées pour être trompeuses : il n'aima que sa mère et sa patrie.

« Slowacki était né au milieu d'un joli paysage. Dans un petit poëme, *Heure de méditation*, il le décrit aimablement : « Là, — je vois par les yeux de la mémoire, — au sommet des montagnes, ma belle ville natale, dont les tours s'élancent au-dessus d'une vallée que recouvre une étroite voûte d'azur. Ville ravissante, lorsqu'elle se couronne des lumières des fenêtres dans le brouillard de la nuit ou bien lorsqu'elle montre au soleil ses rangées de blanches maisonnettes, perles entrecoupées de l'émeraude des prairies (1). » Son âme inspirée s'y dégagea et des rêves agitèrent aussitôt son esprit subtil. « Dans cette vallée, au milieu des colonnes de peupliers, placez un enfant pâle aux sentiments de feu ; qu'il rêve à l'avenir, qu'il s'envole sur ses pensées avec le parfum des fleurs, qu'il cherche à

(1) Les phrases et les passages des œuvres de Slowacki qu'on lira dans ce chapitre sont empruntés aux traductions de M. Venceslas Gasztowtt.



deviner par le pressentiment un monde qui se cache à lui ; et, plus tard, mille anciennes rêveries se présenteront à lui, et il les verra de ses yeux, et il reconnaîtra ces fantômes décolorés. Il s'est nourri de rêves ; ce fut là son pain de chaque jour ; aujourd'hui ce pain s'est aigri, l'absinthe seule est restée au fond de la coupe. » — Entre sa mère et ses sœurs aînées, il grandit malgré sa santé chétive. « Sa chevelure noire, peignée tous les jours de la douce main des jeunes filles, devenait luisante comme les cheveux de ses sœurs. » Son imagination le rongeait ; à huit ans il « demandait à Dieu de le faire poëte et de lui donner la gloire après sa mort ». A neuf ans, il versait des larmes en lisant le XXIV[e] chant de l'*Iliade*, où Priam est aux pieds d'Achille. Dans le silence il méditait et se créait un univers sur lequel régnait sa pensée. Il s'éprit alors d'une jeune fille ; « ce fut son premier et son dernier amour, et ce sentiment, plus fort que les autres, a survécu à tous. » Il s'agenouillait devant sa « bien aimée, qui le regardait de ses yeux noirs et pâlissait en pensant à la vie de cet enfant, car sur son large front elle lisait comme une devineresse un avenir de malheur. Devant elle, l'âme de l'enfant était comme une page blanche qui se revêtait à jamais des caractères d'un amour inutile. Elle voulait l'envoyer en ce monde ténébreux avec des souvenirs de bonheur... »

« La déception fut cruelle : « Ce soir-là, l'enfant, de ses lèvres tremblantes, disait un adieu suprême à l'ange de ses rêves enfantins, puis il tomba tout pâle la face contre terre, comme tué par les paroles de la jeune fille, tout frémissant de honte et d'orgueil. C'est que cet enfant avait un orgueil de grand homme, un orgueil nourri par le pressentiment. Il voyait alors devant lui des milliers d'années, un avenir lointain rempli des acclamations des hommes, et sur ces images le présent jetait une ombre noire; son amour dédaigné, l'orgueil, l'indignation traçaient sur son cœur, comme sur le cristal, mille taches diverses, et ce cœur resta toujours ainsi. »

« Ce fut la fin de cet amour précoce qui, avec les rêves prématurés, tourmenta l'enfance du poëte et l'empêcha de goûter l'heureuse quiétude que s'efforçaient de lui assurer les soins maternels. Plus tard, il chanta cette jeune fille qu'il avait chérie de toute son ardeur d'adolescent. Il en fit l'héroïne de deux admirables poëmes; mais ce souvenir lui servait surtout de refuge, il lui permettait d'évoquer le passé, le temps où son imagination fleurissait, pure et radieuse, sur ce sol polonais dont il fut à jamais exilé. Il voulut conserver intacte cette vision rétrospective et ne se maria point. Certes, il rencontra sur son chemin de fins visages, de tendres beautés, d'agréables consolatrices, mais le lointain souvenir et tous ses rêves ne s'évanouirent pas.

L'enthousiasme de l' « homme de cœur. »

« Slowacki acheva ses études à Vilna ; c'était à l'époque du mouvement romantique. Ainsi que Mickiewicz, il fit de Byron son Dieu littéraire, après lequel il plaçait Gœthe et Schiller. En 1827, il retourna pour quelque temps dans sa ville natale, puis se rendit à Varsovie. Il s'y trouvait quand éclata la magnifique révolution du 29 novembre 1830.

« Ses chants animèrent les combattants, auxquels l'enthousiasme valut de belles victoires. Il composa, entre autres, l'hymne *Boga Rodzica : Vierge mère de Dieu* (1)! « Ecoutez-nous, reine du Ciel! C'est le chant de nos pères! Voici que brille l'aurore de la liberté, voici que sonne le tocsin de la liberté, voici que coule le sang d'un peuple libre. Mère de Dieu! ce sang d'un peuple libre portez-le devant le trône de Dieu! » Après cet hymne, c'est le *Kulik* (2), court chef-d'œuvre, puis le *Chant de la légion de Lithuanie :* « La Lithuanie renaît! La Lithuanie renaît! un soleil de gloire reluit sur

(1) *Boga Rodzico Dziewico*, ainsi débute l'hymme d'Adalbert de Bohême, qui fut l'apôtre du christianisme en Pologne et en Prusse. On ne connaît rien d'antérieur à ce chant dans la littérature polonaise.

(2) *Kulik*, oiseau de la famille des échassiers. Au figuré on nomme ainsi les joyeux drilles qui, pendant le carnaval, entrent dans chaque maison pour y porter la joie bruyante et entraîner tout le monde à la danse. Dans le poème de Slowacki, *le kulik* convie les hommes à une autre fête : au combat, où chacun s'élance pour sauver la patrie.

elle : tant de cœurs battent pour la Lithuanie, pour elle tant de cœurs ont cessé de battre! »

« Des affaires de famille obligèrent Slowacki à quitter Varsovie; on lui confia une mission diplomatique pour Londres. Il allait retourner en Pologne quand il apprit que l'insurrection avait échoué, que les Russes étaient rentrés à Varsovie et que l'émigration commençait.

« Le poëte rejoignit à Paris ses compatriotes. Bientôt naquirent plusieurs partis, et des polémiques s'engagèrent. Chacun rivalisait d'ardeur et de courage pour sauver la patrie polonaise, mais ces hommes, excités par le malheur, encore tout frémissants d'enthousiasme, s'irritaient de n'avoir plus, pour dépenser leur énergie, que des discussions de comités. Slowacki, dans le ciel de ses rêves, avait eu la vision d'un culte pacifique et ravi. Devant un autel resplendissant où se dressait la patrie mutilée, il avait cru voir ses frères agenouillés et qui attendaient, silencieux et calmes, que vînt l'heure de se jeter à nouveau dans la mêlée. Il souffrit d'assister à des querelles fatigantes et peut-être stériles. — Cet apôtre alla se recueillir à Genève, sur les bords du Léman profond et azuré.

« Dans les premiers ouvrages de Slowacki, publiés de 1829 à 1831, la perfection et l'harmonie du vers, la magie des évocations ne suffisent pas à nous faire oublier un dédain par trop byronien des hommes,

de la vulgaire existence et un orgueil exagéré. On ne remarqua point ces productions hautaines; Mickiewicz, qui possédait alors la faveur du public et la gloire, se contenta de dire : « Cette poësie est un beau temple où il n'y a pas de Dieu. »

« C'est qu'il était impossible aux Polonais d'accepter la théorie de *l'art pour l'art*, qui, depuis qu'elle est admise, a nui si fortement à la vigoureuse et salutaire poésie nationale. Les compatriotes de Slowacki n'étaient guère disposés à se satisfaire simplement d'admirables accords. Ils demandaient, avant tout, aux maîtres du verbe de proclamer leur foi patriotique, dont les derniers malheurs avaient fortifié la sainteté.

« Slowacki souffrait trop des nouveaux coups portés à la Pologne pour ne pas comprendre ce qu'on exigeait de lui. Dans sa retraite, aux pieds des Alpes, il résolut de prendre sa revanche, et il écrivit *Kordian*. En septembre 1833, il prévenait sa mère de son intention « d'écrire et d'écrire encore », et le mois suivant il lui disait : « Je me serais peut-être ennuyé à mourir, sans le pays des rêves et des illusions, qui m'a séparé du monde réel plus fortement que jamais. Je compose un ouvrage d'une longueur !... J'en ai déjà écrit treize cent soixante vers ; mais ce n'est rien en comparaison du plan tout entier que je me suis tracé. » Il travailla sans relâche et se sentait vraiment inspiré.

« J'éprouve une certaine consolation à l'idée que ma jeunesse n'est pas entièrement perdue pour le bien de ma patrie. Du moins, c'est ce que je me dis, et cela me fait tout supporter. » Et dans cette lettre, qui est de la fin de novembre, il ajoutait, après avoir cité ses lectures favorites : « A l'exception de ces ouvrages, je ne lis rien maintenant; car je passe des journées entières à transcrire en toute hâte mon nouveau poëme, qui s'appelle *Kordian*. Ce nom étrange (1) est de mon invention, et me semble convenir à mon héros idéal... (2). »

« Avec *Kordian*, Slowacki révèle son génie. Dans ce drame émouvant, plus de dédain ni d'orgueilleuse misanthropie ; les subtiles analyses de chagrins intimes y font place aux emportements exagérés, à la douleur déchirante de toute une génération. C'est toujours le beau temple dont avait parlé Mickiewicz, mais cette fois un dieu l'anime, un cœur généreux y palpite et tout y frémit sous un souffle puissant.

« Au début, on s'aperçoit que le poëte est retourné, par la pensée, dans son pays natal, au milieu de la vallée où fleurissaient ses illusions et ses rêves, aux côtés de son unique amoureuse. A ce moment Kordian n'est autre que le Slowacki d'autrefois, mys-

(1) Cordi-an, l'homme de cœur.

(2) Ce poëme fut publié à Paris, sans nom d'auteur, à la librairie polonaise, quai Voltaire, en janvier 1834.

térieux et byronien ; et quand sa Laure bien-aimée lui prédit un avenir brillant, il répond : « Les talents? Ce sont des lanternes confiées à des insensés ; avec cette lumière ils vont se jeter droit à la rivière. Mieux vaut éteindre la lumière et fermer les yeux, ou bien faire provision de bon sens et d'idées froides en payant cette marchandise de tout son trésor de rêves... »

« Ce jeune homme désabusé en arrive à se tirer un coup de pistolet. Nous le trouvons ensuite à Londres, guéri de sa blessure au front, mais non pas de sa plaie au cœur. En Italie, une beauté voluptueuse lui fait comprendre tout le néant des passions éphémères, tandis qu'une visite au Pape détruit sa « foi enfantine ».

« Ses illusions d'adolescent étant détruites, la dure réalité lui apparaît enfin, lui révèle sa destinée, et, sur le pic du Mont-Blanc, Kordian se transforme en héros. « Statue de l'homme sur la statue du monde », il aspire à percer du front « le nuage des préjugés », à devenir « l'incarnation de la plus haute pensée divine ».

— Je vois, dit-il, du haut de mon rocher, l'ombre d'un guerrier se dresser au milieu des glaces... C'est Winkelried (1) qui a réuni dans ses deux

(1) On sait qu'Arnold de Winkelried est un héros suisse du quatorzième siècle. C'est à la bataille de Sempach (6 juillet 1380) qu'il se jeta sur les rangs impénétrables des chevaliers autrichiens, saisit plusieurs lances qui le percèrent, mais les entraîna dans sa chute, ouvrant ainsi une brèche qui assura la victoire à ses compatriotes.

mains les piques de ses ennemis et se les enfonce dans la poitrine. Peuples ! Winkelried n'est pas mort ! La Pologne est le Winkelried des nations ! Elle se dévouera encore, dût-elle succomber comme autrefois, comme toujours ! »

« Kordian retourne alors dans sa patrie, pour la délivrer du joug dont elle souffre, et c'est à Varsovie, dans les caveaux de l'église Saint-Jean, qu'a lieu la scène capitale. Les conjurés s'y réunissent, masqués. Le président, vieillard vénérable, mais sans énergie, repousse tout acte violent et, dans ces souterrains emplis de sépultures royales, songe à briser les poignards d'une jeunesse ardente. A ses paroles d'apaisement, un *porte-enseigne* mystérieux répond par ce discours :

« Je plonge mes regards dans les ténèbres du passé et j'y vois l'ombre d'une femme en deuil. — Qui est-elle ? — Je tourne les yeux vers l'avenir, — et je vois devant moi des milliers d'étoiles : l'ombre du passé tend les bras vers ces étoiles ; ces étoiles, ce sont des poignards... Cette ombre, c'est l'ancienne Pologne. »

« Il évoque la Révolution française, puis le martyre de sa patrie et de ses concitoyens.

« Quant à nous, s'écrie-t-il, nous sommes tous enchaînés à un cadavre ; car cette terre est un cadavre. Le Tsar a eu peur de la rage de son frère (1) et

(1) Le grand-duc Constantin.

il l'a jeté sur la Pologne pour la salir de son écume et la déchirer de sa dent furieuse. — Conjurés et vengeurs ! — lorsque le Tsar, debout devant l'autel, mettait la couronne sur son front, c'était alors qu'il fallait le percer du glaive étincelant de nos rois, l'enterrer dans l'église, puis la purifier comme si la peste y avait passé, en murer les portes, et dire : « Dieu puissant ! ayez pitié de ce pécheur ! » Voilà, — et rien de plus... Maintenant le Tsar est assis à table, nos humbles satrapes courbent le front devant lui : les rubis du vin étincellent dans des milliers de verres, les flambeaux brillent, et la musique retentissante émiette les moulures de la muraille. Tout autour de la salle, des femmes épanouies, fraîches et embaumées comme les roses de Saron, appuient leurs fronts sur les épaules des Moscovites. (*Avec force.*) Entrons à ce banquet... et écrivons en lettres de feu, sur la muraille, un arrêt de vengeance et de destruction, l'arrêt de Balthazar. Le Tsar laissera tomber de ses mains la coupe à moitié pleine, et les paroles tracées par la lueur bleuâtre des glaives, ce sera la mort qui les lui traduira, la mort encore plus sage que la voix de Daniel. Ensuite, — la liberté ! Ensuite, — la clarté du jour ! La Pologne étend ses limites jusqu'aux deux mers, et après une nuit de tempête, elle respire, elle est vivante. Vivante !... avez-vous bien sondé les profondeurs de ce mot ? Je ne sais... Mais

dans ce seul mot je sens un cœur qui bat; je le divise en sons, je le brise en lettres, et dans chacun de ces sons j'entends toute une voix immense ! Le jour de notre vengeance sera grand dans l'avenir, les siècles en garderont la mémoire ! Dans la joie de ce premier jour de liberté, les hommes frapperont les airs de leurs cris d'allégresse, puis ils mesureront par le souvenir les longues ténèbres de l'esclavage passé, ils s'assieront... se mettront à pleurer en sanglotant comme des enfants, et l'on entendra le grand cri de douleur de la résurrection. *(On entend un murmure d'enthousiasme.)* »

« Le président et un prêtre sont effrayés. Ils s'efforcent de calmer le porte-enseigne, mais celui-ci continue :

« Hommes, croyez-moi ! croyez-moi ! Je suis grand je suis fort ! Je n'ai qu'une faiblesse et je la renfermerai au plus profond de mon cœur; c'est le ver de la tristesse qui me ronge... si bien qu'en parlant avec vous, je voudrais me taire... et m'asseoir et fondre en larmes ; mais cette tristesse, ce chagrin d'enfant, d'où vient-il? Je pleure? Mais quoi donc ? rien ? rien; peut-être mon pays... Hommes vous devez croire un homme qui souffre... au lieu de vous asseoir à l'ombre d'un arbre à qui le vent a arraché des fleurs flétries... (*Avec désespoir.*) Oh ! si j'avais un luth, je vous ébranlerais par mon chant ; si j'avais un livre d'histoire, je

vous en lirais une page sur la Pologne, lorsqu'elle était heureuse, florissante, et vous vous dresseriez tous à ma voix, comme des tombeaux ouverts, nous jetant des vengeurs... L'enthousiasme me déchire, il me semble que ma poitrine est ouverte par le milieu et que vous devez voir le fond de mon cœur. Je ne viens pas, comme les anges des ténèbres, égarer vos esprits; je ne vais pas hésitant, luttant avec mes pensées ; je suis un, je suis pur... Quand j'aurai sauvé le pays, je ne m'assiérai pas sur le trône, près du trône, sous le trône ; mais au moment du sacrifice, je me consumerai comme l'encens ! Mon nom ne survivra pas à mes cendres brûlées, il ne restera de moi qu'un écho... et une grande place, — vide ! L'histoire qui me devra de la gloire ne me paiera que d'oubli. Rien ! rien après moi ! rien que ce nom, LUI ; mais ce nom servira aux nourrices pour effrayer les enfants des rois ; et ces petits-fils de roi pleureront et rêveront la nuit — au fantôme sans nom qui arrache les couronnes... A vous la vie, la liberté, à vous les trônes ! Pour moi tout finira avec l'heure sainte de la résurrection. Mais remettez-vous entre mes mains ; au lieu d'un sceptre, confiez-moi la force immense de la nation ! Et j'ajouterai à la couronne de Jehova le plus beau de ses fleurons, — un peuple ressuscité... Remettez-vous entre mes mains ! Point d'orgueil, point de rêve matériel qui m'arrête tant

que je n'aurai pas jeté les fondements d'une liberté longue et durable. Je défends au sommeil d'approcher de mes yeux. Vous avez peur? eh bien! saisissez-moi, clouez-moi à une croix puis, comme à Régulus, coupez-moi les paupières, afin que, toujours éveillé, je regarde mon pays qui se meurt! »

« Les conjurés, secoués par cette éloquence, se lèvent, brandissent des poignards, mais, à ce moment même, un espion, surpris par les sentinelles, roule dans l'escalier, frappé en plein cœur. Le président veut profiter de l'alarme pour disperser l'assemblée. Kordian retient ses compagnons, et, sur son conseil, on décide de voter : ceux qui veulent la mort du tzar jettent une balle, ceux qui demandent sa grâce donnent un sou. Cinq voix seulement condamnent, cent cinquante absolvent. Le porte-enseigne est désespéré : « Allez! s'écrie-t-il, je vous méprise! Ceux qui n'osent se dévouer trament peut-être une trahison... Aussi, en signe de mépris, hommes masqués, je jette ma vie sous vos pieds... et je vous pardonne... » (*Il arrache son masque.*) — On reconnaît Kordian.

« Puisqu'il n'a pu entraîner les conjurés, le héros agira seul. Mais chez cet enthousiaste que dominent les élans de son cœur, chez cet impulsif qui volontairement accentue son exaltation patriotique pour étouffer la voix trop froide de la raison, l'abattement succède vite à l'exaspération.

« Pendant qu'il traverse les salles qui conduisent à la chambre où dort le tsar, l'Imagination et la Peur assaillent son esprit épuisé. D'épouvantables visions glissent devant lui. Halluciné, il avance encore. Les fantômes se multiplient, le pressent; il chancelle, tombe et s'évanouit à la porte de la chambre à coucher de l'empereur. Celui-ci, que tourmentait un cauchemar, se réveille, se lève, veut sortir et heurte du pied le corps inanimé de Kordian. Il le prend pour un meurtrier envoyé par son frère, appelle ses gardes et ordonne que l'inconnu soit fusillé, — s'il n'est point fou.

« Le héros est condamné à mort. On le conduit devant le front des troupes, et là le grand-duc Constantin l'invective, puis fait dresser une pyramide de carabines, baïonnettes en l'air : si Kordian la franchit à cheval, il aura la vie sauve. Le Polonais ne veut pas de cette grâce, mais comme le tsar et son frère attribuent son refus à la peur et qu'aucun soldat n'accepte de sauter, malgré la promesse d'une forte récompense, l'orgueilleux Kordian demande un cheval, s'élance et bondit par-dessus l'obstacle. — Constantin exige sa grâce; le tsar, qui a conservé son soupçon et suppose toujours que son frère était l'instigateur du crime, maintient la condamnation.

« De retour au palais, ces deux princes se querellent, s'insultent, se reprochent mutuellement leurs

plus odieux forfaits. Enfin le grand-duc, dompté, courbe la tête; le tsar se laisse fléchir et signe la grâce de Kordian. — Mais l'adjudant qui la porte arrive trop tard : le peloton d'exécution a fait feu.

« Quelques-uns ont cru voir dans ce drame l'apologie du régicide. Pour ma part, même si Slowacki avait voulu dresser Kordian comme un modèle et le proposer en exemple à la jeunesse audacieuse, je ne voudrais pas l'en blâmer. Mais le poëte ne songea point, peut-être, à glorifier un meurtrier. Ce qu'il analysa, chez son héros, c'est l'âme, ce sont les élans de colère et les sursauts de désespoir d'une génération élevée parmi les gémissements, les douleurs et l'agonie.

« Nous le voyons, ce milieu épouvantable, cet enfer où grandirent de pauvres enfants, dans un poëme à la fois sombre et illuminé, dans *Anhelli*.

Les larmes flétrissent et le désespoir tue.

« Pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, le poëte écrivait à sa mère : « L'enfant qui va naître après ceux que tu connais déjà sera cent mille fois plus digne de toi, ma chère maman !... Ce sera, je t'assure, ton petit-fils véritable. » Et quelque temps après : « Le premier de ces enfants à qui j'ai

donné la clef des champs s'appelle Anhelli. Il a un visage mélancolique et quelque peu semblable à celui du Christ, une grande simplicité de vêtements et ne ressemble à rien de connu (1). »

« Dès l'apparition de cet ouvrage, de superficiels critiques lui reprochèrent d'être obscur. Le grand poète Sigismond Krasinski, au contraire, l'admira sans réserves. En 1840, il écrivait à un de ses amis: « Je ne puis en aucune manière comprendre l'injustice du public pour Jules. Je demande en quoi il est obscur ? Toi-même, le premier, dis-moi ce que tu ne comprends pas?... En vérité, il faut une puissance de génie extraordinaire pour orner l'abîme de la Sibérie de l'albâtre des neiges et des yeux livides des étoiles. En le lisant, je soupirais, Dieu me pardonne, après la Sibérie! Pendant plusieurs nuits j'ai rêvé à la Sibérie comme à un Eden mélancolique. On dit, comme tu sais, que parfois l'idée du suicide promet des voluptés indicibles, murmure des mots magiques à notre oreille, nous entraîne et nous enchante. Eh ! bien, l'enfer de la Sibérie, sans cesser d'être un enfer, est revêtu dans *Anhelli* d'une illusion étrange, splendide et terrible, horrible tout ensemble et ravissante (2).»

(1) 10 juillet 1838.

(2) Voici une autre appréciation de Krasinski, dans une lettre datée de Venise, 1838, à son ami Constantin Gaszynski : « As-tu lu le nouveau poème de Slowacki, *Anhelli ?* C'est un ouvrage artistement travaillé. Le style en est clair, transparent comme le

« Quand Slowacki mourut, quand on s'occupait des funérailles, le même Krasinski écrivait à l'un des organisateurs : « Inscrivez sur sa tombe : *A l'auteur d'Anhelli*, ces seuls mots suffiront pour lui assurer une gloire durable dans l'avenir. » — Ce poëme en prose biblique, d'un style admirable de limpidité, mais fantastique et rempli de symboles, a besoin qu'on le médite pour être compris.

« Dans une lettre de Slowacki à Constantin Gaszynski, le poète donne à son ami des conseils pour la publication d'une traduction française d'*Anhelli*. — « La meilleure voie, dit-il, serait d'arriver par « Chopin à Mme Sand et par Mme Sand à la *Revue* « *des Deux-Mondes*. Une fois imprimée là, on « pourrait ensuite en faire un tirage à part. Peut-« être d'ailleurs ce petit ouvrage plairait-il à Mme Sand « qui a des nerfs composés de sept cordes. » — « Quant aux notes, ajoutait Slowacki, elles seraient « rédigées de façon à être en même temps une « critique de l'œuvre. *Anhelli* exige un commen-« taire, comme Dante; je l'ai, en effet, écrit de

cristal ; la pensée en est vraie. Anhelli, c'est une génération qui se flétrit dans les larmes, dans les douleurs, dans les vains désirs, et qui meurt à la veille du jour où ses désirs allaient être accomplis.

« Cet Anhelli si seul, si abandonné, témoin solitaire de la mort de tous les siens, est un symbole parfaitement exact de notre destinée... Après cette lecture, je suis tombé dans une sorte de sommeil magnétique et j'ai rêvé à toutes les étoiles, à toutes les lumières qui remplissent ce livre ; étoiles et lumières telles que nous n'en connaissons pas, semblables à celles qui éclaireraient le néant, si l'on pouvait concevoir le monde du néant. »

« parti pris d'une manière concise, avec une grande « économie de détail. Par conséquent, tout paraî- « tra pâle à qui ne travaillera pas de sa propre ima- « gination sur chaque phrase d'*Anhelli*. Or, la « littérature actuelle erre précisément en ceci : « qu'elle s'étend sur tout avec beaucoup de com- « plaisance et sème de tous côtés de faux diamants. « L'imagination des lecteurs est devenue ainsi bla- « sée et paresseuse (1). »

« Livrons à notre imagination ce poème sec et bref; il la fécondera et devant nos yeux fera monter, dans un brouillard diaphane, des cauchemars et des rêves illuminés, d'autant plus poignants que nous y retrouverons quelque chose de notre âme.

« Dans *Anhelli*, le poète appelle « Sibérie » la France, la Pologne et l'horrible empire des neiges et des glaces lui-même. En exil, au bagne ou dans la patrie tyrannisée, partout, c'est « l'enfer » ; hors du sol natal *libre*, il n'y a que misère et douleur. Ainsi, Slowacki unifia les souffrances des émigrés, des déportés et des sédentaires.

« Un *Schaman* (2) remplace le Virgile du Dante.

(1) Lettre inédite, obligeamment communiquée par M. Ladislas Mickiewicz, fils du grand poète.

(2) « Les Schamans sont, dit un auteur anonyme polonais, doués d'une organisation particulière. Parmi les enfants on reconnaît les Schamans futurs : ils sont tristes, ils fuient la société des hommes, aiment errer dans les steppes et vivre avec la nature, avec Dieu. Ces hommes sont les seuls organes des inspirations d'en haut, les seuls

Il s'est approché d'une troupe d'exilés, lui a offert le secours de sa sagesse et de son amour, et s'est aperçu de leur faiblesse morale. Il se dit alors :

« Je choisirai l'un d'eux, je l'aimerai comme un fils, et en mourant je lui remettrai mon fardeau, trop lourd pour les forces des autres, afin qu'en lui soit la rédemption de tous.

« Et je lui ferai voir tous les malheurs de cette contrée, et ensuite je le laisserai seul dans une grande obscurité, avec le poids de ses pensées et de ses tristesses sur le cœur. »

« Il appelle Anhelli, verse « en lui l'amour sincère des hommes et l'esprit de charité ».

« Puis, se retournant vers la foule, il dit ces mots : « Je m'en irai avec ce jeune homme ; je lui montrerai beaucoup de choses douloureuses, et vous resterez seuls pour apprendre comment on supporte la faim, la misère et la tristesse.

« Mais ne perdez pas l'espérance, car l'espérance passera de vous aux futures générations et les soutiendra ; tandis que, si elle meurt en vous, les futures générations seront frappées de mort.

. . . .

« Je vous dis donc : ayez confiance, non pas pour demain, mais pour le jour qui sera le lendemain de votre mort.

dépositaires des connaissances morales ; ils représentent la vie morale parmi les Sibériaques. » (Mickiewicz, *Littérature slave.*)

« Car le lendemain est dur pendant la vie, mieux vaut le lendemain de la mort, encore que ne pensent ainsi ni les hommes lâches ni les faibles cœurs. »

« Une nuit, le Schaman et Anhelli partent, à la lueur des étoiles. Nous sommes transportés en Pologne, et nous assistons à l'œuvre corruptrice des vainqueurs sur les enfants de ceux qu'ils ont chassés de leurs foyers.

« Au milieu de la troupe enfantine se tenait un pope assis sur un cheval tartare, ayant, pendus à sa selle, deux paniers remplis de pain.

« Le pope se mit à endoctriner ces petits enfants selon la foi nouvelle, et selon le nouveau catéchisme russe (1).

« Il faisait à ces enfants des questions sacrilèges, et les pauvres petits répondaient en souriant, car il avait, suspendus à sa selle des paniers remplis de pain, et pouvait les nourrir ; or, ils avaient faim.

« Alors, se retournant vers Anhelli : « Dis-moi, s'écria le Schaman, n'a-t-il point passé toute mesure ce prêtre qui sème le mauvais grain et ternit la pureté de ces jeunes âmes ?

« Regarde, ils ont déjà oublié de pleurer leurs mères, et ils font fête au pain comme de petits chiens affamés, aboyant des blasphèmes contre la foi. »

(1) Fameux catéchisme de 1833, publié par ordre de Nicolas Ier le tsar y est assimilé à Dieu même.

« Le Schaman punit le corrupteur, que le feu du ciel enflamme, et comme les enfants ont peur, le vieillard les rassure :

« Le feu vous a effrayés comme des colombes endormies, mais c'est que vous dormiez dans une maison incendiée, et vos jeunes corps sont déjà flétris. »

« Et ces enfants tendaient vers le vieillard leurs petites mains, en criant : « Vieillard, prends-nous avec toi ! »

« Le Schaman leur répondit : « Où donc vous emmener? Sachez que je m'avance sur la route de la mort, voulez-vous que je vous prenne et vous cache sous mon manteau, et que je vous répande tous devant le Seigneur Dieu? »

« Les petits enfants s'écrièrent : « Prends-nous et emmène-nous par les grandes routes jusqu'auprès de nos mères! »

« Et tous se mirent à crier avec un grand orgueil : « Nous sommes Polonais! Reconduis-nous dans la patrie et vers nos mères! » — Si bien que le Schaman se mit à pleurer tout en souriant...

« Et il ne pouvait partir, car un enfant s'était endormi sur son manteau, tandis qu'il parlait. »

« Le Schaman et Anhelli poursuivent leur pénible voyage. Ils arrivent un jour près d'une tribu sur laquelle régnait le vieillard, et qu'il avait abandonnée

pour secourir les exilés polonais. Les femmes se plaignent de cet abandon, qui les a fait douter des choses de la religion et de l'existence de l'âme. « Voulez-vous donc, dit le Schaman, voir une âme de vos propres yeux? — Oui, oui! montre-nous cela! » s'écrient les enfants et les femmes. Et le vieillard fait sortir l'âme du corps d'Anhelli; c'est « un esprit d'une éclatante beauté, orné de mille couleurs et portant des ailes blanches sur ses épaules ».

« Se voyant libre, cet ange se dirigea vers l'onde, et le long de la colonne lumineuse qui venait de la lune, il s'en allait vers le midi.

« Comme il s'était déjà avancé jusqu'au milieu du lac, le Schaman ordonna à un enfant de rappeler l'âme pour qu'elle revînt.

« L'esprit brillant regarda autour de lui en entendant la voix de l'enfant, et revint paresseusement le long de la vague dorée, en y traînant les extrémités de ses ailes détendues par la tristesse.

« Lorsque le Schaman lui ordonna d'entrer dans le corps de l'homme, il gémit comme une harpe brisée, et fit un mouvement d'horreur; mais il obéit. »

« Anhelli, réveillé, demande : « Qu'a donc fait mon âme une fois libre?

« Le Schaman lui répondit : « Elle a suivi cette route dorée que la lune trace sur l'eau, et elle se

sauvait de ce côté, comme un homme qui se presse. »

« A ces mots, Anhelli baissa la tête, et, tout pensif, il se mit à pleurer, en disant : « Oui, elle voulait retourner dans la patrie... »

« Après avoir passé dans la Sibérie proprement dite, nous retournons au milieu de l'émigration, pour assister à ses regrettables divisions. Les rivalités entre réfugiés polonais n'y sont pas motivées par les passions qui séparent ordinairement les hommes. Une haute vertu est la seule cause de tout le mal : uniquement préoccupés de relever leur patrie, les émigrés se querellent sur les moyens les plus propres à aboutir rapidement à cette restauration. Ces adversaires visent au même but, mais leur ardeur les amène à se combattre.

« Anhelli et son guide apparaissent au moment où le sang vient de couler, où trois champions « se sont offerts à la mort ». C'est là que se place une des scènes les plus émouvantes. Dans le cimetière des exilés, où le Schaman est allé ensevelir les trois corps raidis et glacés, Anhelli voit un ange « semblable à la femme qu'il aimait de toute son âme, étant encore enfant ».

« J'étais près d'elle comme un oiseau apprivoisé, mais timide ; et je n'ai même pas pris un baiser sur ses lèvres de corail, encore que je fusse près d'elle ;

je dis près comme une colombe perchée sur le bras de la jeune fille.

« Aujourd'hui, tout cela n'est plus qu'un rêve. Un ciel de saphir et des étoiles blanches me regardent de là-haut; sont-ce les mêmes qui m'ont vu jeune et heureux?

« Qu'attend donc l'aquilon qui doit m'enlever de cette terre, et me porter dans le pays du silence (1)? »

« Le Schaman lui révèle le nom de l'ange; c'est Eloa (2); elle veille sur les sépultures. Mais un esprit se dresse.

« Et il dit à grand courroux : « Vous êtes venu troubler les morts. N'est-ce donc pas assez pour les cadavres d'avoir au-dessus d'eux l'ouragan... et l'oubli? »

« Anhelli implore son pardon et l'esprit disparaît sous la neige. Le jeune homme s'élance derrière lui en criant : « Dis-moi les noms des hommes qui reposent ici près de toi! » — Une voix sort de dessous terre et prononce « une longue suite de noms déjà oubliés ». Notre imagination doit travailler, pour se représenter ce que peut ressentir le héros, dans ce cimetière empli de morts incon-

(1) C'est la phrase de *René :* « Levez-vous, orages, qui devez m'emporter dans la nuit éternelle. »

(2) Eloa, personnage emprunté à Alfred de Vigny, rappelle ici l'unique amante de Slowacki.

nus. Il ne s'est rappelé que de son enfance et de l'ange qui l'illumina; cette voix souterraine lui montre tout le néant du tombeau. Qu'il vienne cet aquilon que tout à l'heure tu invoquais, en proie au désespoir; « dans le pays du silence » rien ne te troublera plus, Anhelli. Emotions et douleurs, tout sera bien mort avec toi, jusqu'à ton nom évocateur de misère et de larmes; il ne subsistera sur ce néant et cet oubli qu'un peu d'amour, dans le flottement de tes vieux rêves : Eloa passera sur ta tête, léger séraphin, et veillera sur tes os poudreux.

« La mort du Schaman et le départ du jeune homme avec Ellenaï, — criminelle repentie, — le dévouement attendri dc cette pécheresse et sa fin pleine de douceur et de calme; la fuite des démons qui voulaient emporter son beau corps et que chasse une rose miraculeuse, tout va droit à notre cœur, nous émeut et nous émerveille.

« Après la mort d'Ellenaï, seul dans sa hutte de glace, Anhelli gémit. A deux anges qui viennent le visiter, il conte ses origines épouvantables, et, emporté par le chagrin, dit en terminant : « J'ai telle tristesse au cœur que la lumière céleste de l'autre vie me sera importune; je fais fi de l'éternité, je suis épuisé, je veux m'endormir. » — « Au nom du ciel, lui répondent les anges, nous t'avertissons que dans quelques heures tu mourras...

ainsi, sois plus tranquille. » — Résigné, Anhelli courbe la tête et rêve aux mystères de l'avenir.

« Dans le ciel qu'enflamme un soleil de feu passent des mouettes gémissantes. « Nous volons vers ta patrie! disent-elles à l'homme. Nous donnes-tu commission de saluer quelqu'un? ou de nous arrêter sur quelque maison chère à ton cœur, pour y chanter dans la nuit un hymne plein de tristesse? Pour y réveiller ta mère ou quelqu'un de tes proches, afin qu'ils se mettent à pleurer d'épouvante dans les ténèbres, en pensant au fils qu'a dévoré le pays des tombeaux, au frère qu'a englouti le malheur? » Le cœur d'Anhelli éclate, il tombe, et sous le soleil qui décline dans un ciel de saphir où montent les oiseaux, « comme des guirlandes de roses blanches », le héros meurt de désespoir. Et l'aurore, une aurore magnifique, « un incendie de nuages », paraît. Eloa est assise au-dessus du corps d'Anhelli...

« De l'horizon, un cavalier s'élance en tourbillon, portant un étendard sur lequel trois lettres brillent (1); il annonce la victoire, la résurrection; il crie : « Debout! quiconque a une âme! Debout, il est temps de vivre pour les hommes forts! » — « Cavalier, répond Eloa, ne le réveille pas, car il dort. Il était destiné au sacrifice, au sacrifice même de son cœur. Cavalier, vole plus loin, ne le réveille

(1) *Lud*, peuple.

pas... Je suis cause en partie que son cœur n'était ni si pur qu'une source cristalline, ni si parfumé que le lis du printemps. Son corps m'appartient et ce cœur était à moi. Cavalier! ton cheval frappe du pied, continue ta course!... » Le cavalier part au galop et la belle Eloa se réjouit en voyant que, déjà, repose Anhelli.

« Le Schaman avait-il dit vrai et le lendemain de la mort du héros fut-il radieux? Anhelli ne se serait-il point réjoui davantage en apercevant, de son regard humain et non des yeux de son âme, cette aurore de délivrance? Ne cherchons pas à approfondir un tel mystère. Le cher visage de l'ange est penché sur ce cadavre; peut-être sait-il que la félicité parfaite n'existe qu'au delà de ce monde, loin de cette terre où notre sort n'est jamais fixé, où les plus lourds chagrins succèdent à l'enivrement du triomphe...

Le voyage en Orient.

« C'est après avoir composé ce chef-d'œuvre que Slowacki passa en Italie, pour y rejoindre des parents de sa mère. Il visita Sorrente et Naples, — où il se lia avec Sig. Krasinski, — puis il partit vers l'Orient.

« En Grèce, le poëte fut tout d'abord séduit par

les paysages évocateurs des premières conceptions humaines de la beauté, mais il ne put en séparer les autres souvenirs, ceux des luttes héroïques, de la décadence et de l'asservissement, et sous la légèreté de rythme, sous la grâce des dizains du *Voyage en Grèce*, on trouve la blessure qui ne guérira point, la douleur dont le spectre noir émerge des lauriers-roses et tache le plus beau ciel. Dans cette atmosphère embaumée, parmi ces rayons de lumière qui ressemblent à des cordes d'or, des cordes de la harpe d'Homère, la plaie devient plus cuisante ; pour la rafraîchir il faudrait un vent d'orage et des larmes.

« Le cœur de Slowacki saigne de honte et de remords, quand il songe aux héros grecs, à ce Léonidas

Nu comme un immortel sculpté par Phidias,

lui, fils du pays dont les guerriers survivent à la défaite, lui, qui, dans le malheur, porte une ceinture aux plis d'or. Il s'emporte, il en arrive au blasphème, à la malédiction.

« Il quitta bientôt la Grèce pour l'Egypte, où il visita les Pyramides et les ruines de Thèbes. Dans un couvent du Liban, il composa son chef-d'œuvre oriental, *la Peste au désert*, qui lui fut inspiré par la quarantaine qu'il dut subir à El-Arish. C'est un incomparable tableau de la souffrance morale, où le désespoir ne provoque aucune agitation, mais

reste silencieux et calme, sans bornes apparentes, comme le désert au milieu duquel il est né.

« De retour en Italie, Slowacki s'y fixa pour un an. Florence le retint. « Je vais parfois à l'église *Santa Croce*, lisons-nous dans une lettre du poëte, et je m'arrête devant le monument de Dante : sa statue sombre me regarde d'en haut et semble m'adresser des paroles d'inspiration... Ma promenade favorite à la lueur de la lune est un des côtés de la cathédrale. Souvent, je me dis que Dante errait jadis rêveur sur ces mêmes pierres. » Sous l'impression de ces souvenirs, le voyageur écrivit un poëme original, *l'Enfer de Dantyszek*, tout animé de sentiment polonais.

« L'année suivante, à Paris, furent publiés, avec *Anhelli*, les *Trois poèmes* qui comprennent *la Peste au désert*, *Venceslas*, *En Suisse*. Ce dernier avait été composé à Veytaux, en 1835, après quelques jours de bonheur. On y trouve, fériquement évoquées, toutes les images qu'éveille en l'esprit ce mot de *Suisse ;* c'est, parmi les pics superbes, les cascades sautillantes, les gracieux paysages et les lacs limpides, une tendre idylle que vient briser la mort. Nous ne pouvons que dire, avec Sigismond Krasinski : « C'est si merveilleusement pastoral et tragique tout ensemble, si abstrait et en même temps si réel que je ne connais rien de pareil dans aucune langue sur l'*amour rêvé...* »

« Revenu à Paris, Slowacki imprime *Balladyna*, qu'il avait composée en Italie. C'est une tragédie fantastique, ballade animée, d'accent simple, mais compliquée d'interventions surnaturelles, des fantaisies folles de sylphes et de nymphes. C'est une légende populaire rapportée par un conteur de génie. Balladyna, ambitieuse et criminelle, efface Lady Macbeth. Mais ce que surtout nous devons dégager, c'est l'hymne qui monte de cette œuvre, c'est la symphonie puissante qu'y jouent toutes les voix de la nature, clarifiées au travers de la harpe du poëte. On y reconnaît les chansons naïves, les traditions antiques du pays natal; ici encore, Slowacki s'est souvenu de la vallée, des forêts que peuplaient ses rêves, au temps de ses amours enfantines. Nous devons marquer cet attachement à la terre lointaine, aux bruits et aux parfums qui s'en élevaient.

Des ailes d'or de la gloire aux ailes noires de la mort.

« Mickiewicz, qu'on a vu, à Weimar, humble pèlerin et modeste héros, était devenu, à Paris, le Gœthe des Polonais exilés. Il gravit sa chaire du Collège de France avec l'allure d'un prophète; on le proclama l'oracle de l'émigration. Pourtant, Slowacki pouvait prétendre aussi à quelques lauriers; mais la critique lui était toujours hostile.

« Au banquet offert à Mickiewicz, après sa première et triomphale leçon, le poëte dédaigné se leva, et ce génie de trente et un ans mit à nu son orgueil blessé. Il commença par faire l'éloge de l'auteur des *Aïeux* et s'inclina devant lui ; puis, détournant son regard des convives, qui n'admettaient point qu'on pût rivaliser avec celui qu'ils fêtaient ce soir-là, Slowacki laissa monter à ses lèvres l'amertume qui débordait de son cœur. Son improvisation fut admirable d'enthousiasme et d'élévation, — ses adversaires le reconnurent. Il se plaignit d'une indifférence obstinée, de l'exclusivisme de Mickiewicz. — A son tour, « l'oracle » se dressa. Quelques-uns disent que sa poésie fut inférieure quand il expliqua sa popularité, et, s'adressant à Slowacki, s'écria : « Sachez que pour le poëte il n'y a qu'une route : chercher l'inspiration dans son cœur et tendre vers Dieu. » Pour atténuer ce trait brutal, il lui fit quelques compliments et lui parla de sa mère. Et l'autre en fut adouci. Mais lorsque les admirateurs de Mickiewicz demandèrent à Slowacki de lui présenter une coupe d'argent, en souvenir de ce banquet, le poëte blessé crut à une humiliation et refusa sèchement.

« On lui en garda rancune et les journaux expliquèrent à son désavantage la soirée fameuse. On attaqua violemment ses ouvrages et ceux de son ami Krasinski. Le 29 avril 1841, dans le journal

le Trois Mai, Slowacki fit paraître une réplique juste et modérée. Mickiewicz resta silencieux ; la rupture sembla définitive.

« C'est alors que furent publiés les cinq premiers chants de *Beniowski, poème par Jules Slowacki*. Comme dans le *Don Juan* de Byron, la *Namouna* et le *Mardoche* de Musset, l'auteur, avec une belle hardiesse, tournait autour de son sujet, se livrant à des digressions agressives, pour le besoin desquelles il pliait son vers à sa volonté. De ci, de là, il lançait des traits à ses adversaires, les poursuivant avec vivacité, les jetant à bas de leur piédestal. Grisé par son ardeur, il défia Mickiewicz et termina par cet apostrophe hautaine : « Et ceux qui se disent ainsi adieu ne sont pas deux ennemis, mais deux dieux régnant chacun dans sa sphère. » — On prit garde, désormais, à cet audacieux poëte qui venait de monter à l'assaut de la gloire et s'était emparé de ses vastes ailes.

« Soudain, son azur se voila de brume ; il parvint à cet endroit des cieux où la terre disparaît, où tout n'est plus que vide, seulement étoilé d'astres lointains. André Towianski, le redoutable « magnétiseur », l'avait entraîné dans le mysticisme. Il abandonna ses œuvres ébauchées, écrivit à la hâte deux drames bizarres. La fatale influence le rendit cependant plus modeste, éteignit son irritation et lui fit tendre la main à Mickiewicz ; mais elle fut

cause qu'un désaccord le sépara de l'affectueux Krasinski. Ce dernier, délicat aristocrate et profond croyant, repoussait les moyens insurrectionnels pour relever la Pologne; il espérait tout de la prière et du perfectionnement moral. Il était opposé à la politique démocratique et transformait trop aisément les démocrates en démagogues. Slowacki le railla, mais les massacres de Galicie, fomentés par Metternich, semblèrent justifier les craintes du poëte noble, qui répondit avec éloquence. Enfin Slowacki se sépara de la secte towaniste dès qu'il vit son chef s'humilier devant le tsar Nicolas Ier.

« Mais le théosophe lithuanien l'avait trop fortement impressionné pour qu'il pût entièrement se délivrer de son influence. On la retrouve dans le dernier ouvrage du poëte, *le Roi Esprit :* c'est l'âme éternelle de la Pologne transmise de roi en roi, et qui remplace l'âme humaine des monarques pour les rendre vraiment dignes de leur mission. Cette œuvre colossale ne fut point achevée, mais sa conception doit vous être familière : c'est que, — pour employer la formule d'un de vos écrivains, Maurice Barrès, — « toute la suite des descendants ne fait qu'un même être ». Ici, et malgré les changements de dynasties qui interrompent la descendance, c'est tout de même une ligne de princes qui se continue et dont la tâche est unique;

ces rois ont le devoir de maintenir la nationalité polonaise, de veiller sur son patrimoine. Pour moins lourdes que soient les obligations d'un homme ordinaire, elles sont pourtant identiques.

« Dans sa poitrine affaiblie, Slowacki sentait battre plus vivement son cœur ; c'est le présage des maladies lentes et mortelles chez les tempéraments nerveux. Son agitation tomba, et, comme il n'avait point de haine, il oublia ses emportements : sa bonté, ses amours seulement subsistèrent. Et d'abord, il voulut revoir sa mère, la serrer entre ses bras, épancher enfin cette affection profonde qui ne se traduit pas en paroles et qu'un génie même ne peut exprimer qu'en caresses infinies.

« C'est à Carlsbad qu'il devait la rencontrer, mais la révolution de février 1848 contraria ce projet. Et puis, la Pologne secouait ses chaînes et ses fils se préparaient à les rompre. Le poëte partit pour Posen ; il voulait se jeter dans la mêlée, combattre en soldat pour cette patrie qu'il avait chantée toute sa vie. L'action cessa trop vite et Slowacki dut retourner jusqu'à Breslau, d'où il écrivit à sa mère de venir le rejoindre. Après la défaite, il avait tant besoin d'amour maternel ! Pendant huit jours bénis il s'en réconforta. La main brutale des policiers brisa la bonne étreinte, et l'agonie de Slowacki en fut hâtée.

« A Paris, tout tumulte s'apaisa, le poëte entrevit le ciel, le vrai ciel où, déjà, s'était réfugié son esprit. Son visage devint d'une idéale beauté, avec des yeux comme seuls en ont ceux que la Mort approche avec respect et dont la fin sera calme. Sa voix attendrie filtrait au travers d'un sourire très doux, pour ne prononcer que des mots d'amour et de fraternité. Cet homme angélisé ne songeait plus qu'à retrouver un endroit de son pays natal. Il désirait le revoir au printemps, égayé par ses joyaux naturels et le chant des nids, sous un beau ciel clair ; il semblait vouloir assister une fois encore à l'épanouissement des fleurs et mourir sous le charme d'une harmonie parfumée. Hélas ! il expira loin de sa patrie et de sa mère désolée, sur la terre d'exil, au milieu de quelques amis (3 avril 1849).

« Avec sa fougue admirable, ses emportements subits, son amour de la gloire, Slowacki est un Polonais modèle, qui pousserait à l'exagération ses défauts et ses vertus, afin de les rendre plus saillants. L'examen d'une existence aussi pleine d'agitation et de labeur enlève la faculté de résumer, de préciser nos sensations. Nous ne pouvons que mettre en lumière les principaux points sur lesquels nous devons longuement méditer.

« Dans *Kordian* et dans *Anhelli* on constate la

puissance d'inspiration que donnent au poëte quelques tombeaux entr'ouverts. *La Terre et les Morts*, voilà le centre des poëmes nationaux. Remarquons l'insistance de Slowacki à rappeler que ceux qu'il invoque sont bien des cadavres, des cendres inanimées : c'est pour que l'on sache bien que la source de force, de vie à laquelle il puise jaillit des disparus. Des trésors d'énergie reposent dans les sépultures. La patrie n'est point morte, on n'a qu'à se pencher sur son vaste cercueil pour recevoir la puissance de l'en faire surgir.

« Nous avons vu combien la douleur vraie donne de beauté aux chants les plus désespérés. Slowacki, touchant poëte au pays de ses rêves, quand il berçait, sur un rythme byronien, ses chagrins d'enfant, devint sublime dès qu'il se préoccupa surtout des maux de sa patrie. La maladie morale du dix-neuvième siècle, dont il souffrit, comme tous ses contemporains, n'est plus seulement, chez lui, l'inquiétude d'un adolescent qui se trouve au milieu d'une société bouleversée, dont l'avenir est incertain ; elle s'aggrave et s'ennoblit de hautes pensées nationales. S'il s'écrie : « Qu'attend donc l'aquilon qui doit m'enlever de cette terre et me porter dans le pays du silence? », ce n'est point uniquement au souvenir d'amours brisées, c'est aussi parce qu'il vient d'assister au martyre de sa nation, en traversant un immense enfer moral.

D'ailleurs, le doute bientôt disparaît; il ne demeure que l'indestructible espérance. La résurrection succède aux supplices.

« Je ne laisse ici-bas nul héritier, ni pour mon luth, ni pour mon nom », a dit le poète dans son *Testament.* Mais la Pologne, sa mère, les a recueillis pour en faire un fleuron de sa couronne, où les palmes d'or se mêlent aux épines ensanglantées. « Ce nom passera comme un éclair et pour nos descendants ne sera qu'un son vide », ajoutait Slowacki. Tu dois savoir aujourd'hui, douloureux immortel, qu'il est au cœur de tous les Polonais.

Le poëte anonyme

« La fin adoucie de Slowacki me sert heureusement de transition pour parler du plus paisible des poëtes polonais, et nous pouvons, sans que le bond soit trop sensible, quitter l'orgueilleux auteur de *Kordian* et aborder l'homme dont l'humilité fut si profonde et la conscience si sévère qu'il ne voulut point signer les chefs-d'œuvre qu'il produisit.

« Le « poëte anonyme » appartenait à la plus ancienne noblesse de Pologne. Son grand-père avait été maréchal de la Confédération de Bar, de cet héroïque soulèvement que ne sut point diriger votre ambitieux Dumouriez et dont le principal chef, Casimir Pulawski, après cinq années de lutte,

alla rejoindre Lafayette en Amérique et fut tué au siège de Savannah.

« Le père du « poëte anonyme » servit la France, devint général de division, et, à la mort de Poniatowski, reçut le commandement de l'armée polonaise. Il était aide-de-camp de Napoléon quand son fils naquit, le 9 février 1812, à Paris, boulevard Montmartre, n° 10. L'empereur des Français lui-même tint l'enfant sur les fonts baptismaux. Parmi les rayons d'or d'une gloire au déclin, celui qui, toute sa vie, devait s'entourer d'ombre et de silence, ouvrit les yeux sur le monde.

« Après 1815, le brillant officier polonais, comme tant de maréchaux vaniteux, oublia les aigles vaincues. Les uns passaient aux Bourbons ; il fut plus vil et se soumit au tsar. On le nomma sénateur, il accepta toutes les faveurs de la Russie. Mais son nom était encore illustre, il avait vaillamment combattu et on le prit pour un honnête homme ne cédant qu'à la force des choses.

« Pendant ce temps son fils, élève au lycée de Varsovie, écrivait de médiocres romans, sous l'inspiration de Walter Scott. En 1828, un événement se produisit, qui devait précipiter le père dans la boue et lancer le fils vers les cieux.

« Une conspiration qui avait pour objet de rétablir l'Etat polonais fut découverte à Varsovie. Les conjurés étant presque tous nobles, ils furent jugés par

le Sénat. La fureur du tsar Nicolas n'intimida point le tribunal ; un seul juge vota la culpabilité : le père du poëte anonyme. Le président du Sénat, vieillard qu'avaient brisé les émotions du procès, tomba foudroyé, dès qu'il eut prononcé l'acquittement des accusés. Pendant les silencieuses funérailles, au milieu du peuple qui devinait l'exaspération de l'Empereur et qui contenait sa joie, des étudiants aperçurent le « poëte anonyme » et l'outragèrent. Le jeune homme sentit peser sur lui l'indignation qu'avait soulevée son père, à ce moment réfugié derrière les baïonnettes russes. Le lendemain même il quitta Varsovie, se dirigeant vers Genève.

« Dès qu'il connut l'âpreté de l'exil, il médita sur sa triste destinée et ses sentiments prirent de l'ampleur. Le lycéen riche et « distingué » qui écrivait des romans sur la Guerre de Trente ans disparaît. La douleur en a fait un homme qui hésite à reconnaître l'étendue de son infortune. Il s'y résout cependant et précise son martyre. Là-bas, c'est la terre natale, c'est la patrie morcelée, ensanglantée, c'est la Mère de tout Polonais, qui souffre en chacun de ses enfants ; mais, là-bas aussi, c'est le père qu'on doit aimer et respecter, même après la trahison, quand les victimes tendent leurs bras enchaînés pour le maudire. Sentez-vous l'horreur

d'une telle situation? Se trouver entre deux amours, deux devoirs également sacrés, désormais inconciliables, et se savoir marqué d'une souillure indélébile, quoi qu'on fasse !

« L'exilé laissa son cœur, symbole des amours terrestres, à son père déshonoré, mais à sa patrie, à la Mère douloureuse et sainte, il légua son âme. Il se jura de consacrer sa vie tout entière à la cause polonaise, et, craignant qu'un nom détesté ne nuisît à son œuvre, il s'entoura d'ombre et ne signa point ses poëmes. Pour savoir qui chantait ainsi, il faudrait d'abord écouter cette voix harmonieuse et vibrante d'adoration pour la Pologne. L'exilé pensa qu'on serait peut-être arrêté par tant de lumière et d'amour, ou bien que, le nom découvert, on aurait un peu d'indulgence et que le poëte ferait pardonner au soldat.

« Ce héros s'appelait Sigismond Krasinski.

« L'heure n'était pas encore venue où le poëte pourrait entreprendre sa mission. Il avait encore à supporter de violentes douleurs.

« Sigismond se recueillait sous le ciel d'Italie quand éclata la révolution du 29 novembre 1830. Il sentit que l'effort était suprême et il partit pour la Pologne. En route, il apprit les premiers succès et l'enthousiasme des insurgés, mais, comme il arrivait, son père passa devant lui. Le peuple traînait un

général à la potence ; le voyageur le reconnut et son cœur se glaça.

« Celui qu'on menait à la mort tomba sur les genoux. Les yeux levés, il jura de défendre sa patrie, et la foule, émue, lâcha sa proie. Quelques instants après, le condamné s'enfuyait de Varsovie... Il y rentra plus tard, foulant les ruines et les cadavres, au milieu de l'état-major russe.

« Le poëte, accablé, frémissant, n'avait pas osé franchir les frontières de sa patrie. Son père l'appela, pour lui ordonner de se rendre à Saint-Pétersbourg, — et l'enfant obéit. Le tsar fit au jeune homme les promesses et les offres les plus séduisantes, mais le Polonais demeura ferme et impassible. Nicolas, impatienté, dit enfin :

— Il n'y a plus de Pologne ; il s'agit d'être Russe ; que voulez-vous que je fasse en votre faveur ?

— Sire, permettez-moi de changer de nom, répondit Krasinski.

« L'empereur sortit, exaspéré.

« Dans *la Tentation*, le poëte raconta cette entrevue. Des étudiants de Vilna imprimèrent ce récit, dont le succès fut si considérable qu'une partie de la jeunesse lithuanienne s'achemina vers la Sibérie...

« Krasinski parvint à obtenir un passeport et retourna en exil. Il allait composer ses chefs-d'œuvre.

Iridion.

« Un critique allemand, parlant d'*Iridion*, a dit : « C'est un monde antique taillé dans le marbre de Paros par la main de Michel-Ange. » On y assiste à la lutte gigantesque d'un individu contre l'empire romain d'Héliogabale.

« Iridion, fils d'un Grec et d'une Barbare, porte en lui la haine de tous ceux que Rome a réduits à l'esclavage. Le but de son existence est l'anéantissement de cette puissance maudite. Pour y parvenir, il n'hésite pas à sacrifier sa sœur, la touchante Elsinoë, qu'il livre à César : — « Tu le sais, dit-il à la jeune fille en larmes, tu le sais, tu n'es plus ma sœur, mon Elsinoë aux cheveux dorés, l'espoir de notre maison, le trésor de mon cœur ! Tu es la victime expiatoire de la honte de tes pères et de la souffrance de milliers de nations ! » Avec toutes les perfidies dont sait user la femme, elle terrorise Héliogabale et le convainc que, seul, Iridion peut le protéger et le sauver des multiples dangers qui le menacent.

« Le Grec, devenu favori de César, est merveilleux d'habileté, de ruse et de finesse. Il excite et flatte tour à tour la peur, les sens, l'amour-propre et la vanité de l'Empereur; il s'applique à lui démontrer que Rome, Rome entière, veut sa perte, et, laissant percer sa haine, s'écrie : — « Si tu ne par-

viens pas à la tuer, malheur à toi, enfant qu'enserrent déjà les bras du géant! Eveille en toi une volonté ferme, appelle au combat le monde entier, deviens ce que quelques héros seulement ont osé être, *deviens destructeur!* »

« Il enthousiasme, par sa magnifique éloquence, le faible et fiévreux Héliogabale...

« Le palais d'Iridion est l'asile de tous ceux que Rome a humiliés : les barbares, les esclaves, les derniers descendants des vieux patriciens. Un Scipion, réduit à l'état de gladiateur, se livre au Grec. Les Nazaréens seulement repoussent toute idée de vengeance. C'est en vain qu'Iridion est allé au milieu d'eux, qu'il s'est fait baptiser, qu'il a tenté, par ses discours ardents, de les entraîner contre ceux qui ont crucifié Jésus; toujours on lui a répondu : « Pardonne. — Oublie. — Amour au meurtrier ! »

« Masinissa, qui représente ici l'esprit du Mal, conseille à Iridion de séduire « une vierge parmi toutes ces vierges qui se fanent et se meurent au milieu des prières et des jeûnes ». L'insensible Iridion a été touché par les charmes et la vertu d'une vierge chrétienne, il hésite, et l'implacable Masinissa s'écrie : — « Votre mortel ennemi a tout prévu et il a mis dans votre poitrine un cœur, — une crainte, — une illusion, que vous caressez comme des esclaves qui ont accepté la honte ! »

13

Et le vieillard proclame que, Rome détruite, une autre Rome se dressera et qu'il faudra l'abattre; Iridion n'est pas seulement un homme se ruant contre une ville abhorrée, c'est un esprit qui sera éternellement en lutte avec l'univers. — « Oh! gémit le Grec, ce sera donc sans fin ! » Et pour la première fois accessible au désespoir parce qu'il est tourmenté par l'amour, il en arrive à appeler la mort. Il regarde son poignard, mais il doute encore et s'écrie : — « Quelle angoisse endure celui qui ne peut pas mourir, qui agonise éternellement et ne finit jamais ! » Ce n'est qu'en apercevant la statue de son père qu'il se redresse, car il songe à sa patrie : — « Malheureuse Hellade! ah! tu me rendras le calme et la vie, quand tu me serreras sur ton cœur maternel ! » Il ne s'agit pour lui que de la venger.

« Alexandre Sévère, frère d'Héliogabale, aspire à le remplacer sur le trône. Il est chrétien; sa foi est sincère; il veut triompher sans violence. Tandis qu'il se soumet à la discipline religieuse, Iridion se révolte. Qu'importe au Grec une victoire au delà de ce monde, il veut « une base terrestre à ses actions ». L'évêque Victor l' « écoute avec douleur » et lui répond que « non seulement dans les cieux, mais encore dans cette vallée de douleur, l'amour finira par triompher ». L'apôtre se retire et la

vierge, Cornélia, s'approche d'Iridion. Ici se place la scène de la séduction, qui est admirable, et qui se termine par la chute de la jeune fille.

« L'évêque retient pourtant les fidèles prêts à suivre Cornélia, qui, dans son exaltation mystique, parcourt les catacombes en appelant les chrétiens aux armes. Les troupes d'Iridion sont vaincues. Sa sœur, Elsinoë, s'est elle-même percée d'un poignard au moment où les partisans d'Alexandre ont envahi le palais. Le nouvel empereur envoie au Grec un vieux conseiller, Ulpianus, pour lui demander sa soumission, mais Iridion reste fier et dédaigneux : — « Votre majesté date d'hier et mon crime est vieux comme l'amour de la liberté, » répond-il à l'émissaire. Le dialogue continue, d'une incomparable grandeur (1).

ULPIANUS

Pour qui donc combats-tu, et contre qui?

IRIDION

Vieillard, c'est une longue histoire.

ULPIANUS

Sévère a toujours été gracieux pour toi.

IRIDION

Aussi n'a-t-il que peu de ma haine.

(1) Les passages extraits d'*Iridion* et de *la Comédie non divine* sont empruntés aux traductions de Mme Marguerite Starzynska.

ULPIANUS

Quel est donc ton ennemi ? Parle.

IRIDION, *à ses soldats.*

Dites à ce sourd, à cet aveugle, dites-lui, mes frères, qui vous a chassés du chemin battu de l'humanité et vous a forcés à suivre les sentiers des ténèbres; dites-lui, qui vous a marqués dès le berceau du signe de la faim et de la soif; dites-lui qui vous a interdit depuis de n'aimer jamais une femme et de ne vous asseoir jamais au foyer domestique !

LE CHŒUR DES SOLDATS

Roma!

IRIDION

Quelle est celle qui a fondé ses plus chers espoirs sur l'avilissement et la misère des nations ? quelle est celle qui a suggéré aux fils de Mithridate la parricide idée de lever la main sur le vieux roi leur père ? quelle est celle qui a convié tous les traîtres du Midi et du Nord au festin de sa propre grandeur et vous a fait vider la coupe des souffrances humaines jusqu'à la lie?

LE CHŒUR

Roma!

IRIDION

Quelle est celle qui, comme une divinité infernale, s'enivre du nectar de votre sang et de vos larmes?

LE CHŒUR

Roma ! Roma!

IRIDION, *à Ulpianus.*

Tu as entendu ; tu sais maintenant qui je suis.

« A l'orgueil, à l'emportement du vaincu, l'émissaire de Sévère oppose la froideur dédaigneuse d'un triomphateur. Cette attitude ne pousse pas le Grec à la soumission, elle l'exaspère, et il énumère avec joie les plus douloureux revers qu'a subis Rome.

IRIDION

Ah ! vous n'êtes arrivés à la puissance ni par les foudres d'Alexandre ni par la force de vos glaives, mais par le poison et quelques poignées d'or, mais par le parjure, les perfides conseils et votre fraternité avec tous les traîtres de la terre !... Non, non, ce n'est pas sur la cîme des montagnes, c'est dans la boue des marais qu'ont grandi vos aigles!

ULPIANUS

Tu blasphèmes en vain ! Le roc immuable sur lequel tu grinces des dents ne t'entend même pas. — Donc, tu repousses la miséricorde de ton maître ?

IRIDION

Mon maître! je n'en ai jamais connu sur la terre. Autour de ce bûcher, comme une volées d'oiseaux de proie, tournent déjà les génies de la mort; ce sont eux qui me diront bientôt de quel César je suis le sujet. Ici, je n'ai que des ennemis et quelques frères qui m'ont fidèlement servi. Je n'ai eu qu'un instant de bonheur, bonheur divin, bref comme le bruit d'un glaive qui se brise, mais sacré, éternellement sacré! Et ce bonheur, personne de vous ne l'a partagé, ô mes compagnons! car il était à moi, et moi j'étais lui tout entier! Le flambeau de la vengeance brûlait déjà dans ma main; la ville sainte était couchée à mes pieds, s'enveloppant toujours plus doucement des voiles de la nuit et du repos! Ah! Némésis! *(Il s'appuie à la statue de son père.)*

ULPIANUS

Tu pâlis!

IRIDION

Tout le sang romain manque à mon visage!

« Enfin, pour répondre à l'ironique pitié d'Ulpianus, Iridion consacre à son père et à l'Hellade et jette dans un foyer l'anneau que le débile Héliogabale s'était laissé arracher, « l'anneau protecteur de l'empire, béni par les prédictions des augures et les chants des vestales, l'anneau confié par le Sénat

aux Césars » et dans lequel « est gravé le nom mystérieux de Rome ». L'envoyé de Sévère crie au sacrilège, se voile la face, maudit le Grec, et se retire en proférant de terribles menaces.

« La bataille reprend, acharnée. Iridion est sublime d'héroïsme, mais un « esprit de mystère » accumule autour de lui « toutes ses ondes mélancoliques, toutes ses vibrations silencieuses ». Le Grec faiblit, car c'est l'âme de Cornélia, dont il a causé la mort, qui plane au-dessus de lui. Quand tous ses lieutenants ont succombé, il se retire dans son palais, en songeant au Dieu de la vierge qu'il aima. Il révèle à Masinissa la pensée qui l'occupe, en cet instant suprême, et l'ironique génie du Mal lui répond : « — Notre père qui êtes aux cieux, donnez de longs jours à Rome, pardonnez à ceux qui m'ont trahi, sauvez ceux qui, pendant leur vie, ont opprimé ma terre natale ! — Non, réplique Iridion : — Notre père qui êtes aux cieux, daignez chérir mon Hellade comme je la chéris moi-même. »

« Le vieillard tente le Grec. Il promet la ruine et l'anéantissement de Rome. — « Si je détruisais pour toi des siècles, si je t'arrachais au rapide courant des années ; si je te déposais sur un rivage enchanteur ; si je t'endormais au sein du néant et de l'oubli jusqu'à ce que ces tours fussent renversées dans la poussière ; et si alors je te réveillais tel que

tu es aujourd'hui ? » Et l'homme qui allait implorer le Christ, séduit par les promesses de vengeance, renonce au Dieu de miséricorde, malgré le cri de désespoir qui passe au-dessus de sa tête, — voix lointaine de Cornélia.

« Iridion se soumet à l'esprit du Mal et s'endort au milieu du silence.

« Des siècles ont passé. Le Grec se lève sur son lit de marbre et marche vers Rome. Partout, des ruines; « sous le péristyle de la basilique se tiennent deux vieillards revêtus d'un manteau de pourpre; quelques moines les saluent du nom de princes de l'Eglise et de pères; sur leur visage on lit l'indigence de la pensée. Ils montent dans une voiture traînée par deux chevaux noirs et maladifs; derrière eux est un serviteur tenant une lanterne pareille à celle que la veuve suspend au-dessus de son enfant mourant de faim; sur les panneaux de cette voiture on voit des restes de dorure; les roues gémissantes ont passé, et, avec elles, les deux têtes blanches et penchée sont disparu. — « Voilà les successeurs des Césars! Voilà le char de la Fortune et des triomphateurs, » dit le guide. — Et le fils de la Grèce regarde et bat des mains! » Plus loin, la statue de Marc-Aurèle fait un geste dans le vide, « César sans sujets, triomphateur sans hymnes! »

« Mais au milieu du cirque écroulé, une croix se

dresse et, au-dessus d'elle, un visage plane, chargé de mélancolie et de tristesse. Masinissa veut éloigner Iridion du signe de la rédemption ; des gémissements sortent de terre, et le vieillard frémit. Il enfonce ses pieds dans le sable et s'écrie : « Immortel ennemi! il est à moi, car il a vécu dans la haine de Rome! » Un ange, « déployant l'arc-en-ciel de ses ailes et secouant ses boucles dorées, » réplique : « — Seigneur, il est à moi, car il a aimé la Grèce ! » Et tandis que le vieillard agonise, le divin esprit dicte au Grec son devoir.

« Le poëte, qui n'a pas oublié sa patrie, la Pologne, envoie l'âme de son héros « dans le pays des tombes et des croix » : — « Tu le reconnaîtras au silence des hommes et à la tristesse des petits enfants, — tu le reconnaîtras aux chaumières incendiées du pauvre, au palais renversé de l'exilé. » — Et, lui promettant le bonheur et la liberté, il ajoute : — « Va et agis ! et alors même que tu douterais de tes frères, alors même que tu désespérerais de mon secours, agis ! — agis sans trêve et sans repos ! et tu survivras à tous les vains, à tous les heureux, à tous les illustres ! tu ressusciteras, non plus d'un stérile sommeil, mais du travail des siècles ! »

La comédie non-divine.

« Le *Poëme inachevé*, œuvre posthume de Kra-

sinski, devait, dans l'esprit de l'auteur, précéder la *Comédie non-divine*. On y trouve un jeune homme que la figure du Dante conduit parmi « l'enfer des jours présents ». Il traverse une société matérialiste, brutale, adoratrice de la force et de l'argent; une société où la police épie les gestes de chaque citoyen et corrompt les malheureux pour les convertir en auxiliaires; où les prolétaires affamés, flétris avant l'âge par des travaux meurtriers, sont victimes d'odieux démagogues; où la foule se rue, avec une ardeur sauvage, sur le temple de l'or, symbole du bonheur et des jouissances terrestres.

« Au-delà de ces cercles infernaux, voici le purgatoire : sur une vaste plaine se dressent les croix sur lesquelles sont clouées les nations-martyres. Mais « la mort n'existe pas; il n'en existe que l'affreux semblant. Aussi, personne ne périt éternellement que par une volontaire et suprême dégradation; et pour qui finit ainsi, il n'est plus ni existence ni tombeau ».

« Dans un autre grand épisode du *Poëme inachevé*, le jeune homme voit défiler devant lui les siècles passés, qui l'instruisent et le conseillent par le chant de leurs chœurs successifs. « O vous qui voulez pressentir, souvenez-vous ! O vous qui voulez fonder dans le présent et devancer l'avenir, rassemblez d'abord dans le fond de votre âme toutes les pensées écoulées du passé ; — car c'est à la

fois dans celles qui furent et dans celles qui viendront un jour que se trouve la vérité. » — Quand tous les siècles ont chanté leurs douleurs et l'espoir qui les soutint, le jeune homme aperçoit le plus grand forfait commis après la mort du Christ: « l'humanité martyrisée dans une nation. » — « Du martyre sans limites d'un seul doit sortir la vie sans bornes de tous. » Pour le salut du monde, il faut que la Pologne soit délivrée.

« Enfin, le jeune homme assiste à l'assemblée des nations-martyres. Le vieillard qui préside lui dit : « Pour que la grâce éternelle sauve l'homme individuel, aussi bien que les nations et l'humanité, il faut tendre vers elle son bras jusque sous la voûte du ciel ! — car la volonté des créés est la moitié de la création. Bien que ce qui devait arriver ait eu lieu déjà, bien que les temps s'accomplissent, et que l'esprit promis plane au-dessus de la vallée terrestre, si nous-mêmes nous ne le méritons, ne le désirons, et ne lui préparons les voies ; si nous ne nous changeons pas en autant d'autels prêts à le recevoir, il ne brillera pas pour nous, — et nous ne serons pas consolés ! »

« Il faut donc tendre vers Dieu, et, pour y parvenir, rechercher la perfection morale. L'homme, réduit à ses seuls moyens, est trop faible; il doit se joindre à d'autres hommes et former des groupes spirituels. Or, Dieu a créé des collectivités

vivantes et organiques : ce sont les nationalités. — « Et regarde, dit le vieillard au jeune homme, comment, de nos jours, partout, la volonté divine tente providentiellement leur volonté ! Les unes manquent d'indépendance extérieure, les autres de calme intérieur ;— toutes soupirent après la liberté ; et sais-tu, mon fils, ce que c'est que la liberté ?...— Celui-là seul est libre dont l'esprit est tellement parfait qu'il n'a plus à lutter ni avec lui-même ni avec autrui. »

« Notre état n'a point changé depuis que le poëte a écrit ces belles paroles. En lisant la suite on serait tenté d'accorder à Krasinski un génie prophétique.

« Le chef du « chœur polonais », Pancrace, qui représente les théories nouvelles, proteste contre le discours du vieillard pacifique. Il réclame d'abord l'égalité des classes, le nivellement de la société, première condition de la paix universelle. On chasse le perturbateur et là s'arrête le *Poëme inachevé*. Mais nous retrouvons Pancrace dans la *Comédie non-divine*.

« Dans cette « apocalypse moderne », une aristocratie déchue est en présence d'une démocratie sans scrupules et sans idéal. Le comte Henri (c'est « le jeune homme » du *Poëme inachevé*), représentant du monde ancien, ne sait plus vivre dans une société

bouleversée par les aspirations du siècle nouveau. D'inquiet, il devient exalté; son orgueil l'entraîne au delà de ce monde; il se réfugie dans les songes et dans la solitude. Pourtant, il accepte de se marier, et l'on suppose qu'il y gagnera le calme. Mais il ne comprend pas son devoir; sa femme lui semble vulgaire : ce n'est point l'ange de ses rêves. Il s'échappe de sa demeure, et, au milieu des montagnes, retourne à ses visions, quelques jours après la naissance d'un fils.

« Quand on baptise cet enfant, en l'absence du fugitif, la mère s'écrie : — « Je te bénis, Georges, je te bénis, mon enfant, — sois poëte, afin que ton père t'aime et ne te repousse pas un jour... Si tu n'es pas poëte, je te maudis. » Le désespoir l'a rendue folle, et quand l'époux revient, il apprend qu'on l'a conduite dans une maison d'aliénés.

« A cette horrible nouvelle, le comte est atterré : « C'est donc vrai, dit-il, celle à qui j'avais promis la fidélité et le bonheur, je l'ai jetée vivante au milieu des damnés!... Sur quel oreiller reposera-t-elle ce soir sa tête? Quels bruits s'élèveront autour d'elle ? — Les cris et les hurlements des fous! » Mais une voix satanique l'interrompt : — « Tu composes un drame. »

« Le comte court à l'hospice, où la femme qu'il jugeait trop vulgaire l'accueille par ces mots : « Mon âme s'est retirée de mon corps, — elle s'est réfugiée

dans ma tête. — ...Moi je vais t'apprendre ce qui arriverait si Dieu devenait fou. (*Elle le prend par la main.*) Les mondes s'égarent dans l'espace, roulent sur les hauteurs, puis retombent dans l'abîme. Chaque créature, chaque vermisseau crie : « Je suis un dieu ! » et ils meurent tous les uns après les autres, et les comètes et les soleils s'éteignent aussi. Le Christ ne nous sauvera plus ! à deux mains il a pris sa croix et l'a jetée dans l'abîme. Entends-tu cette croix, espoir de millions d'hommes, rebondir en tombant d'étoile en étoile? Elle éclate, elle se brise, et de sa poussière elle obscurcit l'univers. »

« Et, entrecoupant cette scène d'une grandeur shakespearienne, les cris des fous viennent accentuer la terreur du comte. Ces cris ne sont pas placés là pour fortifier l'effet poétique, ils sont en accord avec le sujet même et ne font que précéder d'autres clameurs d'une tendance identique et que l'époux entendra non plus dans un asile de fous, mais au milieu d'une société en délire.

UNE VOIX, *à travers le plafond.*

Vous avez enchaîné Dieu. — Un Dieu est déjà mort sur la croix. — Je suis un autre Dieu, et, comme le premier, je suis livré aux bourreaux.

UNE VOIX, *à travers le plancher.*

A la lanterne! à l'échafaud, les rois et les seigneurs! J'ouvre l'ère de la liberté des peuples!

UNE VOIX, *à droite.*

Agenouillez-vous devant le roi, votre seigneur et maître!

VOIX, *à travers le plancher.*

De ma propre main j'ai égorgé trois rois; dix restent encore, et cent prêtres qui chantent la messe!

UNE VOIX, *à gauche.*

Le soleil va s'éteindre, — et, dans leur marche, les étoiles commencent à vaciller, — malheur, malheur!

« La démente succombe dans les bras de son époux, et c'est ensuite unc succession d'épisodes touchants, où le père s'applique en vain à calmer son fils, dont l'âme semble une lyre toujours frémissante. L'orphelin devient aveugle, mais son imagination demeure lumineuse. L'enfant est bien poëte.

« Quand sont terminés ces tableaux attendrissants et mélancoliques, la tempête éclat, l'ouragan se déchaîne. Le comte, que tant de douleurs domestiques avaient accablé, se redresse et son orgueil reparaît. Il se trouve en face de hordes révolutionnaires prêtes à piller et à détruire, prêtes à boulever-

ser l'ordre social. L'aristocrate se plaît à se considérer comme le champion du passé, contre lequel s'avancent toutes les forces de l'avenir, forces non encore disciplinées, hideuses, sauvages, avides de pillage, de vengeance et de mort.

« Le Pancrace du *Poëme inachevé* est le chef de ces destructeurs. Dans son camp, où boivent, dansent et tuent ces esclaves révoltés et sanguinaires, retentissent des cris presque semblables à ceux que le comte entendit dans l'asile de fous.

PREMIER LAQUAIS

J'ai déjà assommé mon ci-devant maître.

DEUXIÈME LAQUAIS

J'en suis encore à chercher mon baron. A ta santé!

CHŒUR DES LAQUAIS

Du fond des antichambres, nos prisons, d'un commun accord, nous nous sommes élancés tous ensemble vers la liberté. Vivat! — nous connaissons les ridicules et les ordures des salons, — vivat! vivat!

« Autre part, ce sont des voix plus rudes et plus sauvages ; c'est le chœur des bouchers :

« La hache et le couteau, voilà nos armes ; égorger, c'est notre vie, — peu nous importe d'égorger des bêtes ou des aristocrates !

«... Qui nous engage nous possède. Pour les maîtres nous égorgeons les bœufs; pour le peuple, nous égorgeons les maîtres! La hache et le couteau, voilà nos armes; égorger, c'est notre vie! abattons, abattons, abattons! »

« Plus loin, c'est un ouvrier qui crie anathème sur les boutiquiers, sur les fabricants, sur les riches, et qui meurt d'épuisement sans pouvoir porter à ses lèvres la coupe qu'il tient en main.

« Là, les paysans se hâtent vers les tentes où rôtissent pour eux les bœufs, anciens attelages de leurs charrues. Ils poussent à la corvée leur seigneur et se réjouissent de pouvoir l'élever au-dessus de tous — en le pendant.

« Dans la forêt enfin, « le prophète inspiré de la liberté accomplit les rites du culte nouveau », enivre de paroles les fidèles et fait « défaillir d'amour les jeunes filles ».

« Bien qu'ils en prévoient d'avance l'inutilité, le comte et Pancrace ont une suprême entrevue. Ils sont curieux de se connaître, avant de se mesurer sur le champ de carnage. Et c'est dans la plus vaste salle du château, pleine de reliques féodales, qu'ils se rencontrent.

« Krasinski excelle à imaginer les duels oratoires entre les représentants de deux forces ennemies. La scène est d'une beauté tragique. Chacun des deux adversaires a de puissants arguments, mais,

en les écoutant, le cœur s'emplit de détresse, car ces hommes, qui personnifient deux systèmes inconciliables, ne se lancent au visage que les souvenirs de forfaits réciproques, et pas un seul mot d'espoir.

— La loi du progrès est votre condamnation, dit Pancrace, elle vous crie par ma bouche : « O vous tous, décrépis, pourris, bourrés de mangeaille, saoûlés de boisson, faites place aux jeunes, aux affamés et aux robustes.

— Je vous connais aussi, toi et ton monde nouveau, réplique le comte. J'ai vu dans les ombres de la nuit les danses de ta populace, — de ces hommes dont les têtes courbées te servent de marchepied. J'ai vu tous les crimes du vieux monde, habillés à neuf, livrés à une ronde nouvelle, mais qui finira par le refrain séculaire : de la chair, de l'or et du sang ! »

« Cependant, Pancrace réveille habilement, chez le comte, le nerf de la poésie. L'aristocrate devient pensif : « Le progrès ! murmure-t-il, le bonheur du genre humain !... moi aussi, un jour j'y ai cru, — ah ! prenez ma tête, pourvu... Mais non, c'en est fait ! Il y a deux siècles, cent ans peut-être, une entente était possible, mais aujourd'hui, je le sais, il faut nous entr'égorger, car il ne s'agit plus désormais que d'un changement de race. »

« Les deux adversaires s'invectivent encore, puis se séparent, et le combat commence, acharné, implacable.

« Le fils du comte meurt, frappé par une balle égarée. Les nobles, lâchement, parlent de se rendre. Les derniers soldats succombent. Le bastion croûle. Et quand tout est perdu, le héros du vieux monde s'élance du sommet d'une tour dans l'abîme.

« Pancrace ne survit pas à son triomphe. Il voit soudain l'étendue des désastres qu'il a obtenus, il tremble en songeant à la tâche qui lui est imposée pour établir son monde nouveau sur l'immense désolation couverte de ruines et de cadavres. Destructeur enthousiaste, le fardeau de la création qu'il doit accomplir l'écrase. Un visage d'une éclatante blancheur paraît alors au ciel, Pancrace trébuche; ébloui, noyé dans la lumière révélée, il supplie qu'on lui accorde des ténèbres, et il expire en criant : *Galilæe, vicisti !*

Seul, l'amour peut triompher.

« Dans *Iridion* et *la Comédie non-divine*, le poëte a voulu démontrer que la haine frappe l'esprit d'impuissance, et, déjà, nous avons senti que l'amour, au contraire, est fécond et finit par triompher seul. Même le dénouement inattendu de *la Comédie non-divine*, qui d'abord nous trouble, confirme

la pensée de l'auteur. Pour n'avoir pas su régler sa vie et comprendre ses devoirs immédiats, le comte périt d'une façon définitive, pendant que le violent Pancrace, dont la haine a vaincu sur la terre, est anéanti par un puissance supérieure. Au-dessus de ce champ de bataille où chacun des partis est défait, la croix lumineuse annonce une ère de paix et de bonheur, après la rédemption morale de l'humanité. Nous n'y parviendrons qu'en agissant incessamment, sans nous décourager par des échecs apparents et passagers, sans que le désespoir ne nous atteigne jamais.

« Iridion, malgré ses qualités séduisantes, son énergie indomptable et son esprit lucide, a succombé ; la déchéance de Rome a eu pour causes ses excès, ses crimes et sa dégradation morale. Mais si la haine a perdu le Grec, son amour pour sa patrie a protégé son âme et il connaîtra le salut en partageant les angoisses de millions d'individus persécutés.

« Krasinski a surtout chanté le triomphe de la patience et de l'amour dans *l'Aube* et dans *les Psaumes de l'avenir*.

« Sur un beau lac d'Italie, près d'une aimable consolatrice, le poëte a rêvé, par une nuit étoilée. Au milieu de ce paisible paysage, les deux exilés sont calmes et lèvent hardiment leurs yeux vers le ciel, car

ils sont purs et n'ont jamais douté. Ici, la poésie atteint au sublime :

« Prie avec moi, ô ma sœur! Agenouille-toi ici avec humilité, mais regarde en haut fièrement, sans peur, comme doit regarder une orpheline! Contemple cette harpe de l'infini où la lune, les étoiles et les soleils sont les clés immobiles, sur lesquelles frémissent les cordes d'azur et de lumière tendues à travers l'immensité. L'esprit de Dieu traverse ces cordes, l'esprit de Dieu les fait vibrer et se manifeste lui-même dans cette mélodie qui est le chant de la paix et du repos du monde!

« Ecoute! à l'harmonie de ces accords, il manque aujourd'hui une note. Regarde! dans cette lumière universelle, il manque aujourd'hui un rayon! Oh! prie avec moi, dit cette note qui a été retranchée de la vie; — désigne cette étoile qui a pâli, mais qui ne s'est pas éteinte le jour du naufrage! Prononce, prononce le nom de la Pologne, — peut-être que l'esprit de Dieu nous écoute et qu'il recueillera cet accord perdu et le remplacera de nouveau dans le chant de l'univers! »

. . . .

« Tandis que je parlais ainsi, tu t'es agenouillée, et les cordes de ta harpe ont gémi, touchées par ton front de neige : et tu restes immobile, priant à genoux. A travers ces cordes argentées par la lune, perce ton regard triste et profor

— une aspiration frémissante retient seule toute ton âme sur tes lèvres muettes. Prie ainsi, ô ma sœur! prie par des soupirs; — Dieu sait bien que le soupir est aujourd'hui le seul nom de ta patrie (1)! »

« Après s'être recueilli, le poëte proclame son espoir indestructible :

« Ah! vous avez d'étranges idées! Vous, mortels, vous avez voulu ôter la vie aux immortels; vous n'avez fait que blesser leur corps. Vous ne savez donc pas que la mort et l'amour ne font qu'un dans le monde des esprits? Plongés dans le gouffre infernal, vous n'avez compris de Dieu que ce qui le manifeste dans l'espace, — et la pensée qui habite vos cerveaux ne va pas au delà de la matière! Chacun de vous ne cherche qu'à étouffer le cœur de l'humanité pour faire marcher ensuite son squelette nu d'après la loi de l'équilibre! Vous allez dans le monde entier distribuant des chaînes ou des pièges, sans songer que la destinée de chaque esprit est de déployer ses ailes vers l'infini... Eternel sur la terre est celui qui, par sa mort, fait germer la vie! Mais celui dont la vie ne sert qu'à donner la mort aux autres, une fois expiré, ne ressuscite plus! »

« Evoqués par cette voix prophétique, tous ceux qui forgèrent l'héroïque passé de la Pologne se lèvent

(1) Traduction de Constantin Gaszynski.

de leurs tombeaux, et comme l'exilé leur reproche leurs fautes un hetman illustre (1) lui répond :

« Si jadis tes pères, imitant leurs voisins préoccupés d'intérêts matériels, avaient franchi le seuil de cet édifice social qui entourait la Pologne, et qui aujourd'hui tombe en ruines, — votre pays serait maintenant comme le leur : un comptoir de trafic, un arsenal rempli des engins de la force brutale, et non pas une nation conservant pour le monde l'idée chrétienne ! Nous ne pouvions pas vivre dans le passé, car nous nous sentions les hôtes des siècles futurs, éternellement partout, à travers le champ de l'histoire, Dieu nous poussait vers une plus haute destinée, vers cette Pologne *qui sera!* »

« Sur le rivage du lac, dans la nuit obscurcie, défilent tous les ancêtres, et le poëte s'enthousiasme. Puis, parmi les nuages, la Pologne elle-même apparaît, entourée d'une auréole sanglante ; et le monde *qui sera*, ébloui par la majesté de la martyre, jette sous ses pieds « les fleurs de la vie », qui se changent en étincelles et forment un arc-en-ciel pour orner le front resplendissant de la « sainte ».

« Cette *aube* a fortifié l'espoir du poëte :

« Trêve donc à la tristesse et au découragement,

(1) C'est Etienne Czarniecki, fameux guerrier du dix-septième siècle, un des héros polonais les plus populaires, qui ne connut guère que la victoire. Il défit tour à tour les Tartares, les Moscovites, les Cosaques révoltés, et repoussa l'invasion des Suédois de Charles-Gustave, sous laquelle la Pologne avait failli succomber.

dit-il à sa compagne; — appuie-toi sur mon bras pour continuer notre chemin. Je sais combien il y aura encore de luttes, de défaites et de douleurs sur ce chemin, — mais aie confiance, ô ma sœur ; nous avons déjà vu poindre l'aube du triomphe!

« Au sein de cette patrie immortelle, indivisible malgré les partages, — sur cette terre bien-aimée, sur cette terre, — la nôtre, — arrivera une nouvelle race d'hommes comme on n'en a jamais vu!

« Pour concilier l'histoire du monde avec la volonté du Seigneur, l'esprit de vérité leur sera donné du ciel et se mêlera avec leur vieux sang.

« Là où nous voyons encore la diversité, la séparation et l'antagonisme, il n'y aura plus pour eux qu'unité divine, une seule vie et un seul amour ! »

« Cette voix harmonieuse et consolante s'éleva encore, mais le rêve illuminé s'était évanoui; le poëte se trouvait en présence de réalités qui auraient abattu tout autre que lui.

« En 1846, la Galicie tout entière se préparait à combattre pour l'indépendance, mais quelques-uns pensaient à profiter de cette vaste conjuration pour transformer la société et mettre en pratique les théories qui passionnaient alors l'Europe. Ils poussaient le peuple contre les « classes privilégiées » en même temps que contre l'étranger, contre les maîtres de jadis autant que contre les oppres-

seurs du jour. Metternich, prévenu, n'entravait point le mouvement, persuadé que cette révolte serait funeste aux conjurés eux-mêmes, dont les luttes intestines épuiseraient vite les forces. Et l'astucieux ministre de l'Autriche songeait que dans ce pays bouleversé il consoliderait aisément la domination absolue de son empereur.

« Krasinski devina le danger. Pour l'éviter, il écrivit *les Psaumes* de la *Foi*, de l'*Espérance* et de l'*Amour*, éloquents appels au cœur et à la prévoyance de ses compatriotes. Il ne put arrêter les ardentes passions, qui conduisirent aux fameux massacres de Galicie, et du sang versé sortit un régime d'implacable oppression.

« On regretta de n'avoir pas écouté la voix pacifique du « poëte anonyme », mais aux regrets se mêlait un découragement profond, et les âmes étaient gagnées par une torpeur néfaste. Krasinski utilisa l'autorité qu'il venait de conquérir si douloureusement. Il ranima l'énergie de ses compatriotes et affirma une fois de plus l'immortalité de la Pologne dans les deux *Psaumes* nouveaux de la *Douleur* et de la *Bonne Volonté*.

« Ce dernier surtout eut une heureuse influence, par son inaltérable sérénité. Pour Krasinski, la *bonne volonté* n'est pas seulement cette puissance de l'âme par laquelle elle se détermine à rechercher ce qui lui convient, à agir d'une manière précise ;

il comprend aussi, dans cette expression, la sincérité, l'intention loyale et pure, « la force tranquille et aimante contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais. » C'est à la fin de ce psaume que le poëte s'écrie :

« Ce que nous vous demandons, ô Seigneur! ce n'est pas l'espérance; elle tombe sur nous comme une pluie de fleurs, — ni la mort de nos ennemis, — leur fin est écrite sur le nuage de demain! — Ce n'est pas de franchir le seuil de la tombe, — il est franchi, ô Seigneur! Ce ne sont pas des armes de combat, — les tempêtes nous les apportent, — ni des secours, vous nous avez déjà ouvert le champ de l'action; — mais, au moment de cette terrible explosion des événements, nous vous demandons, ô Seigneur! de purifier nos cœurs, et de nous donner le don des dons, la volonté sainte qui brise les tombeaux! »

« Ce fut la dernière œuvre du « poëte anonyme ». En 1843, à Dresde, il avait épousé la comtesse Elise Branicka; trois ans plus tard, les maladies qui devaient le terrasser l'atteignaient. Alors, ce génie auquel nulle douleur n'avait été épargnée se recueillit en soi. En 1852, il perdit sa jeune enfant, Elisabeth, et sa santé chancela davantage.

« En 1858, à Varsovie, les officiers russes et toute la garnison, en armes, accompagnaient au champ

de repos un cercueil couvert de croix, de rubans et d'or. Il ne manquait à ce cortège silencieux et froid que le seul homme qui eût pleuré. Le général de Napoléon, le Polonais qui avait trahi sa patrie était mort.

« Quelques mois après, à Paris, un corbillard noir et nu partait du numéro 22 de la rue de Penthièvre et descendait le faubourg Saint-Honoré, suivi d'exilés tristes et graves et de femmes en larmes. On était surpris de voir une telle foule derrière une si pauvre voiture : elle conduisait au cimetière le « poëte anonyme ».

Les nationalités sont impérissables.

« En méditant les œuvres de Krasinski, on voit plus clairement le dualisme spirituel et social qui, aujourd'hui surtout, divise l'humanité. Les âmes délicates souffriront peut-être davantage, mais le remède est proche, le poëte a pris soin de nous montrer le refuge, et c'est pourquoi son œuvre est consolante.

« D'après le « poëte anonyme », le progrès est la loi universelle. Il consiste dans l'identification lente, mais qui finira par être complète, des mondes avec l'Esprit de Dieu. « Plus la créature s'approchera de son Créateur, plus elle brûlera d'un ardent amour pour Dieu et pour les hommes », dit l'évê-

que Victor dans *Iridion*. L'âme n'atteint la perfection que dans une autre existence. Sur la terre, elle ne peut s'en approcher que par la communion avec d'autres âmes. Ainsi, elle acquiert un caractère non pas impersonnel et abstrait, puisqu'il résume un principe vivant et actif, mais plus que personnel et généralisé qui lui permet d'aller vers la vérité absolue.

« Ce qui est uniquement à nous, c'est l'usage que nous faisons des dons que nous avons reçus ; à nous est seulement notre action, le mérite par lequel nous devenons peu à peu ce que nous devons paraître un jour en présence de Dieu, — le mérite par lequel nous travaillons à acquérir notre personnalité réelle et définitive. Mais ce mérite ne peut être obtenu que sur la terre, qu'au sein de l'humanité ; — aussi l'humanité, au milieu de laquelle nous sommes destinés à conquérir notre vie éternelle, doit être dans la pensée de Dieu une grande et sainte harmonie et non pas une association éphémère sans but ni consistance. L'humanité sur cette planète et l'immortalité de l'individu au-delà du tombeau, ce sont deux forces égales se corroborant mutuellement et ne se laissant séparer ni par le cœur ni par la raison, — l'une est le complément de l'autre, — et toutes deux se confondent dans une troisième et supérieure, qui est la puissance de Dieu.

« Mais qu'est-ce donc que l'humanité? Elle est la totalité et l'unité de toutes les forces de l'esprit humain, exprimées visiblement sur cette terre par la concorde et l'amour de ses membres qui sont *les nationalités !* Car, de même que les membres du corps de l'homme sont des parties visibles et diverses de l'indivisible *moi* humain qui les unit et les régit tous, — ainsi les nationalités visibles dans leur diversité et en même temps dans leur harmonie doivent devenir un jour les membres vivants de l'universelle, de la catholique humanité (1). »

« Toute nationalité est « de création divine » et « chose impérissable sur la terre », mais elle est tenue, à cause de son essence même, d'agir et d'accepter la mission qu'elle a reçue de son Créateur. C'est là son but, son devoir, et l'éternité ne lui est assurée que pour mener à bien sa tâche. Quand elle n'avance point dans la voie qui lui a été tracée ou quand elle se fatigue d'une façon malsaine, elle meurt comme nation; mais en luttant avec constance, elle triomphera toujours, en dépit des forces brutales qui voudraient s'opposer à son développement.

« La Pologne n'a jamais failli à son devoir, qui est d'« introduire à force de douleurs l'esprit de l'Evangile dans les choses de ce monde ». — « Elle a

(1) Préface de *l'Aube*.

été choisie pour prêcher aux peuples, non par des paroles, mais par des actions et des faits, le grand et saint principe des nationalités terrestres, qui seules, en tant qu'inviolables et sacrées, peuvent arriver un jour à constituer une humanité harmonique et universelle (1). » Elle nous permet de vérifier cette vérité fondamentale : tout peuple qui remplit fidèlement sa mission ne meurt point définitivement.

« Le moyen, si l'on est immortel, de démontrer son immortalité sur la terre? Pour qu'il y ait démonstration rigoureuse, absolue, mathématique, dirai-je, il faut subir la mort par-devant les hommes, pour ressusciter en leur présence. Oui, il faut mourir. Toute vie éternelle n'est qu'au prix d'une résurrection, toute résurrection n'est qu'au prix d'une agonie pleine d'ineffables douleurs et d'une mort vraie, complète, amenant la séparation de l'âme et du corps, jusqu'au moment où l'âme, qui médite et soupire au fond de la tombe, ait repris une forme glorieuse plus éclatante et plus pure. Et que fait donc la Pologne si elle ne fait cela (2)? »

« Luttons incessamment contre le mal, prenons-nous même à « aimer notre douleur », allons « au-devant de tous les sacrifices » ; que toute notre vie représente « une tendance continuelle vers le pro-

(1) Lettre de Sig. Krasinski à Lamartine.
(2) Lettre de Krasinski à Montalembert.

grès moral », soyons tout amour et suivons le précepte divin qui « ordonne à tout être, soit individu, soit nation, d'aimer et de mourir pour son amour, car c'est vivre que de mourir ainsi. »

« Cette morale en politique du « poëte anonyme» n'est que le développement de sa morale individuelle. Pour lui, le progrès social dépend uniquement du progrès intime de l'homme. Krasinski nous invite ainsi à nous soumettre à la douleur et même au trépas, mais non à nous résigner. Dédaignant la colère, la violence et surtout la haine, il faut agir sans repos, tendre à la pureté, à l'amour infini, ce qui nous conduit au plus près de la perfection, c'est-à dire de la félicité.

« J'aurais voulu, dit en terminant Aniela, que ces indications fussent plus brèves. L'important, pour vous, est que je justifie ma proposition du début, à savoir que ce sont nos grands poëtes qui ont maintenu et même fortifié l'esprit national polonais.

« Pour le démontrer, il suffisait de faire ressortir les vertus caractéristiques de chacun des prophètes, mais cela eût été bien sec, bien peu émouvant pour un homme tel que vous, dont le cœur entend avant l'esprit. En outre, la vie de nos poëtes présente une belle unité ; elle est intimement liée, — vous l'avez vu, — à la création de leurs œuvres. Or, saviez-vous seulement que Slowacki eût vécu long-

temps à Paris et que sa tombe fût au cimetière Montmartre? Oseriez-vous dire que Krasinski ne vous était point absolument inconnu, bien qu'il fût né sur votre boulevard et mort près des Champs-Elysées? Quant à Mickiewicz, vous avez sans doute regardé son médaillon du Collège de France en vous demandant ce que cet intrus venait faire parmi tant d'illustres professeurs.

« Ne souriez pas, mon ami. Vous êtes excusable. Ces écrivains furent de mode, chez vous, de 1830 à 1842, et c'est déjà beaucoup ; à l'ordinaire, Paris laisse mourir plus vite les gloires étrangères. Et puis, pour vous convaincre de la légèreté de votre « oubli », vous parlerez, à votre retour en France, de ces poëtes de génie. On accueillera, je vous en réponds, ces noms bizarres, ces noms en « ki », avec de petits hochements de tête. Vous pourrez vous dire favorisé si, ayant tourné le dos, vous n'entendez point des rires étouffés, des murmures peu flatteurs : — « Il nous revient malade. Il a perdu l'esprit en route. Comment appelle-t-il ses poëtes? » Et, abandonnant votre cas déplorable, on parlera de ces illustres auteurs scandinaves dont l'avant dernier-livre vient d'être traduit et dont nul ne saurait, d'ailleurs, prononcer correctement le nom.

« Avez-vous senti comment, de Brodzinski au

Poëte anonyme, on s'élève progressivement du doute à la quiétude, et de la crainte à la confiance?

« Chez Brodzinski, c'est une évolution lente, paisible et sûre. Si vous me permettez une image audacieuse, ce poëte est comme nos bouleaux, d'une grâce rustique, d'aspect frêle, mais qui résistent aux plus rudes intempéries. Ils grandissent sans que leur maigre branchage prenne de la raideur. Le moindre vent les courbe, semble les faire tourner et les agite convulsivement. Pourtant, leurs racines s'étendent au loin; on les heurte du pied, car elles ne s'enfoncent guère et puisent toute leur sève dans le riche humus.

« Le bouleau prend des forces, son fût grossit, sa robe d'argent éclate, mais il ne se dresse pas orgueilleusement; il conserve sa flexibilité, son élégance, frissonne toujours dès qu'un zéphyr le caresse et dans le bruissement de son léger feuillage on reconnaît l'éternelle chanson de sa jeunesse.

« Pourquoi ne pas comparer Mickiewicz à un chêne? Il est sûr de sa force, monte vigoureusement vers le ciel et sait qu'il abrite, sous ses solides ramures, tout un peuple qui contemple son front majestueux. Fier de sa mission, à l'approche des nuages les plus sombres il ne baisse pas la tête. Il brave l'ouragan, défie la foudre, et, si le ton-

nerre roule, il lui répond par de puissants rugissements.

« Dans son enfance il a reçu une entaille, et, à chaque poussée de sève, il saigne. Les hommes, la destinée le frappent de nouveaux coups de cognée. Il saigne encore, mais ce sang répandu le soulage, le rajeunit, et, d'un effort, il monte plus haut, étend ses branches, attire tous les regards par ses proportions gigantesques, devient un symbole.

« On l'a déraciné; il va de pays en pays; mais autour de sa large souche une masse de terre natale est restée, terre féconde que les racines serrent et sucent sans jamais l'épuiser. Le chêne vit d'elle seule, il ne demande, ne prend rien au sol étranger et demeure le colosse de Lithuanie.

« Slowacki est plus impétueux. Auprès du bouleau mélodieux et d'une sensibilité un peu craintive et du chêne géant, conscient de sa puissance, il ressemble à une plante de serre chaude. A peine sorti du sol il pousse d'un jet, mais ses fleurs sont bizarres, riches de couleurs et médiocres comme développement.

« L'atmosphère qui l'entoure, le mystérieux travail de fécondation qui s'accomplit en lui-même font naître bientôt d'autres fleurs, magnifiques, orgueilleuses, éblouissantes; les couleurs riches sont les mêmes que naguère, mais elles ont, cette fois, une

transparence étrange et laissent voir, sous elles, des profondeurs écarlates.

« Les transformations se sont rapidement succédé. Cette vie ardente est brève; la plante languit et meurt; cependant, les fleurs restent, tout un peuple les admire, et, placées entre les feuillets d'un livre d'or, depuis plus d'un demi-siècle, elles ne sont pas encore fanées.

« Mon ami, excusez-moi, je suis maintenant embarrassée. Voilà où conduit l'imagination des femmes. Nous partons sur une image, une autre suit, une troisième nous flatte et la quatrième, indécise, se dérobe. Nous ne savons pas résister aux caprices de notre esprit, bien qu'averties des mauvais tours qu'il nous joue.

« Bouleau et chêne peuvent aller ensemble. Les rapprocher d'une plante de serre devient inquiétant, mais Slowacki lui-même n'en aurait point rougi et, par la magie de ses évocations, serait aisément parvenu à prouver que la comparaison peut se soutenir. Seulement, Krasinski reste et me voici ramenée aux vieux symboles, qui ne sont pas les plus mauvais mais auxquels leur antiquité a fait perdre de la force. En les employant dès le début, ma petite péroraison aurait présenté de l'unité; j'ai voulu du nouveau et je crains maintenant d'avoir conçu des sottises.

« Puis-je dire que les chants de Krasinski nous font entrevoir le rameau d'olivier, image de concorde, ou la palme, qui promet la victoire? Evoquerai-je la branche de coudrier dont Moïse frappa les rochers arides pour en faire jaillir l'eau qui manquait aux Hébreux? Allant plus loin j'oserais citer les passiflores aux fleurs pourpres, avec leurs étamines, leurs nectaires, dont les formes rappelaient aux anciens chrétiens le marteau, les clous, la couronne d'épines, tous les détails du crucifiement de Jésus.

« Ainsi, partis de Casimir Brodzinski, paisible, soutenu, dirigé par sa force de paysan et sa foi en l'éternelle vertu du sol natal, nous arrivons à Krasinski, paisible, lui aussi, mais à la manière d'un croyant dont l'esprit est tout au ciel.

« Brodzinski a su développer l'amour du cultivateur pour son champ, pour la petite terre où ses ancêtres dorment. Ses poëmes, chargés de senteurs végétales, frais comme la rosée du matin, s'élèvent au niveau de notre cœur et le pénètrent directement.

« Mickiewicz est d'une ardeur méthodique; c'est le parfait modèle du poëte national. Sa voix monte aussi de la terre, mais de toute la terre polonaise et non seulement, comme chez Brodzinski, de l'enclos paternel. Mickiewicz agite tout un peuple et

fait tressaillir l'univers, car il sait réunir sur sa harpe les sons, les nuances, les accords multiples dont l'ensemble constitue le divin pouvoir de la poésie. Il émeut les timides par ses idylles, plaît aux soldats par ses chants de guerre, réveille les inactifs avec ses traits ironiques ou ses cris de fureur, enthousiasme les exaspérés en faisant monter son courroux jusqu'à Dieu.

« L'ardeur de Slowacki est moins calculée. De sa harpe, il tire les sons les plus graves, dans les notes basses qui forment le rythme ordinaire des marches funèbres. Puis une flamme dévorante l'emporte et c'est un virtuose dont les doigts agiles volent sur les cordes et révèlent des harmonies inattendues. Sa voix nous parvient d'un sommet. Comme son héros Kordian, Slowacki a gravi un pic élevé, son corps se réflète dans les glaciers et semble être la « statue de l'homme sur la statue du monde ». Mais son ardeur, qu'il ne sait point modérer, le consume en quarante années. Les cordes de la harpe, sous les doigts nerveux qui les pincent, éclatent et se brisent en jetant des notes suprêmes, si violentes que les échos se les renvoient encore.

« Enfin, Krasinski est monté plus haut et sa musique nous descend du ciel. Il termine l'ascension et découvre, au fond de l'azur, la paix infinie. Les hymnes angéliques vibrent à travers sa harpe. Il a

éclairci l'énigme qui inquiétait Brodzinski, tourmentait Mickiewicz et faisait la douleur de Slowacki : l'avenir apportera la résurrection nationale.

« Et tandis que les trois autres poëtes ouvraient les tombeaux, en évoquaient les ombres héroïques et réclamaient la justice, Krasinski fait entrevoir, au-delà du fantôme sanglant, l'âme intacte et rayonnante de divine immortalité. »

CHAPITRE XII

MARTYRE

C'est le mystère de l'aigle blanc qui laisse pleuvoir son sang, et sauve l'aigle noir.

MICHELET

A Krasinski, calme prophète d'un avenir pacifique et bienheureux, ma belle éducatrice arrêta ses leçons. Le dernier soir où elle me parla des poëtes je rentrai chez moi le front chargé de pensées, las des efforts que j'avais faits pour résumer ses enseignements.

Je m'endormis, et Lucien, mon sage et robuste ami Lucien, m'apparut. Son visage exprimait une joyeuse surprise à me voir ainsi transfiguré. Nous marchions ensemble vers mon humble et cher village. Mais comme j'apercevais les tours massives du château, où mon vieux oncle, d'une fenêtre, guettait mon arrivée, Lucien me tira dans un chemin obscur et des montagnes se dressèrent devant nous...

... Depuis des heures nous gravissions une pente rude. Autour de nous, les monts, doucement arrondis et qui auraient distrait nos regards si leur végétation eût été quelconque, accentuaient notre fatigue, avec leurs sapins sombres et pressés. De gigantesques rochers, dominant les plus hautes cîmes, troublaient seuls les ondulations majestueuses de la forêt. Dans ce paysage immense, silencieux et désolé, ma petite taille m'inquiétait :

— Je crois, dis-je à Lucien, que le mieux serait de nous asseoir au pied d'un gros arbre et de nous reposer un peu. Pour nous émouvoir puissamment, la nature, abandonnant son ordinaire désordre, a couvert ces montagnes de sapins solennels. Ils nous invitent, par leur senteur dure et leur belle régularité, à ordonner nos projets et à modérer nos rêves orgueilleux. Ils nous avertissent des prochains écueils, en laissant paraître ces rocs abruptes. L'envie me prend de ne pas franchir cette solitude qui, peut-être, masque des abîmes.

— Tu exagères, me répondit Lucien, le mystère d'une forêt qui impressionne par sa profondeur mais qui tranquilise par son immobilité. Montons encore et tout à l'heure nous la dominerons. Parmi ces arbres géants tu détermines tes médiocres proportions ; du sommet des monts tu sembleras un colosse et, à tes pieds, les sapins seront des brins d'herbe. Ainsi, la volonté de surpasser les plus

hautes cîmes te donnera la rassurante illusion d'y être parvenu.

Nous nous hâtâmes vers les pics prodigieux d'où nous pourrions contempler la terre en habitants du ciel.

Un aigle blanc, planant au-dessus de nos têtes, nous conduisait aimablement.

En sortant de la forêt, nous nous heurtâmes à des rochers qu'il nous fallut escalader. Nous dûmes nous séparer, cherchant chacun pour soi le sentier praticable. Je le découvris fort loin, et quand j'appelai Lucien il ne me répondit pas.

Je commençai de gravir l'amas énorme des pierres. Péniblement je parvins au sommet, et comme je voulais regarder par-dessus la crête, le soleil, tout à coup dégagé, m'aveugla violemment.

Je ne distinguais plus le ciel de la terre. Entouré d'un fluide d'or, je trébuchais dans d'invisibles trous. L'aigle qui nous avait guidés me frôla longuement. Je me couchai sur le sol et me mis à descendre prudemment, fuyant ce soleil implacable dont les feux pénétraient jusqu'à mon cerveau.

Chancelant, enivré, j'aspirais largement une atmosphère de flamme. Je crus que les forces me manqueraient pour regagner la terre et qu'il me faudrait demeurer sur cette crête pierreuse, pantelant, les yeux noyés de soleil, pour devenir la pâ-

ture de l'aigle qui m'avait conduit jusqu'à son aire.

Enfin, je pus gagner un peu d'ombre et mes yeux s'obscurcirent. J'étais dans un ravin profond et sans issue...

Le soleil disparut, ne laissant au ciel que des lambeaux pourpres et violacés. Dans une tache bleue, une étoile étincela. Un son lointain de trompe, long et mélancolique, m'avertit que les troupeaux rentraient au bercail, suivis du pâtre toujours songeur en son grand manteau fauve, et harcelés par les chiens gris. La vie s'éloignait de moi.

Je portai ma main glacée à mon front emperlé de sueur. Je réfléchis que ma tête seulement conservait quelque chaleur, mais que, à l'approche de la mort, mes extrémités s'étaient refroidies.

Je bondis contre les roches. Mes ongles s'y brisèrent et je tombai sur les genoux. Alors, je me mis à courir follement, me jetant sur les rocs aigus et me déchirant aux touffes de ronces. Je criais que mieux eût valu me laisser mourir sur la crête ensoleillée que dans ce trou obscur.

Puis je cessai de m'agiter. Ma fatigue se dissipa. Après une lamentable agonie je jouissais de la béatitude. La nuit devait obscurcir la terre, mais j'étais si près du ciel que les étoiles illuminaient mon front. Autour de moi, c'était un silence surnaturel comme il n'en règne que dans les espaces infinis où ne parviennent jamais les éclats du tonnerre.

Je voulus parler : ma voix était éteinte et je ne pus que sourire.

Un point lumineux se dégagea des étoiles, pour descendre jusqu'à moi. C'était l'aigle qui m'avait conduit. Sa blancheur me sembla plus éclatante. De sa poitrine ouverte, le sang coulait lentement. Il plana quelque temps au-dessus du ravin puis plongea dans un étroit couloir, qu'il éclaira vivement du reflet de ses ailes. Et je le suivis, attiré par une force mystérieuse.

Notre course fut rapide. Nous traversâmes des cavernes humides, où montaient des soupirs qui semblaient s'échapper de la terre. Nous passâmes au-dessus de jardins embaumés, où les gazons tendres, émaillés de fleurs délicates, resplendissaient de rayons d'or et laissaient sourdre des sources fraîches et chantantes. Enfin l'aigle ralentit son vol et entra lentement sous une voûte immense, vers laquelle il s'éleva tandis que je demeurais au ras du sol.

Devant moi se dressait un dais gigantesque, dont le voile écarlate tombait en plis majestueux. Sur le trône qu'il couvrait était assise une femme de beauté angélique. Un manteau noir et sans parure accentuait la pureté de son visage et les reflets de ses longues tresses blondes. Pour parvenir jusqu'à ses pieds il fallait gravir d'innombrables degrés.

En bas se pressait une foule muette et agitée. Elle

m'offrit un spectacle qui, si je l'avais entrevu sur la terre, m'eût empli d'horreur, mais que, dans l'infinie quiétude où je me trouvais, je me pris à contempler paisiblement.

Des croix, auxquelles étaient cloués des corps lamentables, entouraient les marches du trône. Point de lamentations, point de larmes : les suppliciés, — hommes, femmes ou enfants, — chantaient de vieilles berceuses, très douces, très naïves. Seuls, les bourreaux hurlaient en courant d'une croix à l'autre, un glaive ou un fer rouge à la main. Et les martyrs, en recevant de nouvelles blessures, interrompaient leurs chants pour lever les yeux vers le dais et murmurer : « — Nous vivons toujours ! »

Les crucifiés d'une génération paraissaient expirer et l'on arrachait les corps meurtris, pour les jeter au charnier. Mais dès que ces cadavres étaient décloués, ils perdaient toute rigidité, s'affaissaient, cependant qu'une petite boule blanche et vaporeuse s'échappait de leurs bouches et montait en fusée vers la voûte.

Les croix n'étendaient pas longtemps leurs bras nus. Les bourreaux y attachaient de nouvelles victimes, dont la création et l'existence semblaient impossibles, car on n'apercevait que des décombres et pas de chaumières, que des champs d'ossements et pas de berceaux. Il fallait, en vérité, que cette génération qu'on menait au trépas fût sortie de terre.

Et je vis bien que tous ces êtres ne naissaient que pour apprendre à mourir, puisque les plus jeunes enfants grandissaient sur la croix même, au milieu des supplices. Je contemplais ce spectacle depuis des années, et des nouveau-nés, dont j'avais jadis déploré la souffrance précoce, expirèrent sous mes yeux, vieillards résignés, en tournant leur front blanchi vers le trône et la beauté aux tresses blondes, qui, elle, gardait sa jeunesse éternelle.

Les bourreaux avaient perfectionné leurs instruments de torture, les avaient multipliés sans parvenir à exterminer la race des martyrs. Pour la première fois, ces assassins obstinés qui toujours avaient les regards fixés sur la terre, pour attiser le feu, aiguiser l'acier ou agiter la creuset aux poisons, levèrent les yeux au ciel, comme on le fait aux heures de découragement. Ils virent alors le trône, la beauté pure et au-dessus d'elle, perché sur une couronne d'or, l'aigle blanc dont la poitrine saignait.

La majesté du décor, le calme de la beauté, l'aigle surtout, qui ressemblait à un symbole inaccessible, emplirent de rage la horde des bourreaux. Ils poussèrent des cris sauvages et s'élancèrent comme des démons à l'assaut du trône.

Les uns criaient :

— Leur âme est là-haut! Elle a pris ce beau

visage et ce corps de femme pour nous séduire et nous inspirer de la pitié!

D'autres répondaient :

— Nous ne voulons pas aimer ce qui est beau, si ce n'est pour assouvir nos passions, et plus un être est respectable et innocent plus nous avons de plaisir à le souiller et à en faire ensuite une pourriture!

Et tous reprenaient en chœur.

— Quelle ivresse d'ouvrir cette gorge blanche, de tailler dans ce cou délicat, de percer ce sein neigeux! De ces longues tresses nous ferons des fouets d'or!

Pendant que ces barbares en fureur bondissaient de marche en marche, se heurtant, se poussant, les attardés précipitant parfois ceux qui les devançaient, pour prendre la première place, un groupe d'hommes parut devant les croix. Ils semblaient être accourus pour être témoins du tumulte. Je reconnus un Allemand tout bardé de fer, et qui traînait un tonneau de bière. Il fumait flegmatiquement sa longue pipe de porcelaine et ruminait quelque salaison trop vite engloutie. A côté de lui, un maigre Anglais prenait des notes. Le Français voulait faire un discours, tandis que l'Italien, cirant ses moustaches et se cambrant, s'essayait à chanter. Un peu en arrière, un Espagnol jonglait

avec une lame ébréchée, effrayant le Turc accroupi qui semblait ne songer qu'aux douceurs du sérail lointain.

— Voyez, s'écria le Français avec un beau geste oratoire, ils frappent violemment la femme immobile et souriante, et leurs épées rebondissent ou se brisent! Quelques-uns redescendent, épuisés et couverts de sang, car ils se sont blessés entre eux sans seulement égratigner la beauté invulnérable! Il nous appartient, à nous, nations civilisées, de rechercher de quel côté se trouve la justice...

— Ou la force, interrompit l'Allemand.

— Ou l'intérêt, ajouta l'Anglais.

Un Américain apparut, qui opina du bonnet.

— L'héroïne est sublime, modula l'Italien.

— Oui, elle est sublime, reprit le Français, en étendant la main droite. Contemplez ce tableau mémorable! Le sang ruisselle sur les degrés. On dirait que l'aigle a reçu tous les coups destinés à la femme et que son cœur est grand ouvert. Elle, cependant, toujours immobile et le même sourire angélique sur les lèvres, semble mépriser les assaillants et oppose à leur rage impuissante le calme et la fierté des êtres immortels!

« Ne devons-nous pas intervenir, ô peuples! et faire cesser ce tumulte qui déshonore l'humanité? Vous ne répondez pas? Eh! bien, j'irai seul. Je monterai jusqu'à ce trône éclaboussé de sang et du

haut de ces degrés, je lancerai un défi aux bourreaux opiniâtres, pour les engager à combattre un être qu'ils pourront entailler, si mon bras le leur permet et s'ils ne craignent point de s'attaquer au Droit! »

L'éloquent orateur allait bondir quand son voisin, l'Anglais, lui tira l'oreille amicalement, en lui disant :

— Attends un peu, charmant bavard, et regarde derrière toi.

Sur un char magnifique venait d'arriver un homme gras, bedonnant, tout étincelant de pierreries. Il était à la porte d'une maison d'or, dont les assises reposaient sur les ruines de temples religieux mêlés à des débris de statues. Il parla, et sa voix détendit les jarrets du Français. Il s'exprimait en un jargon bizarre, où se répétaient les mots : emprunt, cours, baisse, hausse, faillite, banqueroute, assaisonnés d'un grand nombre de chiffres.

L'Allemand et l'Anglais se frottaient les mains, signe évident de satisfaction. L'Italien se grattait le front, comme pour en faire sortir une combinaison. Le Turc s'accroupit davantage, cependant que l'Espagnol lui donnait du poing sur la tête, pour dissiper sa mauvaise humeur. Quant au Français, il était tout à son regret d'avoir été retenu par l'homme aux chiffres.

Sur le trône, la beauté radieuse était toujours assise. Les bourreaux, exténués, avaient roulé en bas des marches et s'occupaient à relever ceux des leurs qui s'étaient assommés dans leur chute.

Les hommes groupés autour de la maison d'or n'auraient peut-être pas levé les yeux vers le dais si le son de milliers de trompettes n'eût ébranlé la voûte. A cette musique, le char et le gros être qu'il portait s'évanouirent dans un tourbillon de fumée, et des anges apparurent autour du trône. En les voyant, l'Allemand, l'Anglais, l'Italien, l'Espagnol et les bourreaux se prosternèrent, la Turc enfouit son visage dans le sable, et le Français, après une légère hésitation, mit un genou à terre.

Un grand soleil monta, pour auréoler d'un splendide éclat l'aigle, le dais et la beauté immobile. Les trompettes ayant fini de sonner, les anges s'élevèrent, dans un fluide d'or, et l'un deux, ployant ses longues ailes, se mit à parler d'une voix retentissante.

— Hommes, dit-il, ce n'est pas le jour du jugement dernier. Avant de vous appeler au Céleste tribunal, Dieu a voulu vous adresser un suprême avertissementet vous inviter à profiter de l'exemple que, depuis plus d'un siècle, il offre à vos regards surpris.

« Vous venez d'assister à la dernière tentative des barbares faite pour détruire une des œuvres de

la nature, de Dieu. La beauté immaculée qui repose sur ce trône est la personnification de la Pologne et l'aigle blanc qui la domine est son symbole. Vous avez vu des insensés monter jusqu'au trône. Ils voulaient en arracher cette femme aux tresses blondes dont le calme et la pureté les exaspèrent. Mais Dieu ne l'a point permis, car il ne saurait supporter que les épreuves que parfois il impose puissent aller jusqu'à la destruction de son ouvrage.

« Or les nations, comme les familles, sont l'ouvrage de Dieu. De même que, dans les espaces, les planètes vivent et se meuvent pour l'harmonie de l'Univers, de même, ici-bas, les nations doivent agir et vivre pour l'harmonie de la Terre.

« L'orgueil, l'ambition ou la lâcheté des hommes peuvent quelquefois amener la déchéance d'une nation, mais jamais cette nation coupable ne disparaît sans espoir de retour. Qu'elle se corrige de ses erreurs, qu'elle reconnaisse ses fautes et devienne meilleure, et elle renaîtra plus forte et plus glorieuse que dans le passé.

« Telle est la destinée de la nation polonaise. Vous l'avez vue jadis, florissante, protéger l'Europe contre la barbarie, puis abandonner sa mission pour se livrer à un repos corrupteur. Elle est tombée en esclavage, elle a subi tous les tourments de la captivité, mais, dans son martyre, elle a eu la sublime humilité de reconnaître ses erreurs, elle a su ne

jamais désespérer, elle a compris qu'elle pourrait revivre par la perfection morale. Elle a fait mieux encore, elle a voulu reprendre sa mission, et, cessant de ne songer qu'à son propre salut, elle a désiré que ses épreuves douloureuses pussent profiter au monde entier, à toutes les nations.

« Ainsi, elle vous a constamment montré que l'éternité se gagne par la persévérance dans les efforts et par la purification de l'âme. Vous avez pu contempler le spectacle émouvant d'une race qui ne meurt point, grâce à sa volonté même, et vous venez de voir que rien ne saurait meurtrir une âme qui se sait immortelle. Enfin, pour compléter l'exemple, Dieu rendra bientôt à la nation polonaise le bonheur et la liberté.

« N'attendez point, pour vous convaincre, que soit poussé le grand cri de la résurrection. Renoncez dès aujourd'hui à vos erreurs déplorables. Aimez la simplicité du cœur, la noblesse des sentiments; abandonnez l'orgueil qui naît des succès passagers, ne flattez plus la puissance, protégez la faiblesse, et vous connaîtrez la félicité. Ainsi soit-il! »

Les anges disparurent, et l'Anglais dit à l'Allemand :

— Quel cauchemar!

Et l'Allemand répondit :

— Mais quelle poésie!

Et il essuya une larme qui, en tombant sur son sabre, l'aurait rouillé.

Le Turc méditait, et l'Espagnol, l'Italien et le Français, disposés à l'enthousiasme, s'embrassaient en pleurant.

Puis tout s'abîma dans une obscurité profonde, et ce fut le silence des tombeaux.

CHAPITRE XIII

SUR LE LAC

Le lendemain, à mon réveil, je reçus une lettre de Lucien. Je lui avais fait connaître mon adresse, en lui demandant des nouvelles de sa santé et quelques mots sur Claudine.

Dans sa réponse, mon ami s'étonnait que je ne lui eusse pas donné de détails sur les résultats de mon voyage. Il me dépeignait l'inquiétude que mon absence faisait éprouver à mon amie, et il terminait un peu sèchement en m'avertissant que Claudine semblait mortellement atteinte.

Je fus surpris d'apprendre que la belle exilée était en danger de périr, et je frémis en songeant que le brumeux novembre, si souvent fatal, approchait. Sans m'exagérer l'affection que m'accordait Claudine, je ne me dissimulais point qu'elle avait dû ressentir du chagrin à se voir abandonner par un homme qui lui avait fait entrevoir un avenir réparateur. Aniela m'avait rendu le goût des idées simples et je m'avouai, sans détour, qu'avec mes

indécisions, mes fantaisies passées, je devais me considérer un peu responsable des malheurs de la légère et sensible Claudine. Je poussai la sagesse jusqu'à prendre la résolution de retourner en France, quelque regret que je dusse éprouver à me séparer d'Aniela.

Quand je revis la Polonaise et quand je lui annonçai mon projet de la quitter bientôt, elle laissa paraître quelque surprise.

— Est-ce vrai ? dit-elle, j'espérais vous garder encore longtemps. Sont-ce les rigueurs de notre hiver qui vous effraient ou bien vous ai-je donné, sans le vouloir, un motif de vous plaindre de moi ?

— Oh ! n'en croyez rien ! m'écriai-je avec vivacité. Je désire seulement emporter votre cher souvenir et vos bonnes paroles avant qu'un retour sur moi-même n'en corrompe la pureté.

— Vous vous plaisez à noircir votre âme, répondit-elle.

Et m'adressant un sourire qui voilait de l'inquiétude, elle sortit sans hâte.

Tout le jour j'avais été déplorablement agité. Avec une sollicitude qui m'émut, car je me permettais de la confondre avec un amour qui hésite à se révéler, Aniela me questionna discrètement sur les causes de ma nervosité. Je parlai d'une inexplicable insomnie, et, pour me ramener au calme,

nous convînmes de nous embarquer pendant quelques heures sur le lac immense.

Nous longions la rive fraîche, ombragée de hêtres et de bouleaux argentés, et nous reposions nos yeux en contemplant les profondeurs azurées. Aniela, mollement étendue à l'arrière de la nacelle, agitait un rameau fleuri devant son joli visage. Un brouillard diaphane voilait finement les monts, à leur sommet; le paysage s'entourait de mystère. La douceur du silence nous isolait insensiblement du monde. Dans un léger bercement s'endormait la douleur, cette fille de nos cœurs trop tendres, et je n'imaginais plus qu'on pût souffrir.

Le crépuscule était particulièrement beau, sans teintes vives, d'une sobriété noble et mélancolique. Deux nuages seuls troublaient son uniformité, deux nuages lourds, bonasses, qui, déjà, se pelotonnaient pour dormir. La terre était muette; fatiguée du jour, elle exhalait une vapeur légère, mêlée de parfums subtils, qu'aucun vent ne cherchait à dissiper et dont la nuit allait faire des perles de rosée.

Les chaumières voisines de celle d'Aniela semblaient disparaître. Leurs baies noires ne s'éclairaient point, comme si les habitants eussent été avertis qu'une brusque clarté trouble le charme du silence...

Aniela laissa glisser son rameau fleuri et ferma

ses grands yeux. Je m'interdisais d'agiter cette calme beauté, car elle eût été beaucoup moins adorable, dans un vif mouvement, que dans ce repos pacifique et ravi. Je m'efforçais d'être en parfaite harmonie avec ce qui m'entourait.

Mais un pâtre se met à jouer du fifre, là-haut, sur la butte de terre. Les arbres le dissimulent, et pourtant je crois le voir. Il est, bien sûr, grand, svelte, et se découpe en noir sur le fond du ciel déjà gris. Il ressemble à quelque proscrit qui, tourné vers son pays, jouerait sur une flûte d'os des airs qu'il entendit de son berceau.

Aniela ouvre les yeux et me regarde. Les étoiles piquent leurs diamants au ciel. Un faible souffle passe et les arbres frissonnent. Les chaumières s'illuminent, la barque se balance et le lac se ride. Le pâtre a réveillé la nature et la douleur.

— C'est lui, dit Aniela, c'est mon berger.

Je réponds :

— C'est quelque paysan qui veut se divertir et qui est joyeux de la sonorité de l'air.

— Je ne me trompe pas, insiste-t-elle. C'est bien sa musique, ce sont nos vieux chants polonais !

Nous écoutons.

— Ce fifre me déchire le cœur, dis-je.

Aniela veut adoucir ma peine.

— Il devrait vous réjouir, murmure-t-elle, puis-

qu'il m'enchante. Ah ! mon ami, depuis que ce montagnard est né, il a foulé notre sol, derrière son troupeau. Il ne connaît que notre ciel, notre grand lac et ces sommets. Quand il a quitté les prés ou l'étable, il se souvient de vieux récits ou de simples chansons que des aïeules lui ont appris. Il ne connaît rien de la science des hommes. Il a hérité son bon sens de ses pères, montagnards comme lui, et c'est pourquoi, d'instinct, il joue ce qu'ont joué ses ancêtres. C'est un grossier mais pur produit de notre sol. Un roturier, dont jamais les parents ne connurent de belle exotique, fortifiera mon sang polonais. Je préfère sa rudesse aux ménagements de bras berceurs.

— Songez-vous, m'écriai-je, à vous unir à celui qui, depuis son enfance, a mené paître de grossiers animaux? Rêvez-vous de vous confier à ce rustre qui ne sait que manier l'aiguillon? Enfin, est-ce moi que vous prétendez toucher en parlant de bras berceurs? Je n'aurais point cru, Aniela, que vous me reprocheriez un jour ma faiblesse et tout ce qui me fait souffrir...

Le montagnard ne jouait plus.

— Vous vous méprenez, dit gravement Aniela, sur le sens de paroles inoffensives. N'admettez-vous pas qu'il faille se soumettre à son devoir? Je n'ai point méprisé votre faiblesse et l'amour que vous m'avez offert. Mais quelle serait votre existence,

mon ami, sur cette terre étrangère, près d'une femme dont vous ne partageriez pas les aspirations? Si je n'étais prévenue contre une semblable vie, peut-être pourrions-nous goûter les délices d'une union tendre mais de laquelle on devrait ne rien espérer de fécond.

« Or, le temps n'est pas venu où la vie des hommes pourra se passer d'un idéal ou d'une tâche qui la remplisse. Il ne nous est point encore permis d'aller d'un bout à l'autre de la terre en suivant les caprices du cœur et en disant : « Je ne laisse rien derrière moi. » Réfléchissez, mon ami. Dans votre pays natal se trouve un endroit que vous devez chérir : une vaste plaine arrosée par un large fleuve, une montagne où grondent les torrents, un plateau aride et désolé, peut-être, là où les vôtres ont vécu, où des voix chéries vous appellent pour goûter les bienfaits du foyer. Là seulement vous pourrez vivre paisiblement et vous reposer un jour, les mains croisées sur votre poitrine, en murmurant, dans un souffle suprême : — « Mon labeur est achevé ; il fut modeste, comme celui de mes pères. » Et, en embrassant une dernière fois vos enfants éplorés, vous ajouterez, en serrant leurs petites mains : — « Ne quittez pas la maison, mes chéris. Ici seulement on peut être heureux sans envie, triste sans désespoir, courageux sans lassitude. Embrassez-moi, mes enfants, et laissez-moi dormir. »

CHAPITRE XIV

UN JARDIN DU RÊVE ET DE L'AMOUR

Je dus retourner à Léopol, pour y prendre congé des personnes qui m'avaient aimablement accueilli, à mon arrivée de France. Aniela, que des affaires appelaient dans cette ville, m'accompagna, et, le 1er novembre, elle voulut me conduire au cimetière, pour la fête des Morts.

Le ciel était splendide et l'air d'une fraîcheur bienfaisante. La voiture sautait sur le pavé, s'enfonçait aux ornières, mais gravissait les côtes rapides avec la même aisance qu'elle descendait les rues plongeantes. Une foule bigarrée se hâtait vers les sépultures, pour les orner de rameaux verts, de couronnes de cyprès ou de funèbres chrysanthèmes. Au loin, dans l'azur, s'érigeait le tertre de Lublin, colline élevée qui consacre l'union des Polonais et des Lithuaniens. Pour célébrer les faits mémorables de son histoire ou la vie de ses plus nobles héros, ce peuple, dédaignant le bronze ou le granit vulgaires, a dressé de lourdes mon-

tagnes. Ainsi, les souvenirs et les exemples se révèlent aux yeux de fort loin et tiennent l'esprit en éveil.

Le cimetière s'étend sur le flanc d'un rugueux escarpement. De chaque côté de l'allée principale s'élève une croix géante, simplement formée de deux troncs d'arbres. Elles sont là pour les morts obscurs, les martyrs inconnus, dont aucune pierre ne couvre le cadavre, pour ceux qui ont succombé sur un champ de carnage ou au revers d'un talus, sans qu'un geste bénisseur ou la caresse d'une main chérie ait adouci leur fin lamentable. Mais leur agonie n'est point oubliée de leurs compatriotes. Dans la foule pressée qui les saluait, quelques-uns, peut-être, enviaient leur sort cruel.

Nous gravissions les sentiers caillouteux, bornés de tombeaux près desquels se tenaient, debout et tête nue, des hommes silencieux, tandis que des femmes en noir, agenouillées, priaient avec ferveur. Nous croisâmes des citadins correctement vêtus, des paysans à bonnets de peau et à manteaux blancs, et des paysannes à châles multicolores, à tabliers fleuris et chaussées de lourdes bottes. Chacun s'était muni de chandelles et de pots de suif, pour les allumer sur les tombeaux.

Aniela me montra la pyramide sous laquelle gît Constantin Ordon et que décoraient les élèves du gymnase et les étudiants. — « C'est un héros,

expliqua-t-elle. Adam Mickiewicz l'a immortalisé dans un de ses plus vibrants poèmes. Pendant notre insurrection de 1830, il commandait une redoute et il la défendit avec une indomptable énergie. Quand les Russes l'eurent envahie, quand, déjà, ils poussaient des cris de triomphe, l'officier mit le feu à la « Sainte-Barbe » et transforma les chants de victoire en gémissements. »

Aniela désignait des tombes : — « Là repose le poète Séverin Goszczynski... On vient d'inhumer, sous cette pierre encore sans nom, l'ingénieur Szczepanowski. Il consacra sa vie, toute de labeur et d'efforts, à enrichir la Galicie par la création d'une industrie nationale, dont il découvrit les sources dans un sol qui n'avait toujours été livré qu'à la charrue. Il triompha de tous les obstacles et ses entreprises se développaient admirablement quand les spéculateurs cosmopolites, devinant une œuvre qui devait limiter leurs accaparements, calomnièrent le novateur, provoquèrent une panique et parvinrent à pousser leur rival devant les tribunaux. L'acquittement était certain, mais Szczepanowski, frappé à l'âme, n'eut pas la force d'attendre la victoire et mourut de douleur... Voici Grottger, artiste de génie, qui ne vécut que trente ans... »

La foule s'était accrue. Le soleil avait disparu du ciel moins clair. L'arome des sapins devenait plus

pénétrant. Bientôt, des lumières commencèrent à briller sur les pierres.

Lentement, nous étions montés au sommet du cimetière, sur un plateau garni de courtes herbes. Au loin, le tertre de Lublin se voilait de brouillard gris. La ville s'anéantissait; la cathédrale, les monuments à coupoles, l'église grecque disparaissaient dans l'ombre épaissie. Un lourd crépuscule noyait les horizons ; on eût cru qu'un océan de brumes avait couvert de ses vagues gigantesques la Galicie tout entière et que les hommes, pour échapper à ce déluge, avaient escaladé la montagne funéraire.

Au-dessus de la ville ensevelie une ligne empourprée flottait encore. De pesants nuages noirs s'amoncelèrent et descendirent vers ce lambeau de clarté rouge, comme si les cieux eussent voulu chasser toute lumière du firmament. Bientôt, hors du cimetière, ce fut la nuit obscure, la nuit fabuleuse propre à l'éclosion d'insondables mystères. A peine si, sur la mer fantastique, tremblaient quelques médiocres feux, signaux de navires en détresse. Mais à nos pieds quelle lumière radieuse et féerique! Les bouleaux semblaient des candélabres d'argent; les hêtres, les chênes à feuilles d'or brillaient d'un éclat magique. Le cimetière flamboyait de milliers d'astres; le ciel illuminé était tombé dans ce jardin des âmes; sur ces tombeaux, sur ces croix, il avait plu des étoiles.

La plus faible brise, en agitant les feuillages, eût nui au charme du silence. L'atmosphère était paisible, ses ondes les plus douces portaient seulement le parfum des herbes sèches et des sapins, comme celui d'un encens discret et sévère. Les morts triomphaient, la vie n'était que parmi eux. D'une foule pieuse et recueillie les victimes de leur foi et de leur générosité recevaient un hommage mélancolique et muet qui se transmet d'âge en âge, sentiment d'amour éternel.

Des clameurs montèrent. En bas, de larges flammes incendiaient les arbres. Elles s'agitèrent, puis se réunirent pour former un cercle de feux mouvants. Elles permirent de distinguer, autour d'elles, une multitude pressée. Des chants éclatèrent, hymnes énergiques et vibrants, qui, parmi ces sépulcres et ces croix, semblaient d'ardents défis au destin mauvais et aux vainqueurs du jour. Devant la pyramide d'Ordon toute une jeunesse enthousiaste proclamait : « Non ! la Pologne n'est pas morte, tant que nous vivons ! » Et la foule immense reprenait en chœur le chant national, affirmant sa foi en un avenir réparateur. Au milieu d'un cimetière, de pareils accents étaient tragiques. On eût dit un souffle d'ouragan passant à travers les arbres illuminés, dans ce décor de féerie, où trop aisément j'oubliais que des cadavres étaient couchés. —

« Non ! la Pologne n'est pas morte ! » Ce cri montait, formidable, et me secouait de frissons comme il faisait vaciller, en bas, la flamme rouge des torches de résine.

Etaient-ce des voix humaines? On eût plutôt supposé que, las de soupirer aux vents d'automne, le cimetière enflait sa voix et criait, par toutes ces bouches où les dents seules subsistent, l'espoir, la volonté séculaire de tout un peuple. Dans ce jardin, le merveilleux s'accentuait; de chaque tombeau une ombre s'était levée, toutes les âmes avaient fleuri...

Les torches se consumèrent, les voix s'évanouirent, les derniers échos moururent. Nous descendîmes du sommet, entre les rangs de sépultures. D'orgueilleux tombeaux brillaient ardemment, mais sur une médiocre butte de terre, au pied d'une croix rustique, on eût dit qu'un ver luisant avait piqué sa faible lueur. Sur cette tombe étroite et misérable, les débris d'un vase protégeaient et voilaient la flamme hésitante d'une pauvre bougie. Quelle main avait placé cette lumière et qui donc reposait là? Simple mystère qui permettait les inventions les plus touchantes. C'était un petit enfant, un adolescent, peut-être, ou la radieuse jeune fille dont quelque homme avait espéré les plus doux bonheurs et les plus beaux sourires. Une mère éplorée, un fiancé en larmes, un lointain ami était venu au mort, à la morte ano-

nyme. L'amour et le souvenir avaient persisté.

Cet humble témoignage comportait un précieux enseignement : il marquait la parfaite communion des cœurs et des volontés.

En quittant le cimetière, Aniela me dit :

— Voyez comme les yeux de chacun se fixent sur ces grandes croix. L'une est consacrée aux Uniates morts victimes de leur foi religieuse, et l'autre, vous le devinez par les chiffres sanglants qu'elle porte dans la nuit, évoque ceux qui tombèrent pour la patrie, pendant notre dernière insurrection. — 1863 ! Cette date funèbre fait frissonner notre jeunesse, non de crainte, car, d'avance, elle accepte son devoir et toutes les douleurs du sacrifice ; elle sait que l'avenir est en elle et que peut-être il lui sera donné de rendre aux temps futurs toute la gloire du passé.

De la voiture qui nous ramenait vers la ville, nous vîmes longtemps encore le cimetière, qui semblait une montagne lumineuse et enchantée. Quand il eut disparu, je m'abîmai dans la méditation. Par la pensée, je retournais en France, dans mon petit village, près des tombeaux qui n'avaient pu m'émouvoir. Puis je revis Lucien, l'ami paisible et bon, et Claudine, si tendre et si belle.

Près d'Aniela silencieuse et pensive, dont l'esprit et la charité avaient seuls consenti à me rendre la la raison, sans que mon cœur fût adouci par le

baume suprême de l'amour, une lourde mélancolie m'étreignit et me pénétra. Je me sentis trop seul, avec la tristesse d'un exilé.

— En vérité, pensais-je, nous sommes peu de chose ici-bas; nous ne valons que par le cœur qui bat en nous et par la mort que nous avons choisie. La vie n'est supportable, le bonheur n'est possible qu'avec un trésor de rêves et des amours qui nous en fassent espérer la réalisation.

Des sanglots montaient à ma gorge, mon âme réclamait des visages consolateurs, des sons familiers, des sites reposants. Des images lointaines me soutenaient et seules empêchaient que j'allasse jusqu'aux larmes. Je songeais :

— Je conçois aisément combien sont naturels et spontanés l'abnégation, le constant héroïsme de ces Polonais. Quand ils vont à la mort, ils sont poussés par l'amour et le rêve, un amour qui les suivra dans la tombe, pour atteindre à la vénération, un rêve qui adoucit les affres de l'agonie et qui leur survivra. Ils ont conçu l'existence idéale, qui a pour ressorts les plus nobles sentiments et pour attraits principaux ces affections pures et sagement disciplinées qui distinguent l'homme de la bête et semblent un peu justifier notre orgueil.

Et je sentis monter en moi comme le cri d'une âme qui se déchire :

— Où sont mes rêves, mes amours? Les uns sont morts, les autres près de mourir. J'entrevois le néant des affections désordonnées.

. . . .

CHAPITRE XV

L'ÉMOI DU RETOUR

Lucien, que je n'avais pas averti de mon retour, vint à moi, les mains tendues, dès que j'eus franchi sa porte. Il me regarda dans les yeux et me dit :

— Eh ! bien, mystérieux voyageur, nous reviens-tu plus calme ?

— Oui, cher ami, ma santé est meilleure. Et Claudine ?

— Elle est faible, répondit Lucien. Prends patience et tu la verras ici, tout à l'heure.

— Ici ! m'écriai-je.

— Oui, chez moi. Quinze jours après ton silencieux départ, elle est venue me trouver, timide, frémissante et pâle. J'en fus surpris, car j'ignorais que tu lui eusses parlé de moi. Elle redoutait un accident. Je l'ai tranquillisée avec peine et je me suis aperçu qu'elle prolongeait sans motif l'entrevue. Pas à pas elle regagnait la porte, en parlant de mille choses superflues. Enfin, quand elle fut sur le seuil, elle baissa les yeux et murmura, avec effort :

— « Monsieur, qui êtes son ami, vous recevrez sans doute de ses nouvelles. Me permettrez-vous de venir en prendre, quelquefois ? »

Je ne pouvais lui refuser et depuis, chaque matin, elle a frappé doucement à mon logis.

Je la voyais toujours pâle. En arrivant, elle se laissait tomber sur une chaise et gémissait : — « Rien encore, n'est-ce pas? » Un jour, enfin, elle parla davantage :

— « Monsieur, me dit-elle, mes visites fréquentes vous ennuient, avouez-le. Vous ne pouvez comprendre qu'une pauvre fille comme moi ait tant d'obstination, qu'une femme dont la perversité est notoire conserve assez de naïveté pour espérer en un amour sincère. Il en est pourtant ainsi, Monsieur. J'avais cru reconnaître en votre ami un cœur désabusé, qui me ressemblait dans ce que je possède de bon, de naturel. Dissipez cette illusion suprême, sans rien craindre, donnez-moi la vérité, dites enfin que votre ami vous a recommandé le silence et qu'il faut chasser son souvenir de ma mémoire. »

Je ne pouvais mentir et, dès que je l'eus informée de ton voyage, elle éclata en sanglots et s'écria : — « Il est dans mon pays ! Ah ! pourquoi ne m'a-t-il pas emmenée? Je l'aurais suivi, comme un chien suit son maître ! » Puis elle ajouta aussitôt, avec une tendre inquiétude : — « Ne craignez-vous pas qu'un climat rigoureux lui soit défavo-

rable? » Et quand je l'eus rassurée elle partit plus rose, avec une flamme dans le regard.

Elle revint, les jours suivants, et, chaque fois, me demanda : — « Connaissez-vous son sentiment sur ma terre natale, Monsieur? Ah! mon pays a dû l'émouvoir. Pourquoi n'écrit-il pas? »

Ta lettre unique l'affligea, par sa brièveté, et comme je ne parvenais pas à la convaincre du manque de détails, pour la persuader je commis la maladresse de lui tendre le papier. Elle le parcourut rapidement, s'arrêta, relut un passage et, renversant sa belle tête, eut un éclat de rire qui me frappa au cœur. Elle s'écria : — « Oui, j'étais trop naïve! quelle sottise! je m'oubliais jusqu'à me supposer une femme ordinaire! » Puis elle serra les dents, frotta nerveusement, de sa petite main, ses yeux qui clignotaient, me rendit la lettre et ajouta :

— « Hélas! j'aurais dû comprendre que, pour lui comme pour les autres, je n'étais qu'une consolatrice éphémère, celle à qui l'on demande un peu d'oubli, dans un amour factice, et qu'on embrasse en fermant les yeux, pour rêver à la plus chérie... Aniela! Aniela! dans notre langue c'est Angélique, une fille du ciel, la pureté même, la Polonaise de Pologne à laquelle notre terre, notre atmosphère ont conservé toutes les vertus de nos femmes. Voilà ce qu'il fallait à notre ami, au malheureux égaré! Adieu, Monsieur, je ne puis qu'errer

en pays étranger, traînant lamentablement mon corps misérable et mon âme corrompue... »

Je ne pensais plus la revoir, et pourtant elle est revenue, tout honteuse, avec un sourire triste. Elle m'a dit : — « Les femmes sont bien faibles, n'est-ce pas? Avez-vous reçu des nouvelles. »

Je la fis asseoir et lui affirmai que tu avais été sincère, en lui accordant de l'affection. Elle hocha la tête et murmura : — « Je le crois. Il était tendre et ne mentait point, car il souffrait, et j'avais pour lui beaucoup d'amoureuse pitié. A son retour, s'il me le permet, je l'embrasserai de toute mon âme, une dernière fois, comme un mort adoré que me ravirait un cruel destin! »

Le lendemain, le train m'emportait vers mon petit village. Une surprise douloureuse m'y attendait : mon vieil oncle était mort.

Le notaire me remit une lettre, en me disant :

— Voici ce que votre parent a laissé pour vous. Quand je le sus très bas je me rendis à son chevet, pour lui demander s'il n'avait pas besoin de mes bons offices. Il me répondit négativement, d'un signe de tête, et fit un effort pour murmurer, au travers d'un sourire : — « Vous savez bien que je n'ai personne à qui penser, si j'excepte mon neveu qui recueillera tout naturellement mon petit avoir. Mais le gamin a filé, en me contant des histoires,

et je n'ai pas reçu de ses nouvelles... Il sera étonné, à son retour, d'apprendre que j'ai disparu... Pauvre enfant ! Dites-lui que je l'aimais beaucoup et qu'il aurait dû venir me voir plus souvent ; je l'aurais un peu guidé, consolé, car je sens clairement aujourd'hui qu'il a quelques ennuis, des peines de cœur... Sur la table, il y a une lettre pour lui. Prenez-en soin, monsieur le notaire. »

Puis votre oncle a laissé tomber sa tête sur l'oreiller. Une heure après, il était mort.

La lettre disait :

« Mon cher neveu,

« Je regrette que tu n'aies point jugé opportun « de me faire connaître ton adresse. Je ne veux « pourtant pas t'accabler de reproches. Si tu n'as « pas découvert la sépulture de notre ancêtre tu sau- « ras, en recevant cette lettre, que près d'ici est une « tombe nouvelle, plus facile à visiter. Mon sort ne « fut pas aussi glorieux que celui du chevalier, mais « il ne faut pas trop exiger, mon cher enfant, et « c'est déjà bien d'avoir su vivre paisible et sans « autres chagrins que ceux réservés aux hommes « les plus sages.

« Ma dernière peine est causée par ton absence, « et ton silence. J'aurais été satisfait de te possé- « der auprès de moi, avant de partir. J'aurais pu « te tenir un discours, ennuyeux peut-être, mais

« dont le développement m'aurait permis de com-
« pléter ma pensée mieux que je ne puis le faire
« sur ce papier, que mon extrême faiblesse m'oblige
« à faire court.

« Je te lègue les derniers biens de notre famille :
« la maison de la rue de la Fontaine, les champs
« qui s'étendent de la Marsange à la route natio-
« nale et la grande ferme du Moulin. Si tu veux
« exaucer mon plus cher désir, conserve-les, même
« au prix de pénibles efforts. Je ne voudrais pas
« qu'on pût dire que tu abandonnes par dédain ou
« par légèreté ces terres qu'on désigne sous notre
« nom depuis tant d'années.

« S'il faut donner plus de force à cette prière,
« j'ajouterai qu'il ne s'agit point seulement d'une
« fantaisie personnelle, mais surtout de la volonté
« de ton père, qui me disait, avant de mourir su-
« bitement : « C'est dommage que mon enfant soit
« à Paris, dans ce collège où les élèves étouffent,
« dans des classes bondées. Parmi la foule de petits
« ambitieux et de fils de marchands qui rêvent de
« devenir avocats et députés, voire ministres, il va
« nous oublier. Plus tard, pour s'aider dans ses
« projets d'ascension, il vendra notre lopin de terre
« et nos masures, sans réfléchir que, s'il échoue,
« la retraite lui sera coupée. Si je ne craignais de
« le désillusionner ou de lui laisser croire que les
« sacrifices que m'imposent ses études sont trop

« lourds, je le ferais revenir près de nous et je « le chargerais de veiller aux soins de la grande « ferme. »

« Calcule, mon cher neveu. Essaie que tes dépen-« ses n'excèdent point tes faibles revenus. C'est « bien simple mais cela demande encore de l'intel-« ligence. Mon pauvre petit cerveau s'y est cons-« tamment employé, depuis longtemps, et j'en suis « fatigué. Bientôt, je pourrai goûter un repos « absolu. Si j'avais agi autrement, je serais peut-« être moins tranquille, en sentant que l'heure « approche, et je te dirais adieu en phrases compli-« quées.

« Cependant, je te prie d'accorder parfois un sou-« venir à ton oncle, qui t'affectionna tendrement. »

Cette courte lettre contenait l'essentiel des leçons d'Aniela. Avec moins d'éloquence, mais aussi fortement, le brave homme, si je l'avais interrogé, m'aurait montré la même vie que la Polonaise. Et pourtant, non préparé par un long voyage et n'admirant point de belle étrangère, j'aurais cru bon d'accuser le vieux conseilleur de radotage.

CHAPITRE XVI

MYSTÈRE

Je m'installai avec Claudine et Lucien dans la maison de la rue de la Fontaine. L'habitation parut charmante à mes hôtes ; ils se plaisaient à contempler les vieux arbres, l'enclos qui descend, en pente douce, jusqu'à la Marsange limpide, et, au delà, les champs qui ondulent et remontent à l'horizon. Claudine se réjouissait :

— L'hiver va bientôt nous emprisonner, disait-elle, mais au printemps nous verrons tout renaître. Je ne serai pas souvent dans la maison. Etendue sous les arbres, je regarderai les bourgeons éclater et les feuilles naissantes développer leur vert tendre.

Puis l'exilée montra du doigt la rivière et me demanda.

— Quel est ce petit toit qui se penche sur l'eau ?

— C'est, répondis-je, un vieux lavoir comme il en existe beaucoup le long de la Marsange.

La Polonaise se tourna vers Lucien et reprit :

— Je préfère l'étendue au détail. Je m'assoirai

près de vous, mais je porterai mes regards sur l'enclos, dont l'herbe ne meurt point, sur la rivière fraîche et jusqu'aux champs lointains, dont les sillons ont des courbes si douces.

Elle voulut aussi connaître mes projets et me dit en s'appuyant légèrement sur mon épaule :

— Et sur quoi tes yeux se reposeront-ils ?

— Sur ton joli visage, mon amie, et sur la terre qui monte à l'horizon. Tu es la grâce et les champs sont la force éternelle. Demain, j'irai chez mon fermier ; je lui parlerai de labour. Je veux suivre les bœufs, dans leur marche régulière et puissante. Puis je tresserai des couronnes : au printemps elles seront de fleurs champêtres, après l'été l'or des épis les fera resplendir.

— Et moi, dit Lucien, je quitterai mes paperasses pour accompagner le sage ou admirer notre contemplatrice...

Chacun de nous réalisa ses projets. Je marchai dans les sillons, et, après les semailles, je m'inquiétai de la germination. Lucien voulut me féliciter. Quant à Claudine, elle disait qu'à travers les vitres l'enclos, la Marsange et les champs lui semblaient trop lointains. Elle sortait chaque jour de la maison pour descendre à la rivière et elle s'y attarda si longtemps, un soir d'hiver, qu'en rentrant au logis avec Lucien, qui m'avait accompagné à la ferme, je fus surpris de ne pas la voir.

— Je l'ai souvent appelée, me dit la servante, mais sans recevoir de réponse. Par un froid pareil, je n'ai pas eu le courage de sortir.

Nous trouvâmes Claudine assise près du lavoir, et comme je l'interrogeais, sur un ton de léger reproche, elle me répondit :

— Le clair de lune était si beau!

Je la regardai, quand nous fûmes à table, et je m'aperçus qu'elle avait pleuré. Par intervalles, des frissons l'agitaient.

— Claudine, lui dis-je, soyez franche. Quelqu'un ou quelque chose trouble ici votre repos. Faites-m'en l'aveu, je vous en supplie.

Elle sourit, se leva pour venir me serrer les mains et me répliqua, d'une voix claire et qui ne mentait pas :

— Tout en ces lieux m'enchante. Mon ami, je ne fus jamais plus heureuse.

Puis, après le repas, elle s'assit près du feu et me demanda de résumer une fois encore mes impressions de Pologne. Et pendant que je parlais elle regardait fixement le foyer, et les flammes se miraient dans ses yeux, comme pour en chasser les larmes.

Quelques jours après, par un temps de neige, Lucien et moi revenions de promenade, quand, au détour du chemin, nous aperçûmes la servante sur

le seuil de la maison. Elle devait nous guetter, car, dès qu'elle nous vit, elle agita ses bras pour nous faire hâter. En courant, je dis à Lucien :

— Qu'est-il donc arrivé de fâcheux ?

— Claudine a commis quelque folie, répondit mon ami. Cette femme-là souffre ; tu l'avais deviné, l'autre soir.

La servante nous cria :

— Venez vite !... Madame est près de mourir !... Elle est là-haut ; nous l'avons montée.

La pauvre femme était blême. Quand nous l'eûmes rejointe, je lui demandai, en haletant :

— Le médecin ?

— Il est arrivé... Ah ! la folle !... Depuis votre départ elle était sortie pour aller à ce petit lavoir, dans la neige... Le froid l'a saisie !

— C'est une congestion, dit Lucien.

Nous entrâmes dans la chambre de Claudine, et quand je vis cette femme étendue et déjà d'une pâleur mortelle, je ne pus retenir un cri d'effroi. Elle se dressa et tendit vers moi ses mains tremblantes :

— O toi qui m'as comprise, s'écria-t-elle, viens près de moi, je veux tout te révéler !

J'avançais, mais le médecin m'arrêta :

— Sortez, murmura-t-il, et qu'elle ne vous aperçoive plus.

Claudine retomba sur son lit et se mit à pleurer

comme une enfant. Le médecin me prit à part et me dit :

— Cette femme est anémiée. Quelque douleur intime et profonde la ronge depuis longtemps. Vous auriez dû la surveiller et ne point la laisser sortir, à peine vêtue, par une aussi basse température.

— Puis-je conserver un espoir ?

— En vérité, non, répliqua froidement le médecin. Elle est rentrée, paraît-il, en chancelant et comme hallucinée. La congestion se complique d'une émotion dangereuse que j'ignore et contre laquelle la science des hommes ne peut rien : on n'a pas encore appris à guérir les maladies de l'âme.

— Je ne suppose pas, dis-je, que Claudine soit soudain frappée de folie mystique.

— Il faut encore savoir ce que vous entendez par ces mots, reprit le docteur. A côté du Dieu auquel on peut croire il existe de petites divinités souvent plus redoutables... Mais ce n'est pas l'instant de bavarder. Tout ce que je puis faire, Monsieur, c'est adoucir la fin de la malade. Dès mon arrivée j'ai usé des moyens les plus énergiques pour la sauver. Il était malheureusement déjà trop tard.

Il griffonna une ordonnance et partit en me disant :

— Je reviendrai demain ; ce sera surtout, j'en ai peur, pour constater le décès.

CHAPITRE XVII

DÉNOUEMENT

> **Elève-moi bien haut, disait-il au bourreau qui le conduisait au supplice, afin que je puisse découvrir en expirant les arbres de ma patrie.**
>
> **CHATEAUBRIAND.**

Lucien s'efforçait de me calmer; je ne pouvais contenir mes sanglots.

Claudine sembla sommeiller paisiblement pendant plusieurs heures. Assis à son chevet, je contemplais son visage, auquel la souffrance avait ajouté de la finesse. Elle ouvrit lentement ses beaux yeux et murmura, comme si elle achevait un rêve :

— Là-bas, notre maison s'anime. Le souper doit être prêt. Il faut nous quitter.

— Oh! grondai-je, maudit lavoir, je ferai jeter à terre tes pieux vermoulus!

Claudine m'entendit. Elle se dressa, d'un bond. Je me levai, pour la maintenir, mais elle fixa sur moi un regard enflammé de colère et ses pommettes se colorèrent d'un rose vif.

— Qui donc, dit-elle, a parlé d'abattre le lavoir ? Est-ce toi ?

— Oui, mon ange... Je pense que le lavoir est bien vieux, bien laid...

— Laid ! s'écria-t-elle ; ah ! mon chéri ! c'est le plus beau du monde. Je veux qu'il reste debout. Promets-moi que tu le laisseras debout.

— Nul n'y touchera, mon aimée, nul n'y touchera que toi. C'est ton bien, ton petit domaine... Il est à toi, pour toujours.

Je disais des paroles insensées, en baisant ses mains fines. Je pleurais sur son sein brûlant.

Elle reposa sa tête sur l'oreiller, et malgré mes prières, mes supplications douloureuses, elle voulut parler :

— Pourquoi ne m'avoir pas conduite plutôt dans mon pays natal ? Je ne serais pas aujourd'hui malade et tremblante comme une pauvre petite fille... Tu vois, mon chéri, on souhaite toute sa vie un grand bonheur, et, quand on le touche, on est vieux, comme je suis vieille, et on sent que quelques minutes de joie seulement vous séparent du tombeau.

« Ah ! tu ne peux partager mon ivresse. Il te faudrait tous nos souvenirs... Mais je t'aime davantage, sans te le dire tout haut, sans te le prouver, pour ne point chagriner l'*autre*, qui est le premier ami, celui de mon enfance...

« La maison seule est changée et je ne reconnais pas le village ; on l'a embelli, pendant mon absence. Mais l'enclos est presque semblable à celui que j'avais quitté... On a débaptisé la rivière, seulement on n'a point transformé son eau fraîche et ses bords herbeux. Et les saules qui ont vieilli, comme moi !... Quant au lavoir, il faut que je te le dise, le lavoir est délaissé. Autrefois, l'eau qui le baignait était décorée de plaques multicolores, aux teintes délicates et comme figées. C'étaient des reflets nacrés que les commères faisaient glisser là, sans les voir... Et puis, n'en sois pas jaloux, mon tendre chéri, c'est sous ce petit toit de chaume qu'un soir j'ai reçu le premier baiser d'un homme ; il a résonné, ce baiser, comme si le ciel eût eu plaisir à l'entendre ! Comprends-tu pourquoi je veux que ce lavoir reste debout, malgré sa vieillesse ?

« ... Les souvenirs me sonnent dans la tête, ainsi que des clochettes, mais ces clochettes me font mal, elles s'agitent trop et frappent mon front, mes tempes... Ma mère est bien morte, il n'y a qu'elle que je ne pourrai revoir... Dieu me pardonnera ; je n'ai jamais été méchante et j'ai beaucoup pleuré... Tu m'as vu pleurer...

« Je voudrais être maintenant heureuse comme aujourd'hui, l'être tout le reste de ma vie... »

Sa tête retomba lourdement et je la pris entre mes mains, en criant :

— Ne t'endors pas encore ! Tu seras heureuse toujours, comme aujourd'hui, avec ton illusion et toute ma tendresse !

Mais Lucien, qui s'était tenu derrière moi, m'arracha de la couche où Claudine agonisait en silence.

— Laisse-la mourir sans secousse, murmura-t-il, et ne détruis point sa chimère.

Et je demeurai immobile, la gorge sèche et brûlante.

L'aube parut, timide, retardée par de légers brouillards au travers desquels les arbres se dressaient comme d'insaisissables fantômes. Il me sembla entrevoir le grand lac lointain, près de la maison d'Aniela, et je songeai au pâtre qui jouait si bien, sur sa flûte, les vieux airs polonais.

Les cris d'éveil des oiseaux dissipèrent le charme et j'entendis soudain, à travers un soupir : — « Mère ! bonne petite mère ! » Je n'eus pas la force de dire un mot. Au râle qui venait de s'élever de la couche je répondis par un autre râle, puis je tombai à genoux et je posai longuement mes lèvres sur les mains froides de Claudine, que j'arrosai de larmes douloureuses.

Nous menâmes la morte au cimetière, sous un ciel chargé de neige et par un vent qui nous glaçait. Les jours ont passé, mélancoliques et mono-

tones. Le printemps est revenu, les oiseaux chantent, les prés reverdissent.

Lucien s'asseoit chaque matin sous les grands arbres et semble contempler les bourgeons qui éclatent et les feuilles qui se développent au soleil; mais ses regards vont plus haut et se perdent dans l'infini du ciel. Des champs où je travaille je l'aperçois, tel un point noir qui tache le mur de notre demeure. Souvent mes yeux se portent vers le cimetière qui domine le village, mais pourquoi m'aigrir de regrets? Elle n'en eut point, en nous quittant, la naïve exilée, car son délire la ramena dans sa patrie.

Et toi, Aniela, prodigue ta douceur au simple montagnard. Il doit chanter encore ces vieux airs qui réveillent la nature polonaise, font frissonner le lac immense, réjouissent ton âme, — et que je ne comprenais point.

Mais ici, quand je foule la terre féconde, à l'aurore, et quand je regarde les arbres s'assombrir, au crépuscule, j'entends une autre musique, un hymne harmonieux qui m'emplit de quiétude et me plonge dans l'extase.

FIN

APPENDICE

a) — LA CONFÉDÉRATION DE BAR

Nous ne voulons pas résumer ici l'histoire de la Pologne et exposer les causes de la décadence de ce malheureux Etat. Rulhière a magistralement accompli ce travail dans son *Histoire de l'anarchie de Pologne*. Cependant, nous croyons qu'il n'est pas inutile, pour la parfaite intelligence des lettres de l'imaginaire chevalier français, de rappeler brièvement ce que fut la Confédération de Bar. Notons, en passant, que tous les détails contenus dans ces lettres sont rigoureusement historiques et qu'ils n'ont pas été inventés à plaisir pour exalter l'héroïsme des assiégés de Cracovie.

En 1763, à la mort d'Auguste III, de ce roi d'origine saxonne qui avait si mal servi la Pologne, deux partis restèrent en présence : le parti « national » et le parti « royal ». Le premier voulait rétablir l'ordre en introduisant dans le pays, lentement et progressivement, les réformes nécessaires ; le second prétendait aboutir plus rapidement au même but en transformant brusquement la république en monarchie absolue. Ce dernier parti avait pour chefs les princes Czartoryski, — Michel et Auguste, — qui ne craignirent pas, pour assurer la réalisation de leur projet, de solliciter l'appui de la Russie. Profitant de cet appel imprudent, des troupes

moscovites entrèrent en Pologne et occupèrent Varsovie.

Le vieux Adam Malachowski, maréchal de la Diète de convocation, protesta contre cette violation du territoire de la République, et quitta l'assemblée en emportant le bâton de la présidence. La Diète se trouvait ainsi rompue. Pourtant, le parti des Czartoryski resta dans la salle, forma une Confédération, et les électeurs des palatinats, réunis sur le champ de Wola, proclamèrent roi le candidat des cours de Berlin et de Saint-Pétersbourg, Stanislas-Auguste Poniatowski, à qui la plantureuse Catherine II avait su ne rien refuser.

La fameuse impératrice, sûre de posséder un « ami » complaisant en la personne du successeur d'Auguste III, envoya aussitôt comme ambassadeur à Varsovie le jeune et astucieux Repnine, dont elle estimait la ruse et dont elle avait éprouvé les vigoureuses qualités physiques. Ce précieux diplomate obtint sans lutte les plus douces faveurs des femmes corrompues de l'aristocratie ; il séduisit même l'épouse d'Adam Czartoryski et ces victoires d'alcôve facilitèrent singulièrement la tâche qu'il avait assumée de berner les réformateurs trop pressés. Il les trompa deux fois.

Au bout de quelques mois, partisans et adversaires du roi Stanislas-Auguste étaient soumis aux volontés de Repnine, qui obtint de la néfaste Confédération de Radom ce qu'il en exigea. Quelques citoyens ayant affirmé trop vivement qu'ils n'étaient pas encore des sujets de Catherine, furent empoignés, en plein Sénat polonais, par des soldats russes et déportés en Sibérie, pour leur prouver combien leur erreur était profonde.

Cependant, une sourde exaspération grandissait chez le peuple et la petite noblesse. La Confédération de Bar fut formée pour la manifester et pour secouer le joug des Moscovites.

L'évêque de Kamieniec, Adam Krasinski, avait pré-

paré ce soulèvement avec une admirable activité. Il avait choisi pour émissaire un ancien avocat de Czartoryski, un homme dont on avait raillé toute sa vie le mince courage : Joseph Pulaski. C'était presque un vieillard (il était âgé de soixante-deux ans) ; on le représentait comme un habile « ami des lois » ; on avait même tenté de le déshonorer, mais, formé sur les mœurs antiques, il dédaignait les injures et souriait tranquillement de la violence des hommes assez « fous » pour s'en indigner. Pourtant, Repnine ayant fait un jour le geste de le frapper parce que, l'ambassadeur russe s'étant couvert en lui parlant, il s'était lui-même coiffé aussitôt, Joseph Pulaski conserva de cette injure un ressentiment profond.

Peu après, il emmena avec lui ses trois fils et son neveu. « Il les conduisit, dit Rulhière, dans une de ses terres, à quelques lieues de Varsovie. Ce fut là que, malgré leur extrême jeunesse, il leur confia son dessein ; il fixa leurs yeux sur cette perspective de gloire réservée aux libérateurs des nations. Mais il ne leur dissimula pas les malheurs qui attendent ceux qui échouent dans ces grandes entreprises et l'ingratitude des hommes envers les infortunés vengeurs de l'humanité. Il y dit les derniers adieux à son épouse, qui consacra courageusement sa famille entière au service de la patrie. »

Pour tromper les espions de Repnine et dissimuler les préparatifs du soulèvement, ces patriotes impatientés, abandonnant les grandes cités, se rendirent à Bar, petite ville de Podolie, voisine de la frontière turque. Ils y formèrent le noyau de la Confédération, le 29 février 1768, et choisirent pour chef le prince Radziwill, alors au pouvoir des Russes. Plusieurs Potocki connaissaient déjà le projet, et l'un d'eux, Martyan, se trouvant devant Repnine, qui se réjouissait des succcès de la politique russe, lui dit : « Vous

en faites trop et vous ne connaissez pas notre nation. Nous avons un ancien proverbe qui dit : « On ôte aisément à un Polonais son habit et même sa veste ; mais dès qu'on veut lui ôter sa chemise, il reprend tout. — Qui osera remuer ? s'écria l'ambassadeur de Catherine. — Moi, répondit froidement Potocki. Avant quinze jours, je serai à la tête d'une Confédération contre tout ce que vous faites ici ; me voici en votre puissance et vous pouvez me faire arrêter : vous n'y gagnerez rien ; cinquante mille Polonais pensent comme moi. » Cette belle arrogance frappa Repnine. Potocki resta en liberté.

A Bar, trois cents hommes étaient réunis. Ils allèrent enlever les troupes des gentilshommes voisins, qui se défendaient mollement, et, dès qu'une petite armée fut prête, ils publièrent que vingt mille Tartares se joindraient à eux. Le monastère fortifié de Berdichef se donna aux confédérés. Un moine renommé, le père Marc, homme extraordinaire, dont l'énergie et l'imagination exaltée produisaient des miracles, courut les campagnes, prêchant comme une croisade cette hardie Confédération. Toute la Pologne frémit à cette incroyable nouvelle et l'espoir renaquit.

Mais quand on connut leurs moyens limités, leurs faibles ressources, on s'étonna de leur brusque résolution. On leur reprocha de s'être levés trop tôt ; on leur demandait, à ces indignés, de la patience et de la modération. Et l'évêque de Kamieniec qui avait tout préparé s'attrista de ces murmures, mais, en regrettant l'imprudence des confédérés, il résolut de les soutenir et se rendit à Dresde, à Vienne, à Versailles, pour implorer des secours. Les combinaisons diplomatiques survinrent. A l'audace des confédérés, qui partout battait les troupes russes, Repnine opposa la perfidie et la trahison. Le roi de Pologne ne comprit pas que le soulèvement était national. Placé sur le trône par la Russie et pour la Russie, il joua son triste rôle avec impudence ou inconscience.

Ses soldats, son général, Braniçki, se joignirent aux Russes contre les Polonais. Alors, il n'y resta plus, dans cette cour asservie, qu'une ignoble effigie de la nation; la vieille et belle Pologne se réfugia chez ses vrais fils, les Confédérés.

A vingt et un ans, Casimir Pulaski commença de devenir un héros. Avec douze cents hommes, il résista pendant sept jours à deux mille Russes, puis à six mille. Et il conserva la victoire.

Repnine pensa pouvoir réduire les Confédérés par d'épouvantables forfaits. Il représenta les défenseurs de la belle Pologne comme des catholiques ennemis de la religion grecque, il affirma que cette insurrection nationale était un soulèvement de fanatiques. Les Zaporogues, — tribus de brigands groupées au milieu des cataractes du Boristhène, exclusivement composées d'hommes et qui se perpétuaient par des enlèvements d'enfants et en recueillant de nouveaux scélérats, — furent poussés au massacre par les agents de Catherine. Ils se répandirent dans l'Ukraine, offrant des armes aux paysans de religion grecque et les entraînant dans leur horrible course.

Tous les nobles furent égorgés. On pendait aux mêmes potences les gentilshommes, les moines, les juifs et les chiens. Sur un même gibet expirèrent une mère et ses quatre enfants. Des centaines d'hommes furent enfouis vivants, jusqu'à la tête, qui était ensuite fauchée, comme un épi mûr ou une herbe malfaisante. On arrachait les enfants du ventre des femmes enceintes pour y enfermer des chats vivants Le sol était couvert de corps en bouillie; les puits débordaient de cadavres d'enfants. Le viol, l'assassinat, l'incendie, toutes les hontes et tous les crimes humains ensanglantèrent cette contrée. Plus de cent mille innocents périrent d'une mort atroce.

Les Confédérés assistaient de loin à ce carnage, con-

tenus par une formidable armée. Pulaski, avec 1.500 hommes, avait concentré ses faibles forces. Les Russes et Branicki l'attaquèrent dans Bar. De mauvais ouvrages en terre, un fossé sec et une palissade étaient les seules fortifications de cette ville. Le père Marc monta sur le rempart, devant la première batterie ennemie, et au moment où la mèche d'un canon s'allumait, il fit un signe de croix. Le canon vola en éclats. Pour expliquer l'insuccès des sorties, le saint homme reprochait aux assiégés leurs divisions. Bar fut emporté d'assaut. Douze cents Confédérés furent enchaînés, dont le père Marc, qui ne dut son salut qu'à la crainte superstitieuse des soldats russes.

Pendant ce temps, Casimir Pulaski s'était jeté avec 1.300 hommes dans le monastère de Berdichef. Il s'y défendit durant plusieurs semaines et ne capitula qu'à bout de vivres, le secours qu'il attendait ayant été battu. On le retint prisonnier, malgré la promesse de laisser libres tous les assiégés; puis on le chargea d'aller près de son père et des autres chefs, pour les engager à mettre bas les armes.

La Pologne apprit en même temps les massacres et les défaites ; l'horreur se mêla au désespoir. La cour seulement restait indifférente. Mais de nouvelles confédérations se formèrent en secret pour délivrer cette patrie que l'Europe regardait agoniser. Les grandes dames se dépouillaient de leurs bijoux, de leurs parures, et les envoyaient aux sultanes, en les priant de faire servir leur beauté voluptueuse à la délivrance d'une nation infortunée. La Turquie s'émut.

Les Russes s'emparèrent de Cracovie, fixant ainsi tous les regards à l'Ouest, tandis qu'à l'Est, en Ukraine, ils renouvelaient les massacres. Le tartare Jakoubaga, fuyant par ruse, entraîna derrière lui les troupes de Repnine, les fit pénétrer en territoire turc et se réfugia dans la petite ville de Balta, en Bessarabie. Lancés à sa

poursuite, les Russes y tombèrent, comme dans un piège, tuèrent plusieurs musulmans et, par habitude, allumèrent l'incendie. Le Coran, qui interdit à ses fidèles d'attaquer, leur ordonne de se défendre, si l'ennemi passe leurs frontières. A la nouvelle de la prise de Balta, Constantinople s'indigna violemment. La guerre devint imminente.

Parmi les Confédérés, les divisions s'accentuaient. L'ambitieux Potocki, jaloux de l'autorité du vieux Pu laski, aspirait à devenir le chef de la Confédération. Il fit naître des soupçons sur la sincérité de son rival, et comme Casimir Pulaski arrivait du camp russe avec ses propositions de paix, Potocki accusa le père et les fils de félonie. Pour se justifier, Casimir accomplit de beaux exploits. Il attaqua les Russes, les battit et revint avec des fourrages, de l'or et des prisonniers. Puis, avec son père, il s'établit dans une forte position et amassa des approvisionnements pour l'année entière. Mais leur ardeur ne put rien contre la perfidie de leurs adversaires. Le vieux Pulaski fut mandé à Constantinople ; il y trouva la prison.

Ses fils, s'inspirant de ses conseils et plaçant l'intérêt national au-dessus des dissensions particulières, poursuivirent leur œuvre de libération. Nous ne pouvons rappeler ici les coups d'audace, les exploits de Casimir Pulaski. Après un combat malheureux, à bout de ressources, il se réfugia dans les Carpathes et resta quelque temps inactif, comme tous les Confédérés, qui suivaient seulement avec attention la lutte engagée entre la Russie et la Turquie. Un calme fiévreux régna tout l'hiver et au début du printemps 1770. On apprit alors la défaite irréparable des Turcs, la destruction de leur flotte et leur déroute. Les Confédérés se remirent à leur tâche et c'est à ce moment que la France, dirigée par l'intelligent Choiseul, leur accorda son appui, qui ne fut malheureusement pas complet.

Elle reçut l'envoyé de la Confédération, Michel Wielhorski, à titre de ministre plénipotentiaire et envoya en Pologne Dumouriez, quelques officiers et de l'argent. Le premier soin de ces Français, en arrivant à Eperies, au moins d'août 1770, fut d'introduire chez les Polonais une discipline qui leur faisait défaut et d'établir un plan général d'opérations.

L'armée des Confédérés, forte de 8.000 hommes, fut divisée en quatre corps : le premier, composé d'un millier de soldats et confié au Cosaque Sava, devait appuyer des troupes irrégulières en Mazowie et Lithuanie ; le deuxième, de quinze cents hommes, et les deux autres, à effectifs variables, commandés par Pulaski et Zaremba, agissaient de concert. Les différents corps avaient pour adversaires 20 à 25.000 Russes parfaitement équipés, possédant de l'artillerie, et conduits par Drewitz et Souwarow.

Dans cette lutte inégale, les Confédérés eurent souvent l'avantage. Ils remportèrent même d'éclatants succès. Casimir Pulaski, contraint de s'enfermer dans Czenstochowa, à la suite d'une expédition manquée en Grande-Pologne, y fut assiégé par les Russes de Drewitz, à qui Frédéric II fournit des canons prussiens. Une menace de bombardement du fameux monastère souleva de telles protestations que le colonel moscovite demanda de nouveaux ordres à Catherine II. Pulaski profita du répit pour faire échapper un de ses lieutenants, Kozakowski, avec un fort détachement de cavalerie. Ce jeune officier, avec une hardiesse et une rapidité admirables, gagna la Lithuanie, en livrant à l'ennemi combats sur combats, et réussit à provoquer ainsi une diversion.

C'était l'hiver et, dans Czenstochowa, les soldats de Pulaski manquaient de vêtements. Les sentinelles seules étaient protégées contre la rude température ; les autres assiégés se serraient autour des feux, presque nus, et

couraient aux remparts, à la moindre attaque, couverts de leurs chemises. Ils ne recueillirent des uniformes que grâce aux assauts, en dépouillant les cadavres des Russes.

Le 3 janvier 1771, les canons prussiens ouvrirent le feu : les nouveaux ordres de la tsarine étaient arrivés. Pulaski fit taire cette artillerie en s'en emparant, au cours de furieuses sorties. Les ennemis n'avaient même pas eu le temps d'ouvrir une brèche et les 5.000 hommes de Drewitz durent bientôt lever le siège, laissant douze cents morts ensevelis sous la neige.

L'infatigable Pulaski ne tarda pas à se jeter sur les autres corps moscovites, que Souwarow avait conduits près de Cracovie et qui ne réussirent à entrer dans aucun des simples châteaux fortifiés par Dumouriez et ses officiers français. Malheureusement, d'Aiguillon, Maupou et la Dubarry, en obtenant, au mois de décembre 1770, la disgrâce de Choiseul, avaient porté à la cause polonaise un irréparable préjudice.

Dumouriez, abandonné, ne disposa plus bientôt que d'insuffisantes ressources. Il crut y suppléer en tentant de réaliser de trop vastes projets, fruits de sa fiévreuse imagination. Le 22 juin 1771, il fut battu par les Russes près de Landskrona. Il avait mal engagé la bataille mais ne voulut point en convenir. Il reprocha à Pulaski de s'éloigner sans profit, se prit de querelle avec lui, et, sa fatale ambition aidant, exigea qu'on lui reconnût l'autorité suprême. Le désaccord était trop profond. Dumouriez se retira, les Polonais ayant demandé son rappel à Paris, par une lettre en date du 6 juin 1771.

Les Confédérés subirent ensuite une série presque ininterrompue de revers. Ils perdirent leurs meilleures troupes et trente pièces d'artillerie. Leurs ressources étaient épuisées. Ils reçurent encore quelques maigres subsides de la France, qui, à la fin de 1771, leur envoya, pour remplacer Dumouriez, le maréchal de camp baron

de Vioménil, qui s'était distingué pendant les campagnes de 1761 et 1762, sous le prince de Condé, puis en Corse, en 1768 et 1769, et qui, plus tard, après avoir lutté pour l'indépendance de l'Amérique, devait mourir en prison, au début de la Révolution française.

Charles de Vioménil arriva à Teschen accompagné de son cousin, le capitaine Louis de Vioménil, et de plusieurs autres officiers français : de Choisy, Charlot, Després, Dittwar, Duclos, Duhoux, d'Elliott, de Galibert, Kellermann, Marion, Saillans. Leur unique opération militaire fut le magnifique succès dont on connaît les détails par les lettres qu'on a lues dans ce livre. Ils s'emparèrent du château de Cracovie le 3 février 1772, le rendirent aux Russes le 22 avril, et furent faits prisonniers. Ils revinrent en France, où la plupart, comme le baron de Vioménil, périrent victimes de la Révolution.

Tel fut le rôle de notre pays dans la lutte engagée par les Confédérés de Bar contre les ennemis de la patrie polonaise. La suprême résistance fut brisée après la prise de Czenstochowa par Souwarow, le 15 août 1772. Casimir Pulaski alla mourir glorieusement pour la liberté de l'Amérique, et ceux des autres chefs qui ne réussirent point à passer la frontière furent déportés en Sibérie.

b) — LA RESTAURATION DU CHATEAU DE CRACOVIE

Les pages sur le plateau du Wawel ont été écrites antérieurement au 5 août 1905, date à laquelle le château royal de Cracovie est devenu la propriété de cette ville.

A l'origine, le monument que nous avons trouvé dans un état de complet délabrement fut un simple *dwor*

en bois, sorte de blockhaus où les dominateurs de la contrée logeaient avec leur suite. La fragilité de ces résidences favorisait les incendies, qui les détruisirent fréquemment. En 1306, en 1499, en 1536, en 1595, le feu dévora le château, que Sigismond Ier avait fait reconstruire dans le style de la Renaissance, au début du XVIe siècle, par le Florentin Françesco della Lora, dont les travaux furent achevés par Berecci. Une restauration devint nécessaire après la dévastation de 1595 et se prolongea jusqu'en 1609, sous la direction du Milanais Jean-Marie Bernadonne. Varsovie, à ce date, enleva à Cracovie le rang de capitale et le château fut abandonné.

Quarante ans plus tard, nouvel incendie, dont l'œuvre de destruction fut achevée par les armées du roi de Suède, Charles XII, qui, ayant envahi la Pologne et occupé le Wawel, en 1702, brûlèrent le château et ne laissèrent rien des anciennes murailles. Ensuite, c'est un roi de Pologne, — roi d'importation, le Saxon Auguste II, d'une fameuse intempérance, — qui pille le pauvre édifice et fait emporter à Dresde, sa patrie d'origine, les feuilles de cuivre du toit sous le joyeux prétexte d'en faire des canons...

On reconstruisit lentement, péniblement, la résidence royale. Mais on la supposa perdue à jamais quand les troupes prussiennes l'occupèrent, en décembre 1795. Le château fut alors si complètement saccagé qu'on enleva jusqu'aux vitres des fenêtres et aux planches des parquets. En même temps, les insignes royaux, — la couronne et le sceptre, — furent dérobés et l'on ignore toujours ce qu'ils sont devenus.

L'année suivante, les Prussiens remirent le Wawel aux troupes autrichiennes, et, en 1846, on en fit une caserne et un hôpital militaire. « On pense bien qu'après toutes ces vicissitudes, dit M. Edme Vielliard dans sa substantielle étude sur Cracovie, il ne reste rien des

magnifiques lambris et des « ornements d'or moulu », sujet d'admiration pour Jean le Laboureur, seigneur de Bléranval, qui accompagna Marie-Louise de Gonzague se rendant en Pologne pour épouser Wladyslaw IV et nous a laissé ses impressions dans sa « Relation du voyage de la Royne de Pologne et du retour de Madame la Maréchale de Guébriant ».

Une ère nouvelle s'est ouverte dans l'existence du vieux *Zamek*, le 5 août 1905. En le rachetant pour un million et demi de florins, — soit plus de trois millions de francs, — à l'administration militaire, la ville de Cracovie a voulu le soustraire à une déplorable dégradation. L'empereur François-Joseph, qui a ouvert sa cassette personnelle pour grossir les souscriptions des habitants du pays, pourra bientôt visiter ce château où, pendant des siècles, dormirent les rois de Pologne, et qui lui servira de résidence quand les traces de « la rage mesquine des conquérants » auront disparu.

c) — LE TERTRE DE KOSCIUSZKO

On comprendra mieux de quelle émotion Aniela est pénétrée, sur le tertre de Kosciuszko, quand on connaîtra exactement la composition de ce monument.

Kosciuszko mourut du typhus, le 15 octobre 1817, à Soleure. Son corps fut déposé dans l'église, tandis que son cœur, — aujourd'hui enfermé dans un mausolée, au milieu de la cour du château de Rapperswyl, près de Zurich, — était placé dans un monument élevé à Zuchwyl.

Le traité de Vienne avait fait de Cracovie une république libre et strictement neutre. Le 9 février 1818, le Sénat obtint l'autorisation de réclamer la dépouille mortelle du héros de l'indépendance polonaise. Le cercueil

voyagea par terre de Soleure à Ulm ; de là, on le descendit par le Danube et, de Vienne, il reprit la route de Cracovie. Il y arriva le 11 mars et fut déposé dans l'église Saint-Florian. On célébra les obsèques le 23 juin et le corps de Kosciuszko fut placé dans le caveau de la cathédrale, à côté des cercueils du roi Jean Sobieski et du prince Joseph Poniatowski.

Cependant, le Sénat avait demandé à l'Université jagellonne son opinion sur le monument à élever à la mémoire de l'illustre patriote. Le projet de Vincent Monkolski, président du tribunal civil et criminel, recueillit la majorité des suffrages : on décréta, le 19 juillet 1820, qu'un tertre serait élevé sur la montagne de Bronislawa, — nom qui signifie *défendre la gloire*, — sur la rive gauche de la Vistule.

La cérémonie de la fondation eut lieu le 16 octobre de la même année, au milieu d'une foule immense. La messe fut célébrée en plein air, à dix heures du matin. Aussitôt après, une grande voiture apporta la terre funéraire et les ossements des combattants de Raclawice, première victoire remportée par Kosciuszko sur les Moscovites, le 4 avril 1794. Le président du Sénat, Stanislas Wodzicki, jeta la première pelletée sur l'urne qui renfermait ces précieux souvenirs. Après lui, toute la population se mêla pour élever le monument, pendant que la musique jouait alternativement la *Polonaise de Kosciuszko*, le *Mazurek de Dombrowski* et la *Marche de Poniatowski*. A la nuit tombante, des feux furent allumés sur les montagnes de Krakus, de Wanda et de Bronislawa.

Le 7 janvier 1821, le comité lança une proclamation pour préparer la reprise des travaux et, le 16 avril, une nouvelle cérémonie fut célébrée. Le 20 juillet 1822, le tertre atteignait déjà une hauteur de 15 mètres environ. La princesse Isabelle Czartoryska fit alors remonter par la Vistule deux caisses remplies de terre du

champ de bataille de Maciejowice : la terre de l'une de ces caisses avait été recueillie sur le lieu même où Kosciuszko, blessé grièvement, fut fait prisonnier par les Russes. Plus tard, on ajouta de la terre ensanglantée de Szczekociny, — rencontre où le dictateur populaire se heurta à la puissante armée des Russes et des Prussiens coalisés et dut battre en retraite sans pourtant suspendre sa marche sur Varsovie.

L'élévation du tertre était de 26 mètres 50 quand, le 8 octobre 1823, on y déposa la terre ramassée sur le champ de bataille de Dubienka, victoire brillante de Kozciuszko sur les Moscovites, le 17 juillet 1792. Enfin, le 25 octobre 1823, la hauteur prévue, — 19 toises, soit environ 36 mètres, — fut atteinte.

Les porportions de ce monument colossal sont les suivantes : diamètre à la base, 79 m. 70 (42 toises); diamètre du plateau, 8 m. 50 (4 toises et demie); volume, 64.134 mètres cubes.

d) — IL FAUT DÉTRUIRE LA LÉGENDE *Finis Poloniæ*

On doit, chaque fois que l'occasion s'en présente, s'efforcer de détruire les légendes contraires à la vérité historique, surtout quand ces légendes nuisent à la beauté d'une vie digne d'être offerte en exemple à l'humanité tout entière. Voici une lettre adressée par Thadée Kosciuszko, le 20 brumaire an XII (12 novembre 1803) au comte de Ségur. Puisse-t-elle servir à reléguer le trop fameux *Finis Poloniæ* au magasin des accessoires pour orateurs à l'inspiration courte.

« Monsieur le Comte,

« En vous remettant hier l'écrit relatif à l'affaire de M. Adam Poninski sur sa conduite dans la campagne de 1794, il y a encore un autre fait qui se rattache à la malheureuse bataille de Maciejowice et qu'il me tarde d'éclaircir.

« L'ignorance ou la mauvaise foi s'acharnent à faire mettre dans ma bouche le mot de *Finis Poloniæ*, que j'aurais prononcé dans cette fatale journée. D'abord, avant la fin de la bataille, j'ai été presque mortellement blessé, et je n'ai recouvré les sens que deux jours après et lorsque je me suis trouvé entre les mains des ennemis. Puis, si un pareil mot est inconséquent et criminel dans la bouche de tout Polonais, il le serait beaucoup plus dans la mienne. La nation polonaise, en m'appelant à défendre l'intégrité, l'indépendance, la dignité et la liberté de la patrie, savait bien que je n'étais pas le *dernier Polonais* et qu'avec ma mort, sur le champ de bataille ou autrement, la Pologne ne pouvait pas et ne devait pas finir.

« Tout ce que les Polonais ont fait depuis dans les glorieuses légions polonaises, et tout ce qu'ils feront encore dans l'avenir pour recouvrer leur patrie, prouve suffisamment que, si nous, soldats dévoués de cette patrie, nous sommes mortels, la Pologne est immortelle, et qu'il n'est permis à personne de dire ni de répéter : *Finis Poloniæ*.

« Que diraient les Français, si, à la fatale bataille de Rosbach, en 1757, le maréchal Charles de Rohan, prince de Soubise, se fût écrié : *Finis Galliæ*, ou si on lui faisait dire ces cruelles paroles dans ses biographies ?

« Je vous serais donc obligé de ne pas parler de ce *Finis Poloniæ* dans la nouvelle édition de votre ou-

vrage, et j'espère que l'autorité de votre nom imposera à tous ceux qui, à l'avenir, voudraient répéter ces mots et m'attribuer un blasphème contre lequel je proteste de toute mon âme... »

« Kosciuszko. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Préface de Téodor de Wyzewa.................... I

Chapitre Ier. — Révolte........................ 1
— II. — Le mystère d'une alcôve........ 9
— III. — Discours de Lucien............. 21
— IV. — Eveil d'une sensibilité nouvelle. 30
— V. — Plaisants propos de l'exilée.... 40
— VI. — Modestie...................... 46
— VII. — Des Cendres.................... 53
— VIII. — Rayon consolateur............ 74
— IX. — Cracovie...................... 84
— X. — La Main...................... 100
— XI. — Les Harpes sublimes........... 111

les leçons d'aniela

Casimir Brodzinski........... 112
Adam Mickiewicz............ 125
Jules Slowacki................ 149
Le Poète anonyme : Sigismond Krasinski................ 187

— XII. — Martyre...................... 231
— XIII. — Sur le Lac................... 245
— XIV. — Un Jardin du rêve et de l'amour. 251
— XV. — L'Emoi du retour............. 260
— XVI. — Mystère..................... 267
— XVII. — Dénouement.................. 272

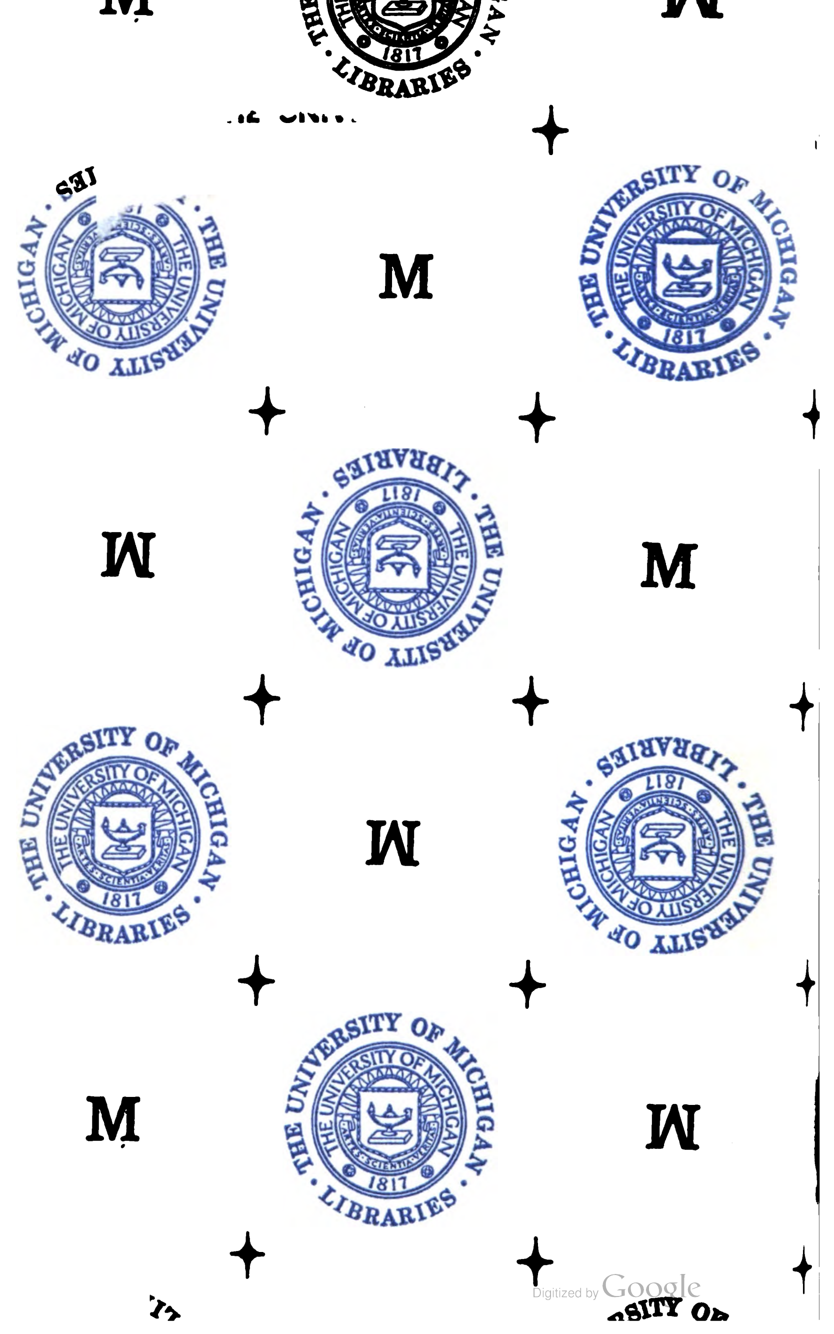
APPENDICE

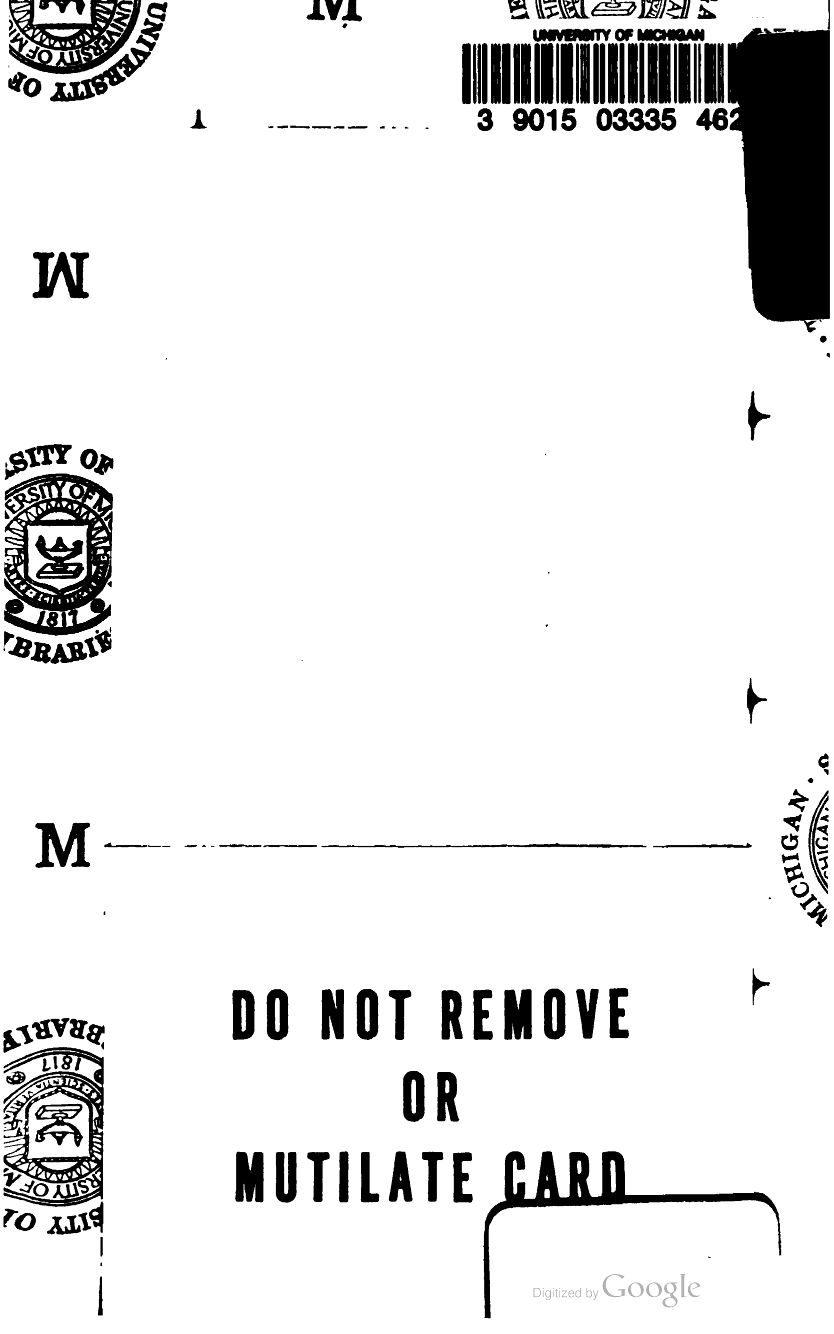
a) *La Confédération de Bar*.................... 277
b) *La Restauration du Château de Cracovie*........ 286
c) *Le Tertre de Kosciuszko*..................... 288
d) *Il faut détruire la légende :* Finis Poloniæ...... 290

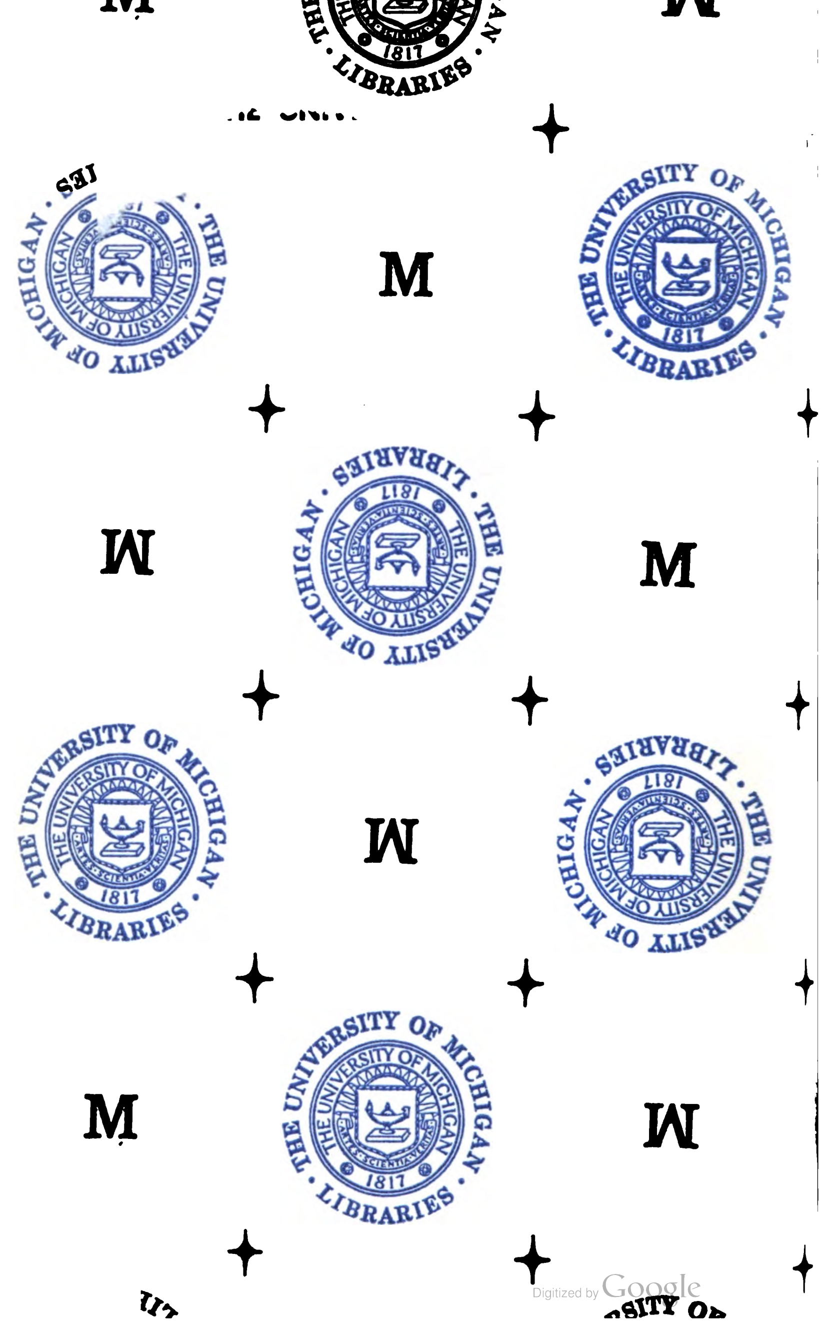
POITIERS

IMPRIMERIE BLAIS ET ROY

7, rue Victor-Hugo, 7


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03335 462
DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD
Digitized by Google


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817
LIBRARIES
M